

72-33



zur 2753



UNIVERSITEITSBIBLIOTHE



90000170119



Digitized by Google

2753

LIVRES qui se trouvent chez BLANCHON ,
Libraire , rue Saint-André-des-Arcs.

Concordantiæ sacrorum Bibliorum vulgatæ editionis, de recognitionem jussu, Sixti V, Pont. Max. Bibliis adhibitam recensitæ atque emendatæ à Francisco Lucæ ex recensione vero & cum emendationibus Huberti Phalesii. *Coloniæ Agripinæ, Balthazarus ab Egmond.* 1684. in-8.

Idem, in-4. antverpiæ. Plantini. 1535.

De l'imitation de J. C. trad. n. dédiée à M^{de} la Duchesse de Bourgogne. *Paris, le Mercier.* 1 vol. in-8. gros caractère. 1739.

Sermons du P. La Rue. 4 vol. in-8. *Imp. Roy.*

Manuel des Familles Chrétiennes. 1 vol. in-12.

S. Bernardi opera omnia, editione & curis secundis Joannis Mabillon, Benedictini. *Parisii*, 1690. 2 vol. in-fol.

Farfala, ou la Comédienne convertie, par le P. Marin. 1 vol. in-12.

Nouv. Dictionnaire d'Anecdotes. 2 vol. in-12. 1789.

Diable boiteux. 3 vol. pet. in-12. fig.

Dialogue des Morts, par Jöncourt. 1 vol. grand in-8. *Holl.*

La Fable des abeilles ou les fripons devenus honnêtes gens. 4 vol. pet. in 8. *Londres*, 1740.

Vie d'Appolonius de l'Hyanne. 4 vol. in-12. *Amst.*

Traité de la Politique privée. pet. in-8. *Amst.*

De l'Esprit, par Helvetius. 1 vol. in-8.

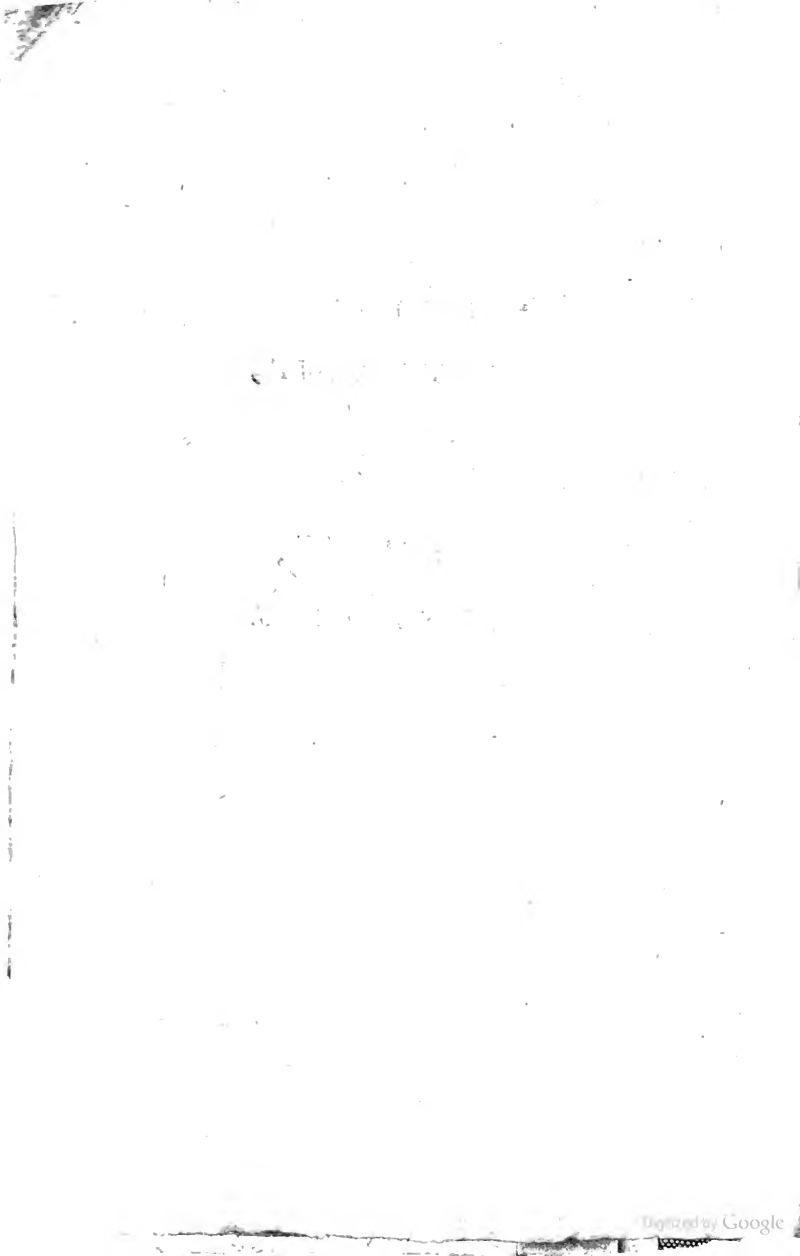
Histoire des Aventuriers Flibustiers & Pirates anglais. 4 vol. in-12. cartes & figures. *Trévoux*, 1775.

Traité de l'éducation économique des Abeilles, ou se

- trouve aussi leur histoire naturelle, avec figures, par M. Ducarne de Blangy. 1 vol. in-12.
- Méthode pour recueillir les grains dans les années pluvieuses & les empêcher de germer, par le même. in-8. fig.
- Le Génie d'Architecture, ou l'analogie de cet Art, avec nos sensations, 1 vol. in-8., par M. le Camus de Mézieres.
- Le Guide de ceux qui veulent bâtir, 2 vol. in-8. *idem*.
- Le Supplément au Guide de ceux qui veulent bâtir, broch. in 8. nécessaire pour compléter les deux premiers volumes du Guide, &c. *idem*.
- Le Traité de la force des Bois, 1 vol. in-8. *idem*.
- La Morale universelle, ou les devoirs de l'Homme, fondés sur la nature, 3 vol. in-8. Amst. 1776.
- Les Droits de Dieu, de la Nature & des Gens. On y a ajouté un Discours de M. Noodt, sur les Droits des Souverains, 1 vol. in-12. Amst. 1775.
- L'Homme moral ou l'Homme considéré tant dans l'état de pure nature que dans la société, par P. Ch. Levesque, 1 vol. Amst. 1775.
- Principes de la Législation universelle, 2 vol. in-8. Amst. 1776,
- Elémens de la Politique, ou recherches des vrais principes de l'Economie sociale, 6 vol. in-8. Londres 1773.
- Les Maximes du Gouvernement Monarchique, pour servir de suite aux Elémens de la Politique, par le même Auteur, 4 vol. in-8. Londres, 1778.

jur 2753

DU MEILLEUR
GOUVERNEMENT POSSIBLE,
OU
LA NOUVELLE ISLE
D'UTOPIE,
DE THOMAS MORUS.



DU MEILLEUR

Jun 27 53

GOVERNEMENT POSSIBLE,

OU

LA NOUVELLE ISLE

D'UTOPIE,

DE THOMAS MORUS.

TRADUCTION NOUVELLE.

SECONDE ÉDITION,

Avec des Notes ;

Par M. T. ROUSSEAU, Directeur de la
Manufacture ~~de~~ des Foyers économ.
& salub.

A PARIS,

Chez J. BLANCHON, Libraire, rue
Saint-André-des-Arcs, n°. 110.

M. DCC. LXXXIX.



DEPARTMENT OF

AGRICULTURE

AND

FOREST SERVICE

WASHINGTON, D. C.

1918

OFFICE OF THE

SECRETARY

OF AGRICULTURE

AND FOREST SERVICE

WASHINGTON, D. C.

1918

OFFICE OF THE

SECRETARY OF AGRICULTURE

AND FOREST SERVICE

WASHINGTON, D. C.

1918

P R É F A C E

D U T R A D U C T E U R.

TOUS les hommes paraissent vouloir faire en ce moment quelques pas vers le bonheur. Les Nations agitées s'assemblent pour délibérer sur ce grand objet. Des abus & des maux invétérés sollicitent de toutes parts des remèdes prompts, efficaces, des réformes nécessaires & suivies; les idées se multiplient de tous les côtés sur ce point; chacun veut être politique, réformateur, législateur; & si la lumière ne naît pas toujours du choc de tant d'opinions qui se combattent & se détruisent, du moins le vœu public prouve-t-il la nécessité d'établir un meilleur ordre de choses. Mais en quoi consiste ce meilleur ordre? Quels moyens, satisfaisans pour toutes

les classes de l'Etat, faut-il employer pour ramener & faire refleurir cette harmonie constante, entre tant de parties qui se contrarient, & dont la réunion peut seule opérer cette heureuse régénération, objet de l'ambition si louable des ~~les~~ & des désirs les plus ardens des ~~les~~ peuples? Je me garderai bien d'entrer ici dans l'examen d'une question sur laquelle les génies les plus éclairés n'osent rien avancer qu'en tremblant. Et quelle connaissance profonde du cœur humain ne faut-il pas avoir en effet, quelle étude longue & sérieuse ne faut-il pas avoir fait de nos vices, de nos travers, de nos passions, de nos lois, de nos coutumes, de nos usages, de nos mœurs; j'ajouterai de nos *opinions religieuses*, avant que de prononcer un seul mot sur la meilleure manière de gouverner les hommes, & de les conduire au bonheur.

Convenons qu'il n'est pas donné à tout le monde de penser ou d'écrire comme *Platon & Morus*, ou d'agir comme *Sully*. Je suis bien éloigné d'adopter tous les principes du célèbre & infortuné Chancelier d'Angleterre ; mais je n'en suis pas moins persuadé que la plupart des grandes idées de son UTOPIE portent l'empreinte de la justice & de la raison. On trouve dans ce Roman politique, des vues profondes, des plans sagement tracés, solidement établis, sur plusieurs points importans de l'Administration ; on y rencontre enfin des vérités qui sont de tous les tems, & qui sont bonnes pour tous les peuples. C'est d'après cette persuasion, que je me suis déterminé à faire faire une seconde édition de la traduction que j'ai entreprise, il y a dix ans, de ce profond ouvrage. Feu M. de Querlon, mon maître en littérature, &

x P R É F A C E

mon ami , m'avait engagé à traduire l'Utopie pour M. le Comte de Maurepas, à qui il venait de dédier lui-même sa nouvelle édition du texte latin. J'ai eu le malheur de perdre M. de Querlon , ce guide si éclairé, précisément dans le moment où j'avais le plus grand besoin de ses leçons & de ses exemples. Ce digne & respectable citoyen , ce bon mari , ce bon pere , ce bon époux , ce savant si modeste , ce critique si judicieux , cet homme de lettres enfin , si plein de sentimens religieux , mourut entre mes bras pendant le cours de l'impression de mon Ouvrage , dont il s'étoit chargé de revoir les épreuves.

Multis ille bonis flebilis occidit

Flebilior nulli querim mihi.

Ainsi que ce savant, je connois quatre traductions , qui ont précédé la mienne. La premiere est de M. Budé ,

Maitre des Requêtes, sous François I; elle a paru en 1550. La seconde est de Barthelemi *Aneau*, Principal du Collège de la Trinité, à Lyon; elle est de 1559, in-16. La troisieme, dont les exemplaires sont fort rares, est de Samuel *de Sorbieres*, imprimée à Amsterdam en 1640, in-12; & la quatrieme est de Nicolas *de Gueudeville*, avec figures en taille-douce, imprimée en 1717, réimprimée en 1730. Ce Traducteur, dit M. de Querlon, est infidèle, & l'on ne s'aperçoit que trop, en lisant son Ouvrage, qu'il n'entend point son original. Gueudeville n'en fait pas mystère, puisqu'il avance qu'ayant rencontré plusieurs passages fort difficiles, & dont il ne pouvait saisir le véritable sens, il a pris le parti de les traduire librement, c'est-à-dire, d'y substituer ses propres idées. Je n'ai pas

cru devoir me permettre une pareille licence. J'ai traduit littéralement mon Auteur avec ses beautés & ses défauts. Cette exactitude, dont M. de Querlon m'avait su si bon gré, m'a attiré un vif reproche de la part de M. de S. - A * * *, qui, dans le Mercure de France, rendit compte de ma traduction, lorsqu'elle parut en 1780. J'ai tort, suivant ce juge sévère, d'avoir traduit à la lettre l'ouvrage de T. Morus. J'aurais dû élaguer certains morceaux, changer certaines idées. Ces conseils peuvent avoir leur mérite; mais en les suivant, j'aurais fait un livre de ma façon; je n'aurais point fait une traduction de l'Utopie, & c'est ce que je voulais faire, plutôt qu'un roman de ma composition, qui certes n'aurait pas valu celui que j'aurais eu la sottise de sacrifier. Quand les idées des autres sont bonnes, quand, à ce titre,

elles sont revêtues de la fonction de plusieurs siècles, respectons-les, & gardons-nous d'aller imprudemment leur substituer les nôtres, telles excellentes que nous les supposions. N'eût-ce pas en effet été de ma part une témérité bien ridicule, bien digne du mépris public, de voir un homme sans nom, sans titres, & malheureusement sans moyens, comme tant d'autres, entreprendre de corriger, de châtier les idées d'un grand homme, de les changer, & de mettre les siennes à leur place? Non, pareille indécence n'eût pas été pardonnable, & j'aurais ressemblé, en la commettant, à ces hommes bas & jaloux, qui, sous prétexte d'ajouter aux beautés des ouvrages de leurs guides & de leurs maîtres, les barbouillent, les défigurent, & les gâtent entièrement. L'illustre Morus fut assez tourmenté pendant sa

vic, pour ne pas être écharpé après sa mort par une foule de nouveaux Gueudeville. C'est bien assez d'un ; mais je crois qu'il ne fera pas hors de propos de donner ici un précis de la vie de mon Auteur.

T. Morus naquit à Londres vers l'an 1473, d'un Avocat consultant. La science & la vertu eurent beaucoup d'attraits pour lui, & il cultiva l'une & l'autre avec un égal succès. A l'étude des langues mortes, il joignit celle des langues vivantes, & les différentes connoissances qui peuvent orner l'esprit. Henri VIII se servit utilement de lui dans plusieurs Ambassades d'importance. C'est sur-tout dans les conférences pour la paix de Cambrai en 1529, que l'on vit briller la sagacité & les talens de cet homme d'Etat. La charge de Grand Chancelier d'Angleterre fut la récom-

penſe de ſon zele pour le ſervice de ſon Roi. Morus , pendant près de trois ans , remplit cette place de maniere à ne pas faire regretter ſon prédéceſſeur. Le trop fameux Cardinal Voiſey n'avait montré que de la fierté & de la hauteur dans ce poſte éminent. Morus n'y fit voir que de la douceur & de la bonté pour tout le monde. Chacun s'enretournait ſatisfait de ſon accueil toujours obligeant. Exact dans l'adminiſtration de la juſtice , il terminait les affaires ſur le champ. Son intégrité ne faiſait acception de perſonne , & ſon déſintéreſſement lui faiſait rejeter tous les dons. Ses enfans ſe plaignaient quelquefois de ce qu'il ne profitait pas de ſon élévation pour leur avancement. « Mes » enfans , leur répondit-il , laiffez-moi » rendre la juſtice à tout le monde ; vo- » tre gloire & mon ſalut en dépendent :

» mais ne craignez rien , vous aurez
» toujours le meilleur partage , la béné-
» diction de Dieu , & celle des hommes ».

C'est une fatalité que les êtres les plus utiles aux Empires sont ceux dont ils sont plutôt privés. Entre mille exemples de cette vérité, celui de Morus seul suffit pour la prouver. Ce grand Magistrat, prévoyant qu'il allait s'élever un furieux orage entre les Cours d'Angleterre & de Rome, résolut de le prévenir, & de se mettre à couvert. Il va donc trouver Henri, & le supplie d'accepter sa démission du sceau & de sa place de Chancelier. En vain le Monarque l'engage à conserver l'un & l'autre, Morus lui objectant sa mauvaise santé, Henri consent à sa retraite. Le sujet de la rupture entre Rome & Londres, était, comme on fait, le divorce de Catherine d'Arragon, Reine d'Angle-
terre,

terre, que Henri voulait répudier, pour épouser Anne de Boulen, sa Maîtresse. Morus, qui connaissait les grandes vertus de l'épouse légitime & de sa Souveraine, n'avait cessé d'embrasser son parti, & de le défendre avec une chaleur digne d'un sujet tel que lui. Quoi qu'il en soit, après s'être démis de tous ses emplois, il sort précipitamment de Londres, & se rend à sa maison de Chelsey. A peine y est-il arrivé, qu'il congédie son domestique, qu'il trouvait trop nombreux pour un Philosophe qui n'avait d'autre revenu que son patrimoine, & celui de quelques terres d'un faible rapport que le Roi lui avait données.

Cependant le Prince, qui n'avait pu réussir à obtenir de la Cour de Rome la cassation de son mariage, rompt tout à coup avec elle, & se fait connaître pour Chef de l'Eglise Anglicane,

On dresse alors une formule de serment auquel tout sujet est asseint , & par lequel il reconnaît la suprématie du Monarque. Celui-ci , qui n'ignore pas l'influence singulière que Morus a sur les esprits , se persuade que , si on peut le déterminer à prêter ce serment , son exemple fera du plus grand poids pour le peuple , exige que l'ex-Chancelier vienne reconnaître sa suprématie & prononcer le serment. D'abord on essaye de l'amener par la douceur. Ce moyen n'ayant eu aucun effet , on a recours à la violence. On le conduit en prison ; on le resserre étroitement , après l'avoir privé de ses livres , sa seule consolation au milieu des horreurs dont il est environné. Ses amis cherchent à le gagner , en lui représentant *qu'il ne peut avoir une opinion différente de celle du Grand Conseil d'Angleterre. J'ai pour*

moi, répond-il, toute l'Eglise, qui est le Grand Conseil des Chrétiens. Vainement son épouse l'engage, le presse d'obéir au Roi, & de conserver sa vie pour la consolation & le soutien de ses enfans. Combien d'années, lui dit-il, pensez-vous que je puisse encore vivre? --- Plus de vingt ans. --- Ah! ma femme, voulez-vous que j'échange l'éternité avec si peu d'années!

Henri VIII, irrité de voir ce grand homme inébranlable dans sa façon de penser, & sollicité par son Amante, que la vertu de Morus importunait, lui fait donner un dernier ordre de prêter le serment, & sur son refus, le condamne à perdre la tête; arrêt injuste & barbare, qui fut exécuté en 1535. Les Auteurs du Dictionnaire Historique, dont j'ai emprunté une partie de cette courte notice sur la vie de mon Auteur,

difent que fa mort fut celle d'un martyr. Il avait vécu à la Cour fans orgueil, il mourut fur l'échafaud fans faiblesse.

Thomas Morus était d'un tempérament flegmatique ; il avait l'air riant & l'abord facile. Peut-être s'est-il peint lui-même , fans y penfer , sous les traits du Cardinal Morton , son prédéceffeur avant Volfey , à la place de Chancelier. Notre Savant faifait preuve d'un zele extrême pour la Religion Catholique ; les Luthériens lui reprochent même de l'avoir pouffé trop loin. Mais l'esprit de parti ne les a-t-il pas égarés fur le compte de ce célèbre magistrat ? Entre les Ouvrages les plus accrédités qu'il nous a laissés , on distingue celui dont j'offre ici la traduction. Le *Perd Nicéron* , dont tout le monde estime la connoissance & le vrai favoir , dit, en parlant de l'Utopie , que son système , quoique répré-

hensible en certaines parties , & impossible dans la pratique, n'en est pas moins bon en plusieurs autres. En effet , est-il rien de plus sensé & de plus juste que sa Dissertation sur le vol , sur ses causes , & sur l'inutilité des peines capitales prononcées contre ceux qui dérobent? Cette seule Dissertation suffirait pour assurer à l'Ouvrage la haute estime dont il jouit chez tous les Savans & chez les bons politiques. Le fond du système de Morus est une égalité parfaite entre tous les Citoyens d'un même Etat. Je fais que cette égalité étant impossible dans l'hypothèse actuelle , le plan de la république du Chancelier d'Angleterre, n'est pas moins vicieux que celui de la République du Philosophe grec d'Athènes. L'Utopie renferme d'ailleurs tant d'idées sages & heureuses , qu'on peut mettre à profit , pour le bonheur des

hommes , qu'il n'est permis à aucun de ceux qui , par leur naissance, leur nom, & leur qualité, sont appelés au Gouvernement , de méconnaître ce docte Ouvrage. Je dis plus; tous les Ministres, les Magistrats , & autres personnes en place devraient le posséder par cœur ; ils y trouveraient des regles sûres pour leur conduite , dans toutes les circonstances, & y puiseraient ces grandes maximes , qui renferment , en quelque façon , les germes de la félicité publique. Telle est la haute idée que M. de Querlon me donna de cet Ouvrage, lorsqu'il m'engagea à le traduire. Mon travail m'a fait connaître que l'idée de mon ami était juste.

Sans doute un Ecrivain tel que Morus méritait d'avoir , pour le faire passer dans notre langue , sinon une plume plus fidèle , du moins plus éloquente que la

mienne : mais puisque les efforts que j'ai faits pour bien saisir le sens des idées de mon original, & les rendre de mon mieux, je veux dire de la manière la plus claire & la plus intelligible, m'ont mérité les suffrages d'un Savant aussi distingué que celui dont je parle, je crois avoir quelque droit à l'indulgence de tous ceux qui me liront ; j'ose espérer sur-tout que si l'on me reproche la faiblesse de mon style, on ne me fera plus du moins un crime de ma fidélité.

Pour compléter davantage cette édition, j'y ai joint une table des matières : par ce moyen, le lecteur peut se mettre d'abord à même de connaître les principaux objets dont traite l'Ouvrage qu'on lui présente ; il peut voir sur l'heure s'il y est question du sujet qui l'intéresse, ou sur lequel il a à prononcer. Si le public paraît satisfait de cette

traduction , son accueil m'encouragera à continuer la nouvelle traduction que j'avais entreprise , également à la priere de M. de Querlon , de l'*Eloge de la Folie* , dont nous n'avons qu'une version peu exacte de Nicolas Gueudeville , retouchée par M. de Querlon lui-même. On fait que ce dernier ouvrage n'est pas moins estimé , dans son genre , que l'*Utopie* dans le sien. Erasme & Morus étaient amis inséparables , & étaient bien dignes de l'être. Nés tous deux avec un beau génie , & une ame plus belle encore , on voit que la vertu était leur point de ralliement , & que le vice était leur ennemi commun. Que de raisons pour réunir un jour dans un seul volume les deux principaux écrits de deux hommes célèbres , qui , malgré la distance des lieux , n'ont , pour ainsi dire , fait pendant leur vie qu'un seul & même être !

L'UTOPIE



L U T O P I E
D E
T H O M A S M O R U S ,
T R A D U C T I O N N O U V E L L E .

L I V R E P R E M I E R .

HENRI VIII , Prince que l'Angleterre doit, avec raison, placer au rang de ses plus grands Rois, ayant eu dernièrement quelques démêlés d'assez grande conséquence avec S. A. S. Charles , Prince de Castille (1), m'envoya en Flandres en qualité de Ministre Plénipotentiaire , pour traiter avec lui, & terminer ces différends à leur

(1) Depuis Empereur , sous le nom de Charles Quint.

commune satisfaction. J'avais pour collègue dans cette négociation, le célèbre Cuthbert de Tunstall, fait depuis peu, au grand contentement de toute la Nation, Garde du Trésor des Chartres. Quoiqu'une étroite amitié m'unisse depuis long-tems avec cet homme respectable, je le louerais volontiers néanmoins, sans craindre que l'on me soupçonnât de prévention ou de flatterie, si d'ailleurs ses vertus & ses talens ne me paraissaient au dessus de tout éloge. Aussi pensai-je qu'il est inutile de les exalter, pour les faire connaître. Ce serait, comme dit le proverbe, emprunter le secours d'une faible lumière, pour montrer en plein midi, le soleil aux passans. On choisit la ville de Bruges pour le lieu de nos conférences; les Députés de S. A. S. eurent ordre de s'y assembler avec nous. Ces Négociateurs étaient des hommes de la première distinction & du plus grand mérite. Le Gouverneur de Bruges, citoyen non moins illustre par son rang que par sa magnificence, était à la tête de la Députation; Georges Temscius, Commandant de Montcassel, en était l'ame & l'organe. Ce Politique profond joignait à une éloquence mâle & naturelle, au savoir le plus étendu, le don aussi rare que précieux de la persuasion. Personne au monde n'avait plus de

connaissance que lui du droit des Gens & des Souverains; il brillait dans l'art de concilier les intérêts les plus opposés; c'était, en un mot, l'homme d'Etat le plus habile & le plus consommé de son siècle. La négociation entamée, voyant que nous ne pouvions absolument nous accorder sur plusieurs articles, les Députés du Prince de Castille partirent aussi-tôt pour Bruxelles, dans l'intention de faire expliquer leur Maître qui y tenait sa Cour. Je profitai du loisir que me laissait la rupture des conférences pour aller faire un tour à Anvers. Je n'ai connu personne, pendant mon séjour en cette ville, dont la société m'ait été plus agréable & plus utile que celle de Pierre Gilles, natif & habitant d'Anvers même. Il s'était acquis l'estime & l'amitié de ses concitoyens, & jouissait parmi eux de la plus haute considération; mais je puis assurer qu'elle n'égalait pas son mérite. Quoiqu'il ne fût encore qu'à la fleur de son âge, il possédait déjà une vaste érudition, & des connaissances de tout genre. Son ame sur-tout, son ame si belle, & supérieure à son génie, me fit concevoir pour sa personne un attachement inviolable. La candeur, la simplicité, la douceur, un penchant naturel à rendre service, une modestie peu

commune , une prudence à l'épreuve , toutes les vertus enfin qui concourent à former le héros-citoyen , se trouvaient réunies en lui seul. Il m'eût sans doute été impossible de rencontrer dans l'Univers entier un être plus digne d'inspirer l'amitié , plus fait pour sentir & apprécier tous ses charmes. Sa conversation facile & enjouée , remplissait agréablement mes loisirs ; les heures , les jours auprès de lui n'étaient que des instans pour moi , & qu'ils s'écoulaient rapidement ! Je goûtais tant de plaisirs dans nos entretiens familiers , qu'au bout d'une absence de quatre mois , je ne pouvais me résoudre encore à céder au besoin qui me pressait de retourner dans ma patrie , pour y embrasser ma femme & mes enfans.

Un jour , je sortais de l'office divin de l'église Notre-Dame , monument non moins célèbre par la beauté de son architecture , que par la vénération & le concours des pieux fidèles qu'il attire de toutes parts ; je me disposais à retourner chez moi , lorsque j'aperçus mon ami qui causait avec un vieillard dont la physionomie annonçait à la fois la vigueur & la bonne santé. A son extérieur négligé , à sa longue barbe , & à la manière de porter le manteau dont il s'enveloppait , je crus re-

connaître dans ce dernier un Capitaine de vaisseau. A mon aspect, Pierre s'empresse de m'aborder, me salue amicalement, & sans me laisser le tems de lui répondre, il me tire tant soit peu à l'écart, en me disant : « Vous » voyez bien ce vieillard avec qui je conver- » fais tout à l'heure ; j'allais de ce pas le con- » duire chez vous. = Présenté de votre part , » Vous ne doutez pas de l'accueil que je lui » aurais fait. = Je suis très-persuadé que, sans » ma recommandation, vous l'eussiez reçu » avec autant de plaisir & de politesse, par » rapport à lui-même. Vous ne connaissez pas » cet étranger ; je ne crois point qu'il existe » aujourd'hui sur la terre d'homme qui ait » plus voyagé que lui. Aucun du moins » ne saurait piquer davantage & intéresser » votre curiosité. Vous en jugerez vous-même » par les narrations aussi étendues que surpre- » nantes qu'il vous fera. = Je ne me suis donc » pas trompé, puisqu'à la première vue de » cet homme, je me suis dit, voilà un franc » Marin. = Et vous êtes dans l'erreur. Ce n'est » pas comme Palinure, c'est-à-dire, en qualité » de Capitaine de navire qu'il a voyagé, mais » comme un autre Ulysse, ou comme Platon, » pour satisfaire le désir qu'il avait d'acquérir » des connaissances & de perfectionner son

» être. Ce Raphaël Hythlodée (1), c'est son
 » nom de famille, entend passablement le la-
 » tin, & possède parfaitement le grec. Son
 » amour invincible pour la philosophie lui a
 » fait préférer l'étude de cette dernière langue
 » à la première. Il savait très-bien qu'à l'ex-
 » ception de quelques morceaux philosophi-
 » ques, traités en maîtres dans les écrits de
 » Sénèque & de Cicéron, on ne trouve point
 » chez les Latins d'autres monumens de la
 » seule science qui le flattait. Entraîné par son
 » goût dominant, il fit don à ses frères de la
 » part qui lui revenait dans le bien de son père,
 » quitta le Portugal sa patrie, & pressé du be-
 » soin de s'instruire, il accompagna Améric
 » Vespuce au Nouveau Monde, dont les rela-
 » tions sont déjà publiées. Il ne revint cepen-
 » dant pas avec lui dans sa dernière traversée
 » en Europe. Ce fameux voyageur, cédant à
 » ses instances, consentit à ce qu'il fût un des
 » vingt-quatre compagnons qu'il laissait dans
 » la nouvelle Castille; pour pousser plus loin
 » les découvertes qu'il venait de faire de ces

(1) Nom composé de deux mots grecs, qui, joints en-
 semble, forment ce seul mot, *nugarum peritus*; en
 français, *faiseur de contes*.

» vastes contrées. Raphaël resta donc en Amé-
 » rique, plus content de périr sur une terre
 » étrangere, & d'être enseveli sous les flots,
 » pourvu qu'il satisfît sa passion, que de végé-
 » ter, que de mourir dans son pays, & d'y obte-
 » nir les honneurs d'un superbe mausolée. Ce
 » Philosophe soutient que le génie tutélaire &
 » bienfaisant qui préside au ciel, prend soin
 » de recueillir la dépouille mortelle de ceux
 » qui meurent privés de la sépulture (1), &
 » qu'on trouve par-tout le chemin qui conduit
 » à la gloire éternelle. Sans l'assistance visible
 » & la protection toute particulière de la Di-
 » vinité, que ce sentiment, quoique vrai,
 » lui eût coûté cher ! Dès que Vespuce fut parti,
 » Raphaël parcourut, avec cinq Castillans ses
 » compagnons, quantité de pays jusqu'alors
 » inconnus. Enfin, après bien des fatigues &
 » des tribulations (2), il aborda, par un heu-
 » reux coup du sort, à Taprobane, d'où il
 » passa à Calicut. Ayant trouvé dans ce der-
 » nier port plusieurs bâtimens portugais prêts

(1) Lucain, *Pharfale*, L. VII. v. 819.

(2) Suscitées par la sainte inquisition. On sait que ce Tribunal traitait comme des criminels ceux qui croyaient aux Antipodes. Que pouvaient attendre de sa part ceux qui les avaient découverts ?

» à faire voile pour sa patrie, il y revint,
 » contre toute espérance de jamais la re-
 » voir ».

Aussi-tôt que Pierre eut cessé de parler, je le remerciai du service qu'il me rendait, en me procurant la connaissance d'un homme si intéressant. Je me retournai ensuite vers Raphaël, & nous nous saluâmes réciproquement. Après les civilités d'usage entre étrangers qui désirent se lier, je le conduisis à mon logis. Nous entrâmes dans mon jardin, nous nous y assîmes tous trois sur un banc de gazon, & Raphaël nous fit, de la manière suivante, le récit de ses aventures.

« Le point capital pour moi & mes autres
 » camarades restés dans la Castille, après le
 » départ d'Améric, était de nous concilier les
 » bonnes grâces des habitans du pays. Nous
 » y parvinmes si heureusement, par nos ma-
 » nières douces & engageantes, que bientôt
 » ces Colons nous regardèrent comme leurs
 » meilleurs amis. Le Souverain d'une cer-
 » taine contrée, dont j'ai oublié le nom, ainsi
 » que celui du Prince, nous témoigna sur-
 » tout la plus grande affection, & prit l'intérêt
 » le plus vif à tout ce qui nous concernait.
 » Il nous prodigua les secours dont nous
 » avions besoin, & nous défraya de tout,

» moi & mes cinq compagnons de fortune.
 » Sa libéralité active & prévoyante ne nous
 » laissa pas même le tems de former des
 » souhaits. Lorsqu'il fut que nous avions in-
 » tention de visiter les Etats voisins, il nous
 » donna un guide sûr & expérimenté , qui
 » avait ordre de nous conduire par-tout où
 » bon nous semblerait. Il nous fournit en ou-
 » tre toutes les provisions nécessaires. Nous
 » fimes ces voyages, tantôt par terre, sur des
 » chariots, partie sur mer, montés sur des
 » vaisseaux du pays. Après quelques jours de
 » route, nous découvrimes des villes bien
 » peuplées, des Nations puissantes, des Ré-
 » publiques, dont la législation était marquée
 » au coin de la sagesse, & respirait l'amour
 » de l'ordre. Sous la ligne, entre les deux
 » tropiques, on ne trouve que des régions
 » vastes & incultes, sans cesse exposées aux
 » feux dévorans de la canicule. Ces déserts
 » effrayans servent de repaires aux reptiles les
 » plus venimeux. C'est au fond de ces solitu-
 » des affreuses que les animaux les plus vora-
 » ces se font une guerre éternelle. Si l'on y
 » rencontre par hasard quelques hommes, ils
 » sont d'un naturel aussi féroce que celui des
 » bêtes au milieu desquelles ils vivent. Mais
 » à mesure que vous avancez vers la zone

» tempérée , la Nature se développe par de-
 » grés , sous une forme plus douce & plus
 » riante ; la terre se couvre d'une verdure
 » émaillée de fleurs ; avec un air plus pur ,
 » vous respirez le souffle caressant du zéphyr.
 » Les animaux de ces contrées sont bien moins
 » sauvages , & les peuples policés qui les
 » habitent , font par mer & par terre un com-
 » merce très-étendu , non seulement entre
 » eux , mais même avec des Nations fort
 » éloignées.

» Il me fut d'autant plus aisé de connaître
 » ces peuples , de m'instruire de leurs mœurs ,
 » de leurs coutumes , & de leurs usages , que j'a-
 » vais , ainsi que mes camarades , la liberté
 » de m'embarquer , à mon choix , sur les na-
 » vires qui partaient pour faire la traite dans
 » tous ces pays. Sur tel bord que nous nous
 » présentions , en qualité de passagers , nous
 » étions certains d'être toujours accueillis &
 » bien traités. Les premiers vaisseaux qui s'of-
 » frirent à nos yeux , n'étaient que de simples
 » bateaux plats , dont les voiles étaient tissues
 » de la plante appelée *papyrus* , de feuilles
 » de bouleau , ou d'autres arbrustes. Quelques-
 » uns portaient des voiles faites de peaux de
 » différens animaux. Nous eûmes occasion de
 » voir bientôt après des navires d'une conf-

» truction entierement semblable à celle de nos
» bâtimens. Les voiles de ceux-ci étaient,
» ainsi que les nôtres, de toile fabriquée avec
» du chanvre ; leur mâture était fort élevée.
» Leurs Capitaines avaient une connaissance
» assez suivie des vents , de la carté , & de l'as-
» tronomie. Je leur enseignai l'usage de la
» bouffole , & leur reconnaissance à mon égard
» fut sans bornes. La crainte de se perdre les
» avait retenus jusqu'alors. Ils n'avaient point
» osé entreprendre de longs trajets , & leur na-
» vigation se bornait à des croisieres , encore
» ne se risquaient-ils à tenir la mer que durant
» l'été. Aujourd'hui qu'ils ont l'aiguille aiman-
» tée , ils affrontent, au milieu de la saison des
» tempêtes, les dangers les plus imminens. Le
» courage, qui leur est naturel , & la confiance
» qu'ils ont en eux-mêmes , bien plus que la
» certitude physique de pouvoir impunément
» braver tous les périls , leur inspire cette har-
» dieffe. Fasse le ciel que leur imprudence ne
» tourne pas à leur grand désavantage , une
» découverte que je ne leur ai procurée que
» dans la seule vue de concourir à leur com-
» mune prospérité » !

Raphaël nous raconta de plus tout ce qu'il
avait vu d'extraordinaire dans ce nouveau
monde. Je supprime ce détail, qui serait trop

long ici ; d'ailleurs il n'entre point dans le plan de mon ouvrage ; je trouverai peut-être quelque occasion , par la suite , de faire part au Public de tout ce qu'il m'a appris de remarquable & d'instructif , sur-tout des institutions sages , des établissemens utiles , de la police admirable qui distinguent ces différens peuples , dont la politique ne le cède en rien à celle d'aucune Nation du monde que nous habitons. Notre homme prenait un plaisir singulier à s'étendre sur ce dernier objet ; nous n'en goûtions pas moins à l'écouter. Il glissait rapidement , ou se taisait sur la description des monstres que la Nature produit dans ces climats. Rien de plus fastidieux que ces détails. Par-tout on trouve des Scylla , des Carybdes , des Lestrigons , des Antropophages , & d'autres horreurs de cette nature ; mais il est rare de voir des Nations prudentes , éclairées , laborieuses , dont le gouvernement mérite , à juste titre , des élogés. Si Raphaël , au surplus , a remarqué chez ces nouveaux peuples des coutumes assez mal raisonnées , & d'une conséquence dangereuse , il nous en a cité un bien plus grand nombre , qui , réunies , formeraient un code parfait de législation propre à remédier aux abus , à corriger les vices qui se mêlent à l'administration de ces divers Etats

& de ces Républiques; & c'est précisément, comme je viens de le dire, ce que je me réserve de faire connaître dans un autre moment. Quant à présent, je me bornerai au récit qu'il nous a fait des mœurs, des usages, & du gouvernement des habitans d'UTOPIE. Mais avant d'entrer en matière, je pense qu'il ne sera pas tout à fait hors de propos d'insérer ici la conversation qui le conduisit insensiblement à nous parler de cette Isle.

Notre voyageur venait de faire preuve de la plus saine judiciaire, en relevant avec une présence d'esprit admirable les défauts du gouvernement de chacun des Etats qu'il avait parcourus; défauts qui, par-tout, sont en assez grand nombre. Il avait discuté avec tant de finesse & de sagacité les coutumes & les lois les plus sagement établies, soit chez nous, soit chez ces étrangers, qu'il paraissait avoir fait de toutes, l'étude la plus approfondie. On eût dit, à l'entendre, qu'il avait passé sa vie entière chez les peuples dont il parlait, quoiqu'il n'eût séjourné que fort peu de tems chez chacun d'eux. Pierre, émerveillé, ne put s'empêcher de lui dire: « Je suis bien » surpris, mon cher Raphaël, que, possédant » un savoir si rare, vous ne vous soyez pas en- » core attaché à quelque puissant Monarque:

» je vous jure qu'il n'en est point qui ne vous
» reçût à bras ouverts. Non seulement vous
» captiveriez toute son attention, en l'amu-
» sant par le récit de cette multitude de choses
» curieuses & inconnues que vous avez été
» à portée de voir dans vos voyages; mais
» encore vous lui seriez d'un grand secours,
» par votre expérience; vous lui donneriez
» d'excellens conseils, que vous appuieriez
» par des exemples frappans, qui, cités à pro-
» pos; lui épargneraient peut-être bien des
» fautes: d'ailleurs, dans cette place éminente,
» vous feriez tout à la fois votre fortune, celle
» de vos proches & de vos amis. = Quant à
» ce qui regarde mes proches, c'est ce qui
» m'inquiete le moins. Je pense avoir rempli
» à leur égard, autant qu'il a dépendu de moi,
» tous les devoirs que le sang & l'amitié m'im-
» posaient. A cet âge heureux où ma santé
» dans sa fleur me permettait de m'élancer
» dans la carrière des plaisirs, de me livrer à
» ces brillantes illusions que la jeunesse saisit
» & embrasse avec avidité, à cet âge, mon
» cher ami, je me suis dépouillé volontaire-
» ment, en faveur de mes proches, de ces
» biens que de vieux avares, étendus déjà sur le
» lit funéraire, regrettent à tel point de quitter,
» qu'ils voudraient pouvoir les enfermer avec

» eux dans leur tombeau. Ce sacrifice spontané
 » ne peut-il suffire à mes parens ? faut-il en-
 » core que, pour ouvrir un vaste champ à
 » leur ambition ou à leur cupidité, je m'im-
 » mole moi-même, & que je rampe à la Cour
 » des Rois ? = Doucement, je ne vous dis
 » point de ramper, mais d'être utile. = Entre
 » le Ministre & l'Esclave, je n'aperçois au-
 » cune différence. = Quel que soit votre sen-
 » timent sur ce point, je n'en tiens pas moins
 » pour certain que vous ne sauriez rien faire
 » de mieux que d'embrasser le parti dont je
 » vous parle, si vous consultez les intérêts des
 » hommes en général, & les vôtres en parti-
 » culier. = Les miens ? Eh ! mon ami, quel
 » avantage, quel bonheur puis-je me pro-
 » mettre de trouver dans un état pour lequel
 » je sens une répugnance invincible ? Je ne
 » dépends aujourd'hui que de moi ; je suis
 » mon maître absolu. Qui de vos Ministres &
 » de vos gens de Cour peut se flatter d'une
 » pareille liberté ? Les chaînes de vos cour-
 » tisans, quoique dorées, ne sont pas moins
 » des fers ; & d'ailleurs ne trouve-t-on pas
 » assez de fous qui courent profiter leur en-
 » cens aux idoles, & mendier la faveur des
 » Potentats ? Les hommes de ma trempe
 » jouent toujours un rôle fort importun au-

Des Minis-
tres.

» près des Rois. Vous devez donc être très-
» éloigné de penser que ce soit une perte réelle
» pour les Souverains que de n'en pas avoir
» à leur Cour. = Vous n'êtes, je le vois, tour-
» menté ni par l'ambition, ni par la soif des
» richesses. Cette élévation d'ame, cette dé-
» licatesse de sentimens, ne font qu'augmen-
» ter l'estime que j'ai déjà pour vous; l'homme
» fier & courageux qui se contente de mériter
» les honneurs sans les rechercher, est aussi res-
» pectable, selon moi, que le premier Grand
» d'un Royaume. Je suis néanmoins persuadé
» que vous vous concilieriez tous les suffra-
» ges, si, aux risques de la gêne & des désa-
» grémens qu'il vous faudrait essuyer, vous
» vous déterminiez à entrer dans le Conseil de
» quelque puissant Monarque, & à devenir
» son principal Ministre. Qui ne vous saurait
» gré de sacrifier votre tranquillité personnelle,
» au désir de consacrer votre tems & vos lu-
» mières à la recherche des causes du bonheur
» public? Comme vous ne donneriez que
» des conseils, qui seraient en quelque façon
» la base sur laquelle poserait ce bonheur, il
» s'ensuit, que vous feriez à la fois celui du
» Prince & de la Nation, qui placeraient en
» vous leur confiance. C'est des Souverains,
» vous le savez, que dépend le destin des
» Empires;

» Empires; eux seuls les élevent au plus haut
» point de splendeur, ou les précipitent vers
» leur chute. Or vous possédez si bien les
» intérêts des peuples; vous joignez à cette
» connaissance un savoir si profond, que, sans
» être exercé au maniement des affaires, vous
» seriez, à coup sûr, le Ministre le plus éclairé
» qu'un grand Roi pût choisir. — Vous vous
» trompez, mon cher Mécène, & sur mon
» compte, & sur l'idée que vous vous formez
» des choses. Il est de fait d'abord que je n'ai
» point tous les talens que vous me supposez;
» mais quand je les posséderais, le sacrifice
» que je ferais de ma liberté n'aurait jamais,
» pour le bien d'un Royaume, des suites aussi
» heureuses que vous vous l'imaginez. En effet,
» la plupart des Princes nés avec une humeur
» belliqueuse, sont plus adonnés à l'art de la
» guerre, dont je n'ai nulle teinture, & que
» je ne veux pas même apprendre, qu'atten-
» tifs à faire fleurir dans leurs Etats la paix, le
» commerce, & l'abondance; ils sont plus ja-
» loux de conquérir, à quelque prix que ce
» soit, de nouvelles provinces, que de bien
» gouverner celles dont le Ciel les fit maîtres.
» Sans parler ici de ces rampans adulateurs,
» qui, pour s'insinuer dans les bonnes grâces
» d'un favori, prodiguent des éloges outrés

B

» aux plans les plus absurdes, convenez que,
» parmi ceux qui composent le Conseil des
» Princes, les uns n'ont ni assez de tête, ni
» assez d'expérience pour se rendre aux bons
» avis, & que les autres ont trop d'amour-
» propre pour ne pas adopter leurs idées, à
» l'exclusion de toutes celles qu'on leur pré-
» sente. Telle est la loi permanente & invaria-
» ble de la Nature, tel est son vœu universel ;
» elle a gravé en nous ce sentiment délicieux,
» cet amour de préférence que tout être ressent
» pour ses productions. Ainsi le corbeau ca-
» resse ses poussins, qu'il couvre affectueuse-
» ment de son aile ; ainsi le sapajou s'admire
» avec une sorte de complaisance dans les
» petits monstres qui lui doivent le jour.
» Supposons donc que, dans l'assemblée de
» ces hommes jaloux, vains, & présomptueux,
» un assistant se leve, & que, relativement à
» l'objet mis en délibération, il propose d'em-
» ployer les mesures efficaces, prises en pa-
» reille circonstance, dans d'autres tems ou
» dans d'autres pays ; alors tous ceux qui l'é-
» coutent s'alarment & frémissent : on dirait
» que leur réputation de sagesse & d'habileté
» dépend du plus ou du moins de contradic-
» tions qu'ils doivent faire éprouver aux plans
» dont ils ne sont point les auteurs, & qu'il

» est absolument nécessaire, pour le maintien
» de leur crédit, de ne laisser passer d'autres
» idées que les leurs, sans les attaquer avec les
» plus fortes objections, & sans réunir tous
» leurs efforts pour les détruire. Au défaut de
» raisons plausibles, le plus faible lieu com-
» mun devient dans leur bouche un argumen-
» redoutable : l'ordre que nous suivons, di-
» sent-ils, a été établi par nos peres, & plutôt
» au ciel que nous fussions aussi sages, aussi
» éclairés qu'eux ! Après ce peu de mots,
» prononcés d'un ton d'oracle, ils reprennent
» fierement leur place, bien persuadés qu'on
» ne peut rien leur répliquer. Triste effet de la
» prévention ! Eh quoi ! l'homme de notre
» siècle ne peut-il, sans un danger imminent,
» avoir sur de certains objets des vues plus ju-
» dicieuses & plus utiles que celles de nos
» peres ? Nous leur rendons toute la justice
» qu'ils méritent, en suivant un grand nombre
» de leurs institutions, qui portent l'empreinte
» de la sagesse ; mais enfin avaient-ils l'infail-
» libilité en partage ? Pourquoi s'obstiner à
» soutenir que leur législation, qui a atteint
» sur plusieurs articles le degré de perfection
» que l'on peut raisonnablement désirer, n'est
» susceptible ni de réforme, ni d'amélioration
» sur aucun autre ? Rien de plus commun que

» ces jugemens dictés par le caprice & par le
 » préjugé. J'en ai moi-même entendu porter
 » un de cette nature en Angleterre. — Com-
 » ment, vous avez voyagé chez nous ? — Oui,
 » j'y ai séjourné quelques mois, peu de temps
 » après le massacre général des Gallois révol-
 » tés. J'ai contracté, pendant mon séjour en
 » ce pays, de grandes obligations envers le
 » Cardinal *Jean Morton*, Archevêque de Can-
 » torbéry, & Chancelier du Royaume. C'é-
 » tait un homme, mon cher Pierre (car je ne
 » parle point pour *Morus*, qui a parfaitement
 » connu ce grand Ministre) aussi respectable
 » par ses vertus & ses lumieres, que par son
 » rang & ses dignités. Il avait la taille moyenne,
 » & quoiqu'avancé en âge, il n'était point
 » courbé. Sa physionomie, dont les ans n'a-
 » vaient point altéré la fraîcheur, imprimait
 » la vénération. Quoiqu'il conservât toujours
 » un air grave & sérieux, il était cependant
 » d'un accès facile. Il se plaisait quelquefois
 » à éprouver les supplians par des apostrophes
 » plus ou moins piquantes ; mais il n'allait ja-
 » mais jusqu'à l'offense. Cette humeur appa-
 » rente lui servait comme de pierre de tou-
 » che pour essayer les caracteres, & connaître
 » le genre d'esprit de ceux qui l'abordaient.
 » Lorsqu'on lui répondait avec une noble fer-

» mété & fans hauteur, il en témoignait sa
» satisfaction aux personnes qu'il regardait
» comme capables de bien remplir les em-
» plois qu'il se faisait un vrai plaisir de leur
» procurer. Il connaissait le Droit à fond ; son
» éloquence était douce & infinuante, son gé-
» nie vaste, & sa mémoire prodigieuse. Tous
» ces avantages étaient le fruit d'un beau na-
» turel, heureusement cultivé. De mon tems,
» le Roi & le peuple paraissaient avoir en lui
» une égale confiance ; c'était le bras droit de
» l'un, & le plus sûr appui de l'autre. Lancé,
» pour ainsi dire, du sein des Ecoles au milieu
» de la Cour, il occupa, dès sa plus tendre
» jeunesse, des places dans le Ministère ; en-
» suite exposé sur cette mer orageuse aux fré-
» quentes bourrasques de la fortune, il apprit
» à ses propres dépens (& c'est la seule expé-
» rience dont on ne perd jamais le souvenir),
» il apprit, dis-je, à connaître les hommes, à
» se défier d'une prospérité souvent momenta-
» née, & à laisser le malheur le plus opiniâtre,
» par une constance à toute épreuve.

» Un jour que je me trouvais à dîner chez lui,
» je vis un certain Particulier qui me parut
» fort versé dans la connaissance de vos lois.
» Je ne me rappelle plus à quel propos il fit
» naître l'occasion de parler de cette justice.

» rigoureuse qu'on exerçait contre les brigands
 » dont l'Angleterre était alors infestée. Cette
 » justice, ajoutait-il, est si prompte & si sévère,
 » que plus d'une fois j'ai compté jusqu'à vingt
 » criminels attachés aux fourches patibulaires.
 » Il est surprenant que si peu de ces brigands
 » échappant au gibet, il s'en trouve encore
 » un si grand nombre. La présence du Cardi-
 » nal ne m'empêcha pas de répondre à ce
 » Jurisconsulte. CESSEZ de vous étonner, lui-
 » dis-je; outre que la peine de mort portée
 » contre le larcin est injuste en elle-même,
 » elle est aussi très-préjudiciable au bien pu-
 » blic. Quoique barbare, puisqu'elle est in-
 » finiment disproportionnée au délit, cette
 » punition ne fera jamais un frein capable d'ar-
 » rêter le malfaiteur. En effet, si, d'un côté,
 » le vol simple n'est point un de ces crimes
 » qu'on ne puisse expier que par la mort; de
 » l'autre, toute peine capitale, quelque in-
 » famante, quelque douloureuse que vous la
 » supposiez, ne saurait enchaîner la main du
 » malheureux, qui, pour vivre, n'a d'autre
 » ressource que celle de dérober; aussi je vous
 » avouerai de bonne foi que, sur ce point, non
 » seulement nos Législateurs, mais ceux de
 » la plus grande partie des Etats de l'Europe,
 » m'ont toujours paru ressembler à ces barbares

Dissertation
 sur la peine
 du vol.

» Instituteurs qui trouvent plus court de suf-
» tiser leurs élèves, que de les reprendre avec
» douceur & de leur montrer leur devoir.
» Par-tout on multiplie les exécutions des
» voleurs, on raffine sur les tortures, on in-
» vente des supplices, dont le nom seul fait
» frémir, & je ne vois pas qu'on cherche
» nulle part un moyen efficace, un expé-
» dient inmanquable pour arracher l'homme
» qui n'a rien, au désespoir de l'indigence, à
» l'infamie du crime, aux horreurs de l'écha-
» faud. — Pour un moyen que vous demandez,
» j'en vois cent, j'en vois mille. Les Arts, les
» Métiers, l'Agriculture, ne sont-ce pas là de
» puissantes ressources, de vrais puits in-
» tarissables, dans lesquels ils n'ont que la
» peine de puiser pour s'enrichir? Qu'ils re-
» poussent la misère par le travail. Mais ces
» fainéans, ces vagabonds ne veulent rien
» faire; tous portent le signe de la réprobation
» humaine, qu'ils ne peuvent éviter. — Ne
» croyez pas m'en imposer par ces raisonne-
» mens spécieux. Premièrement, exceptons
» ici du nombre de ceux qui font le métier
» de voleurs, les Soldats échappés aux fureurs
» des guerres civiles ou étrangères, qui s'en
» retournent chez eux mutilés ou perclus de
» leurs membres, comme l'attestent ceux qui

» sont revenus dernièrement du combat de
 » Cornouailles, ou des guerres contre la Fran-
 » ce : vous conviendrez que ces gens-là, qui
 » ont perdu un bras ou une jambe au service
 » du Prince & de la Patrie, sont hors d'état
 » d'exercer leurs premiers métiers, ou hors
 » d'âge pour en apprendre de nouveaux. Je
 » vous fais donc grace de ceux-là ; aussi
 » bien, me direz-vous, les guerres ne sont pas
 » continuelles, & on ne livre pas tous les
 » jours des combats. Contentons-nous donc
 » pour le présent, de jeter un coup-d'œil ra-
 » pide sur les événemens dont la vérité ne
 » cesse de nous retracer le tableau.

Des causes
 du vol.

» Considérez, je vous prie, la multitude in-
 » finie de ces gentilshommes, qui, sembla-
 » bles à la guêpe, vivent & s'engraissent du
 » travail d'autrui ; de ces gentilshommes ava-
 » res, lorsqu'il s'agit d'obliger, prodigues jus-
 » qu'à se ruiner, lorsqu'il est question de leurs
 » plaisirs. Vous vous imaginez peut-être qu'ils
 » s'occupent uniquement du soin de faire va-
 » loir leurs terres ? Point du tout. Plongés au
 » sein de la mollesse & de la volupté, ces
 » fils aînés de la fortune n'ont d'autre talent
 » que celui de pressurer leurs malheureux
 » fermiers, de les réduire à la mendicité,
 » pour tripler leurs revenus, & pouvoir ainsi

» soutenir leurs folles dépenses. Quelque es-
» frayant que soit un pareil désordre , ce n'est
» cependant pas le plus grand. Voyez , comp-
» tez , si vous le pouvez , cette foule de mer-
» cenaires qui les entourent. En tous points
» semblables à leurs maîtres , ces valets vivent
» dans une honteuse oisiveté ; ils n'apprennent
» aucun métier qui puisse dans l'occasion les
» mettre à l'abri du besoin. Que leur arrive-
» t-il ? Ou les maîtres meurent , ou eux-mêmes
» tombent malades. Dans l'un ou l'autre cas ,
» on leur donne à l'instant leur congé ; car
» vous remarquerez , s'il vous plaît , que vos
» Seigneurs , vos citadins opulens aiment
» mieux entretenir de grands paresseux bien
» portans , que de nourrir de pauvres infirmes ;
» d'ailleurs l'héritier d'un défunt n'est pas tou-
» jours en état de prendre son train & d'en-
» tretien son nombreux domestique. Il faut
» donc que ces valets congédiés embrassent
» promptement la profession de voleurs , s'ils
» ne veulent promptement mourir de faim.
» Tout bien examiné , quel autre parti leur
» reste-t-il à prendre ? Quand ils ont , pendant
» quelque temps , battu le pavé , ils ne por-
» tent plus sur leur corps que les livrées de la
» misère , & sur leur visage que les symptômes
» manifestes de leurs déréglemens. Pâles &

» décharnés, couverts de haillons, ils ne se
» présentent que pour effuyer également les re-
» buts des riches & des habitans de la cam-
» pagne. Ces derniers n'ignorent pas que ces
» valets insolens, accoutumés à faire bonne
» chere sans travailler, à se divertir, à traîner
» une longue rapiere, ou à endosser la cui-
» rasse, à mépriser enfin tout ce qui n'est
» pas eux-mêmes, ne sont pas faits pour
» le travail des champs. Ces importans-
» là, disent-ils, ne pourront jamais ma-
» nier la serpe, la faucille, ni la charrue,
» se contenter d'un salaire très-modique,
» gagné à la sueur de leurs fronts, se vêtir d'ur
» sarrau, se nourrir de nos alimens grossiers,
» partager, en un mot, avec nous les fatigues
» d'un état qui nous rapporte à peine de quoi
» vivre. — Eh! Monsieur, songez donc que
» ces valets que vous ravalez tant, ayant tou-
» jours plus de courage, plus d'élévation dans
» les sentimens que nos Artisans & nos Labou-
» reurs, forment, en tems de guerre, l'élite
» de nos troupes. Pour moi, je soutiens que
» nous ne saurions trop encourager & aug-
» menter cette portion d'hommes si utiles à
» l'Etat. — J'aimerais autant vous entendre
» soutenir que, pour le succès de la guerre,

» vous devez entretenir des bandes nombreu-
» ses de voleurs, qui certainement ne vous
» manqueront jamais, tant que vous laisserez
» pulluler chez vous l'engeance dont il est
» question. En effet, les voleurs ne sont pas
» les plus mauvais soldats, & les soldats les
» moins habiles voleurs, tant il y a de rapport
» & d'affinité entre ces deux professions. Au
» reste, ce défaut de bonne police n'est pas un
» vice qui vous soit particulier ; on le remar-
» que dans presque tous les Gouvernemens.
» La France, par exemple, fomente dans son
» sein une autre peste bien plus pernicieuse en-
» core. En tems de paix, si l'on peut toute-
» fois donner ce nom à un simple armistice,
» ce Royaume est rempli de troupes étrange-
» res, fort onéreuses à l'Etat. On les entre-
» tient par la même raison que vous entrete-
» nez ces hordes d'hommes inutiles & pares-
» seux. Les prétendus sages de la France sont
» persuadés que le salut de la Nation dépend
» de cette multitude de troupes soudoyées,
» toujours prêtes à marcher au premier com-
» mandement. Ils pensent sur-tout qu'on ne
» saurait trop avoir de soldats aguerris ; car
» ils n'ont aucune confiance dans les nou-
» velles levées. Cette prévention les déter-
» mine à chercher toujours la guerre, pour

Abus du
Gouverne-
ment fran-
çais sur le
militaire.

» former des hommes experts dans l'art d'é-
» gorger , dont le talent & la main , comme
» dit plaisamment Salluste , ne puissent se per-
» dre dans une trop longue inaction. Mais en
» combien d'occasions la France n'a-t-elle pas
» été la victime de sa fausse prévoyance? Com-
» bien de fois ces hommes de sang & de car-
» nage qu'elle nourrissait , n'ont-ils pas dé-
» chiré son propre sein? Ouvrons les annales
» de l'Univers ; les exemples que nous four-
» nissent les Romains , les Carthaginois , les
» Syriens , & tant d'autres peuples jadis fa-
» meux , attestent hautement que ce sont leurs
» propres armées qui ont changé en de-
» vastes tombeaux leurs cités les plus florif-
» santes , ravagé leurs champs , & détruit de
» fond en comble leurs Empires. Mais la
» preuve que ces armées nombreuses , tou-
» jours sur pied , ne sont nullement nécessaires
» à la sûreté d'un Royaume , c'est que les
» Français élevés dans le métier des armes
» presque au sortir de leur berceau , ne peu-
» vent cependant pas se glorifier d'avoir eu
» l'avantage , toutes les fois qu'ils ont combattu
» avec vos troupes de nouvelle recrue. Je ne
» dis rien de plus sur cet article , de peur que
» quelqu'un ne me soupçonne de vouloir ici
» flatter votre Nation. Quoi qu'il en soit , ce

» cortége bruyant de fiers estafiers, de valets,
» de garnemens qui environnent vos gentils-
» hommes, ne saurait en imposer ni à vos Ar-
» tisans, ni à vos Villageois forts & robustes.
» Je crois devoir excepter de ces deux der-
» nières classes de citoyens, ceux que la Nature
» a disgraciés, au point de les rendre incapa-
» bles de supporter aucune espece de fatigue ;
» & ceux en qui la plus affreuse misere a
» étouffé le germe de tout sentiment. Ne sont-
» ce pas les hommes les mieux constitués, les
» mieux portans, que vos Nobles choisissent
» pour en faire leurs valets ? Mais qui vous
» porte à craindre que ces individus, qui crou-
» pissent maintenant dans une paresse crimi-
» nelle, ou qui s'adonnent à des occupations
» futiles & faites pour les femmes, ne de-
» viennent des sujets de rebut, des sujets in-
» habiles à la défense de leur pays, si on leur
» enseigne dès leur bas âge quelque art utile
» à la société, si on les accoutume de bonne
» heure aux travaux rudes & pénibles, les
» seuls qui conviennent à l'homme, & qui lui
» soient destinés ? Vous n'avez la guerre que
» quand il vous plaît de l'avoir. Ainsi, je suis
» bien fondé à soutenir que ce n'est point vous
» exposer à ces fâcheux événemens, que de ne
» pas nourrir cette quantité innombrable de

» fainéans, de gens perdus pour la Patrie, de
» gens enfin qui sement journellement le trou-
» ble & la division, font naître les rixes & les
» querelles durant la paix, dont les intérêts
» (vous en conviendrez) doivent vous être in-
» finiment plus chers que ceux de la guerre.
» Mais cet abus n'est pas le seul qui forme ces
» pépinières de voleurs dont vous vous plai-
» gnez ; il en est un autre d'autant plus dange-
» reux pour vous, qu'il vous est, je crois,
» particulier. Quel est-il ? me demanda le Car-
» dinal. Vos brebis, Monseigneur. Ci-devant
» sobres & modestes, la plus petite prairie suf-
» fisait pour les faire paître & les nourrir ; mais
» elles sont devenues depuis peu, à ce que
» j'entends dire, si gluttonnes, si insatiables,
» qu'elles dévastent les campagnes, ravagent
» les maisons & les villes, & dévorent jusqu'à
» leurs habitans. Dans toutes les provinces du
» Royaume, où croît la laine la plus fine, &
» par conséquent la plus recherchée, les Gen-
» tilshommes, les riches, & même plusieurs
» saints Abbés ne sont plus satisfaits des re-
» venus annuels que leurs aïeux, leurs de-
» vanciers tiraient de leurs biens-fonds, &
» que leur sage économie leur faisait trouver
» plus que suffisans pour tous leurs besoins.
» Les descendans de ces vertueux citoyens,

» non contens de passer leur vie dans une
» douce oisiveté , & de ne contribuer en rien
» à l'utilité commune , cherchent encore leur
» profit personnel à son détriment. Pour amaf-
» ser avec plus de promptitude ces trésors dont
» ils font un si mauvais usage, ils acquierent
» le plus de terrains de labour qu'il leur est
» possible, forment de vastes clos, des parcs
» de la plus grande étendue ; en sorte que ,
» pour parvenir à leurs fins , ils ne se font
» nulle difficulté d'abattre les maisons , de
» renverser les bourgs & les cités, & qu'ils
» n'épargneraient pas même les églises, s'ils
» ne trouvaient plus expédient pour eux d'en
» faire des étables. Ces personnages si bien in-
» tentionnés , craignent sans doute qu'il n'y
» ait pas dans le Royaume assez de terrain
» perdu en bois & en étangs : c'est pour cette
» raison qu'ils changent en déserts les villes
» les plus peuplées , & les campagnes les
» plus fertiles. C'est ainsi qu'on chasse les
» malheureux Colons de leur terriroire, pour
» satisfaire l'avate cupidité d'un seul Sybarite,
» l'ennemi le plus cruel de la Patrie. C'est
» ainsi que , pour lui procurer le plaisir d'en-
» clore des milliers d'arpens , de faire des
» enceintes de plusieurs lieues , on dépouille
» l'agreste habitant de son fonds ; on usurpe

» son bien ; ou , pour toute grace , on le
 » force , par des vexations inouïes , à se dé-
 » faire , même à vil prix , du seul champ que
 » lui ont transmis ses peres (1).

« Quel tableau pour une ame sensible que
 » la vue de ces infortunés , que l'on contraint ,
 » n'importe comment , de déguerpir du seul
 » petit coin qu'ils occupaient sur la terre ?
 » Regardez ces femmes baignées de larmes ,
 » ces nouveaux époux défolés ; regardez ces
 » vieillards courbés sous le poids des an-
 » nées , ces enfans qu'ils traînent à leur suite ,
 » ces peres restés seuls , ces meres qui portent
 » encore le deuil de leurs maris ; ils sont tous
 » suivis d'une famille plus nombreuse qu'o-
 » pulente , comme c'est la coutume à la cam-
 » pagne , qui ne demande que des bras ; tous
 » désertent , le cœur baigné d'amertume ,
 » tous s'enfuient , en sanglotant , de leurs habi-
 » tations chéries , de ces cabanes si long-
 » temps heureuses , où ils ont tant de fois ,
 » sous les auspices du travail & de la simple
 » Nature , goûté les plaisirs purs de l'inno-

(1) Le tableau que *Morus* fait ici des spoliations commises par les riches Seigneurs terriers , est applicable aux abus qui ont lieu à cet égard en France aussi bien qu'en Angleterre.

» cence. Qui leur offrira un asile ? Ils n'en
» trouvent point. S'ils peuvent rencontrer des
» acheteurs dans l'endroit d'où on les expulse,
» ils vendent , presque pour rien leurs pau-
» vres meubles ; ce qu'ils en retirent suffit à
» peine pour les besoins du moment. Faible
» ressource ! Dès qu'ils l'ont épuisée, il faut
» donc , pour avoir du pain , qu'ils dérobent ;
» & s'ils dérobent , il faut qu'ils meurent sur
» un infame gibet. Se détermineront-ils à courir
» le pays, à demander l'aumône ? Mais ce moyen
» n'est pas sûr pour eux , puisque vous faites
» main-basse sur les mendiens , que vous en-
» fermez , que vous traitez comme des vaga-
» bonds à charge à l'Etat, ou au moins suspects
» au Gouvernement. Vous leur faites un crime
» de leur vie errante ; mais ils cherchent de
» l'occupation ; ils se prosternent aux pieds de
» ceux qui pourraient leur en procurer : vai-
» nes recherches, supplications inutiles ! Per-
» sonne ne les emploie ; on ne les écoute seu-
» lement pas. Pour eux le ciel est devenu de
» fer, & la terre d'airain ; l'agriculture est tom-
» bée dans l'oubli : & que peuvent-ils re-
» cueillir où l'on n'a rien semé ! Vous con-
» viendrez que c'est assez d'un bouvier ou
» d'un berger pour faire pâître des troupeaux
» sur un sol qui , peu auparavant, deman-

Cause de la
cherté des
grains.

» dait le secours d'un grand nombre de bras
 » pour être mis en valeur. C'est, n'en doutez
 » pas, de cet abandon des campagnes que
 » provient la cherté excessive des grains &
 » des autres denrées nécessaires à la vie, qui
 » se fait sentir dans plusieurs de vos provinces.
 » Je dis plus ; de là provient encore ce prix
 » exorbitant des laines, même les plus com-
 » munes, qui ont tout à coup monté si haut,
 » que ces nombreux essaims d'ouvriers em-
 » ployés dans vos manufactures de draps, res-
 » tent, la plupart du temps, sans ouvrage,
 » parce que les Entrepreneurs ne peuvent, à
 » prix d'argent, se procurer de ces laines. Il
 » semble que le ciel, irrité de ces dépréda-
 » tions effroyables, ait voulu tirer une ven-
 » geance marquée de l'avarice & de l'insensi-
 » bilité de leurs auteurs. A peine vos pâturages,
 » à peine vos troupeaux se sont-ils si fort accrus,
 » que la clavelée en a fait périr une quantité
 » prodigieuse. Ah ! que le courroux céleste
 » n'est-il tombé sur les seules têtes de ces im-
 » pitoyables & avarés possesseurs ! La justice
 » divine n'en eût que mieux éclaté ! Enfin,
 » quoique le nombre des brebis soit plus que
 » centuplé, vous voyez que le prix des toi-
 » sons ne diminue point. La mode des privi-
 » lèges exclusifs en faveur d'un seul est ce-

» pendant passée. Le *monopole* est détruit ;
 » mais sur ses ruines il s'éleve un *oligopole* (1),
 » dont les conséquences ne sont pas moins fu-
 » nestes. Comme les propriétaires de trou-
 » peaux sont tous opulens, rien ne les oblige
 » à lâcher la main, pour se défaire plus
 » promptement de leur marchandise ; aussi ont-
 » ils arrêté entre eux de ne consentir à la ven-
 » dre, que lorsque l'acheteur se soumettrait à
 » payer le prix arbitraire auquel il leur plai-
 » rait de la taxer.

» C'est par une suite des abus que je viens
 » de détailler, que les autres especes de bé-
 » tiaux commencent à s'appauvrir. Relative-
 » vement à cette branche de commerce, les
 » progrès du mal sont bien plus considérables
 » encore. Les bourgs & les bourgades étant,
 » pour ainsi dire, rasés, les métairies détrui-
 » tes, il ne se trouve plus d'habitant qui se
 » charge du soin de faire des nourritures. Ne
 » croyez pas que vos millionnaires prennent
 » également à cœur la multiplication du gros
 » bétail, comme celle des moutons. Ils ache-

(1) *Oligopole*, commerce dont s'emparent un petit
 nombre d'hommes. L'*oligopole* comprend encore les
 privilèges exclusifs, dont on n'a pas assez démontré
 l'abus.

» tent dans d'autres provinces de chétifs ani-
 » maux qu'ils ont à fort bon compte ; ils les
 » engraisent dans leurs pâturages , & les re-
 » vendent ensuite au poids de l'or. Je vous
 » assure , en vérité , qu'on ne fait pas d'assez
 » sérieuses réflexions sur les inconvéniens ter-
 » ribles qui ne manqueront pas de résulter de
 » ces abus excessifs. Jusqu'à présent ces avides
 » possesseurs de troupeaux n'ont causé la cherté
 » que sur les lieux où ils trafiquent. Mais lors-
 » que , sans donner le tems à l'espece de se
 » reproduire , ils auront fait , dans les can-
 » tons où ils achètent , des enlevemens plus
 » considérables , vous verrez à l'abondance ,
 » qui sera sensiblement diminuée de jour en
 » jour , succéder sur ces lieux une extrême ra-
 » reté , une disette absolue. Je le répète , c'est
 » ainsi qu'une misérable troupe de gens dé-
 » vorés de la soif d'un gain illicite , fait tour-
 » ner à la perte de votre Patrie un avantage qui
 » paraissait devoir assurer sa prospérité. Cette
 » cherté des vivres met chaque chef de famille
 » dans la nécessité de retrancher de son train ;
 » il garde le moins de bouches qu'il peut.
 » Quel parti prendront les infortunés que l'on
 » renvoie de toutes parts ? Il faut qu'ils men-
 » dient , ou qu'ils dérobent , & les gens de
 » fortune se persuadent aisément qu'ils aiment

Abus des ac-
 quiparement.

» mieux faire le dernier métier que le premier.
 » Dans cette déplorable conjoncture, le com-
 » ble du malheur, sans doute, est de voir
 » le luxe effréné triompher insolemment au-
 » jourd'hui parmi vous. Dans quel siècle, je
 » vous prie, le faîte a-t-il jamais osé paraître
 » avec autant d'audace & d'impudence qu'il se
 » produit dans le nôtre ? De quel excès n'est-
 » il pas capable, lorsqu'il peut tout se permet-
 » tre impunément ? Il a confondu tous les
 » états ; il a renversé les barrières qui sépa-
 » raient tous les ordres & les distinguaient ;
 » c'est lui qui revêt de ses livrées chamarrées
 » d'or & d'argent la valetaille de vos Sei-
 » gneurs, & vos Marchands, & vos Ouvriers.
 » C'est lui qui, piquant la stupide vanité des
 » Artisans & même des Villageois, les fait
 » rougir de leur heureuse médiocrité, & les
 » contraint de substituer les galons à la sim-
 » plicité de leurs anciens vêtemens ; à la fru-
 » galité de leurs mets salubres, toutes les super-
 » fluités meurtrières de vos tables splendides.
 » Dans quel autre siècle encore a-t-on vu les
 » temples de la débauche & de l'incontinence
 » plus fréquentés que dans le nôtre ? Les cruels
 » jeux de hasard, les cartes, les dés, le palet,
 » la paume, le billard, & tant d'autres que je
 » ne nomme point, ne sont-ils pas des expé-

Dangers de
faîte.

» diens auffi prompts que faciles pour épuifer
 » la bourse d'une infinité de fujets, qui en-
 » fuite, entraînés, pouffés par le défefpoir, se-
 » portent aux dernieres extrémities, & vont
 » apprendre fur le grand chemin à corriger
 » la malignité de leur fort. Chassez, chassez de
 » l'enceinte de vos villes ces pestes cruelles ;
 » murez ces afiles abominables, où l'on fa-
 » crifie, avec une égale fureur, à l'intempé-
 » rance & au libertinage. C'est là que se trou-
 » vent les dépôts des filoux & des brigands
 » qui vous défolent. Ordonnez que ces ci-
 » toyens barbares qui ont renversé vos Bourgs
 » & vos Cités, les rebâtiffent à leurs frais & dé-
 » pens, ou qu'ils en cedent gratuitement le
 » fol à ceux qui se chargeront de les faire re-
 » construire. Réprimez, par des lois rigou-
 » reuses, l'avarice des possesseurs qui font le
 » monopole ; enchaînez, par la crainte des
 » supplices, l'avidité de ces sang-sues de l'E-
 » tat, de ces êtres féroces, dont l'insolente prof-
 » périté insulte au malheur public. Ne souf-
 » frez point qu'il y ait parmi vous un feuk
 » homme oisif ; rendez à la terre les bras
 » qu'elle vous redemande ; donnez à vos ma-
 » nufactures de draps tout le lustre dont elles
 » sont susceptibles, qu'elles foient autant de
 » retraites honorables, où cette foule de gens,

» que le défaut d'occupation avait forcés de se
 » faire voleurs , trouve un abri sûr & com-
 » mode contre les rigueurs du besoin & des
 » humiliations plus terribles encore ; que ces
 » maisons de travail reçoivent également dans
 » leur sein ces errans , ces vagabonds , ces
 » mendiens , qui , tôt ou tard , finissent par re-
 » cruter vos bandes de brigands. Si vous ne re-
 » médiez promptement aux abus que je viens
 » de relever , c'est à tort que vous vanterez la
 » sévérité avec laquelle s'exerce ici une vin-
 » dicte publique , qui a plus d'éclat que de
 » justice , qui fait plus de bruit que de vrai
 » bien. En effet , en tolérant la mauvaise éduca-
 » tion que l'on donne à la jeunesse , dont les
 » mœurs se corrompent sous vos yeux , en pu-
 » nissant les crimes qu'elle commet dans un
 » âge plus avancé , crimes que ses premiers
 » désordres auraient dû vous faire prévoir &
 » prévenir , dites-moi , je vous prie , si ce n'est
 » pas élever au milieu de vous des scélérats ,
 » pour avoir le plaisir de les condamner un
 » jour au dernier supplice » ?

Vices de
l'éducation.

Pendant mon discours , le Docteur en droit
 s'était préparé à une réplique ; son intention
 était d'employer pour me combattre la méthode
 de ces dissertateurs , qui , voulant résoudre la
 question par la question même , ne présentent

qu'un cercle vicieux continuel, & ne cher-
chent , dans la répétition fatigante de vos
propres argumens, qu'à faire parade de leur
mémoire. — « On ne saurait disconvenir que
» vous n'ayez fort éloquemment parlé sur des
» objets que vous connaissez , plus par ouï-
» dire que par expérience ; ce que je vais vous
» prouver en peu de mots. Voici donc l'ordre
» que j'observerai dans ma réfutation. Je rap-
» porterai d'abord, de point en point , tous
» vos raisonnemens, j'exposerai ensuite les
» erreurs dans lesquelles vous a fait tomber le
» peu de connaissance que vous avez de notre
» histoire & de notre gouvernement. Je com-
» battraï en dernier lieu toutes vos objections,
» & je me flatte de n'employer que des moyens
» victorieux pour les détruire. Je commence
» par le premier des points que je viens d'éta-
» blir. Vous attaquez , à ce qu'il me semble,
» quatre grands abus... Faites-nous grace de
» votre réponse, lui dit le Cardinal ; à la tour-
» nure que vous lui donnez, il y a grande ap-
»arence qu'elle ne finirait pas si-tôt. Je vous
» en tiens quitte pour aujourd'hui, vous réser-
»vant toutefois le droit de la réplique , que
» je remets au premier jour que vous vous
» rencontrerez ensemble chez moi. Je vou-
» drai de bon cœur que vous en eussiez tous

» deux le loisir, je prendrais jour pour de-
» main. En attendant, mon cher Raphaël, je
» désirerais savoir de vous quelles raisons vous
» déterminent à croire que la peine capitale
» portée par nos loix contre le vol est injuste
» en elle-même, & contraire à l'intérêt pu-
» blic. Quelle autre plus utile à la société
» souhaiteriez vous que l'on prononçât con-
» tre les brigands ? car je vois bien que vous
» n'êtes pas d'humeur à vouloir qu'on les to-
» lere. Si, de nos jours, la certitude du sup-
» plice n'est point capable d'en imposer aux
» voleurs, qui semblent renaître de leurs cen-
» dres, que serait-ce s'ils n'avaient plus la
» mort à redouter ? Quelle digue assez forte
» pourroit-on opposer à leur brigandage & à
» leur scélératesse ? Quelle punition assez
» effrayante me proposerez-vous pour arrêter
» les excès auxquels ils se porteraient ? Ne
» pensez-vous pas qu'en laissant la vie à ces
» à malheureux, ce serait leur faire une grace,
» qu'ils regarderaient, sinon comme une ré-
» compense, du moins comme une approba-
» tion tacite de leurs vols, ce qui ne manque-
» rait pas de les encourager. Je pense que,
» sur cet article, toute pitié serait cruelle,
» puisqu'en augmentant le nombre des délits,
» elle augmenterait nécessairement aussi celui

» de leurs auteurs. — Oui, généreux Prélat,
» il me paraît absolument contre toute justice
» d'ôter le jour à un homme, pour cause de
» vol, puisque la vie d'un seul être surpasse
» en valeur tous les trésors de cet Univers,
» & qu'on ne peut établir aucune proportion
» entre ces deux objets. En vain m'alléguera-
» t-on qu'on punit dans celui qui dérobe,
» moins son vol, proprement dit, que l'in-
» fraction qu'il a faite aux lois. Je réponds à
» cette objection, qu'une justice extrême est
» une extrême injustice. Certes, il est du
» devoir des Maîtres de la terre, & de ceux
» qui sont à la tête du Gouvernement des
» Nations, d'abroger des lois dont les dispo-
» sitions ne tendent à rien moins qu'à dévouer
» à l'infamie & au supplice celui qui tombe
» dans le plus léger oubli. A Dieu ne plaise
» que j'adopte le sentiment des Soïciens, qui
» soutiennent que tous les délits sont égaux,
» & qui n'admettent aucune différence entre
» l'assassinat & le vol d'un écu ! Les simples
» lumières de l'équité suffisent pour nous
» faire apercevoir l'énorme disproportion qui
» se trouve entre ces deux crimes. Dieu nous
» a expressément défendu le meurtre, & vos
» Magistrats l'ordonnent journallement pour le
» vol de la moindre bagatelle. Entreprendre

» de faire des exceptions à cette loi divine, &
» soutenir qu'elle ne contient la défense du
» meurtre, qu'autant que les lois humaines
» ne le permettent pas, vous conviendrez que
» c'est ouvrir la porte à la licence la plus
» effrénée. Qui empêchera désormais les
» hommes de composer avec l'Être suprême,
» & de statuer entre eux jusqu'à quel point il
» leur est utile de s'abstenir de l'adultère, du
» viol, & du parjure ? Non seulement Dieu
» ne nous a pas donné le droit d'ôter la vie
» à notre prochain (1); il nous a même dé-
» fendu d'attenter à la nôtre. Les lois portées
» par les hommes auraient-elles donc le pou-
» voir de légitimer l'accord qu'ils ont fait
» entre eux de s'arracher le jour dans de cer-
» tains cas, en observant quelques formalités
» juridiques ? Ces mêmes lois auraient-elles
» encore le pouvoir de dispenser de l'étroite
» obligation du précepte, les bourreaux, qui,

(1) La Bible nous offre ici un exemple bien frappant. Après le meurtre de son frère Abel, Caïn, condamné par Dieu à une vie errante & vagabonde, s'écrie, lorsqu'il entend son arrêt : *Quiconque me rencontrera, aura donc le pouvoir de me tuer ?* Non (répond le Seigneur), celui qui tuera Caïn souffrira sept fois plus que lui.

» fans autre déclaration formelle de la part de
» Dieu, enfoncent le couteau dans le fein des
» victimes que la justice humaine se choisit ?
» Si vous tenez pour l'affirmative, il est clair
» que vous accordez aux hommes la faculté
» de soumettre à leur jugement tous les autres
» commandemens de Dieu, qui n'auront force
» de lois parmi nous, qu'autant qu'il leur pa-
» roitra convenable de les approuver, de les
» ratifier, de leur communiquer leur pouvoir
» & leur sanction. Sous la loi de grace, qui
» nous offre le gage de l'amour le plus tendre
» d'un bon pere pour ses enfans, pourrions-
» nous croire que Dieu nous ait accordé le
» fatal privilège de lancer des arrêts de mort
» contre un délit que la loi de Moïse, cette
» loi si dure & si rigoureuse, établie contre
» des esclaves rebelles, ne punit que d'une
» amende pécuniaire ? C'est d'après ces confi-
» dératons que je me suis persuadé de l'injus-
» tice de la peine de mort que vous prononcez
» contre les voleurs. Qu'il soit absurde, &
» même nuisible à la société de punir du même
» supplice le voleur & l'assassin, c'est une vé-
» rité, je crois, trop évidente, pour qu'on
» puisse la révoquer en doute; une seule ré-
» flexion, au surplus, suffit pour la démontrer.
» Le voleur, convaincu qu'il n'en sera pas

» moins traîné à l'échafaud pour un simple
» vol, que s'il avait commis un meurtre de
» guet-apens, est déterminé par cette idée à
» tuer celui qu'il se serait contenté de dé-
» pouiller. Son raisonnement à ce sujet conclut
» à l'assassinat, comme plus utile pour lui-
» même. Que je tue celui que je dérobe, se
» dit-il, ou que je me borne à le voler, je
» n'en serai pas moins mis à mort, si je suis
» dénoncé & pris. Or, en égorgeant, je me
» défais du premier dénonciateur, du princi-
» pal témoin de mon crime; donc ma propre
» sûreté exige que j'enleve également la
» bourse & la vie à celui qui tombe entre
» mes mains. C'est ainsi qu'en croyant réprimer
» l'audace des brigands par des exécutions
» journalières, vous les mettez dans le cas de
» poignarder quantité de braves citoyens
» Vous ne diminuez point le nombre des
» vols, & vous multipliez beaucoup celui
» des assassinats.

» Si l'on me demande à présent quelle pu-
» nition plus avantageuse au public j'estime
» que l'on doit infliger aux voleurs, je ré-
» pondrai que je la crois plus aisée à trouver
» que n'a dû l'être celle qui, depuis tant de
» siècles, lui est si préjudiciable. Pourquoi,
» par exemple, ne ferions-nous point usage,

» pour contenir ces brigands, de ce moyen
 » si heureusement employé par les Romains,
 » ce peuple si renommé dans l'art de bien
 » gouverner ? Que ne condamnons-nous à per-
 » pétuité, comme ils faisaient, les voleurs aux
 » travaux publics ? Au reste, je ne puis vous
 » citer sur ce chapitre une coutume plus sage
 » & plus judicieuse que celle d'un certain
 » peuple, nommé les *Polylerites* (1), que j'ai
 » eu occasion de connaître dans mon voyage
 » de Perse. Ce peuple est fort puissant, & sa
 » police est digne de servir de modèle aux
 » autres ; quoique tributaire du Roi de Perse,
 » il est libre d'ailleurs, & a son gouvernement
 » particulier. Comme la contrée qu'il habite,
 » environnée de toutes parts d'une chaîne de
 » hautes montagnes, est située à une grande
 » distance de la mer, & que, satisfait du rap-
 » port de son sol, il vit sans aucune ambi-
 » tion, le Polylerite ne voyage jamais chez
 » les autres, qui viennent rarement chez lui. A
 » peine connue des peuples limitrophes, cette
 » Nation, plus sage que vantée, n'a jamais
 » cherché à franchir les bornes que la Nature
 » elle-même prit soin de lui circonscrire, &

[1] Peuple fictif.

» qu'elle fortifia de maniere à la mettre à cou-
» vert de toute entreprife de la part de ses voi-
» fins. Son exactitude à payer le tribut annuel
» au Monarque qui la protege , écarte loin
» d'elle le terrible fléau de la guerre , telle-
» ment qu'on peut regarder les Polylérites
» comme un peuple d'amis , qui vivent en-
» semble sous les auspices de la franchise & du
» bonheur.

» Chez eux donc la coutume est de con-
» traindre tout homme convaincu de larcin , à
» la restitution de ce qu'il a pris. Cette restitu-
» tion se fait au seul propriétaire , & non pas
» au Prince , comme cela se pratique dans
» quelques pays , où l'on s'imagine apparem-
» ment que les droits du Souverain sur les
» effets dérobes , peuvent entrer en parallele
» avec ceux que s'arrogent les voleurs eux-
» mêmes. Si la chose volée est perdue ou alié-
» née , alors on en prend la valeur sur le pro-
» pre bien des coupables , sans toucher à celui
» de leurs femmes & de leurs enfans ; pour
» eux , on les condamne à des travaux de force.
» Toutes les fois que le vol est commis sans
» violence & sans effraction , on ne met point
» le voleur en prison ; mais en lui laissant la
» liberté , on lui enjoint de travailler aux ou-
» vrages publics. C'est à grands coups de nerf

» de bœufs, & non pas par des fers d'une pesan-
» teur insupportable, qu'on apprend aux plus
» paresseux à devenir diligens. On n'use d'au-
» cun mauvais traitement envers ceux qui se
» portent d'eux-mêmes au travail. Tous les
» soirs seulement, on en fait l'appel, & on
» les enferme dans de petites chambres, où ils
» passent la nuit. Si l'on en excepte la nécessité
» de travailler sans relâche, du reste ces crimi-
» nels n'ont point à se plaindre de la rigueur
» de leur condition. Comme gens utiles au
» public, ils sont honnêtement entretenus &
» nourris à ses dépens; on leur rend la vie
» aussi douce qu'elle l'est pour ceux qui, chez
» d'autres peuples, sont employés au service
» de l'Etat. Dans quelques provinces, le pro-
» duit des aumônes forme le montant des fonds
» affectés à leur entretien. Quoique cette voie
» paroisse d'abord assez incertaine, cependant
» comme les Polylérites sont naturellement
» charitables & compatissans, ce revenu ca-
» suel suffit, & au delà, pour subvenir à tous
» les besoins de leurs ouvriers de force. Dans
» d'autres endroits, on a établi une caisse pu-
» blique, dont les capitaux sont destinés à cet
» emploi seulement. En d'autres lieux encore
» on perçoit une capitation, dont le produit
» ne sert qu'à cet usage. Enfin dans plusieurs
» autres

» autres provinces, les voleurs ne sont point
» astreints à travailler aux ouvrages publics ;
» mais comme chaque Artisan a besoin de
» gens de journée, il prend à sa volonté un ou
» plusieurs de ces criminels qu'il loue sur la
» place. Leur salaire, fixé par le Magistrat, est
» toujours un peu au dessous de celui qu'un
» ouvrier libre a droit d'exiger. Au surplus,
» il est permis aux maîtres qui les emploient
» de corriger & de frapper ceux qui ne rem-
» plissent point leur tâche, ou qui oublient la
» subordination. Il résulte de cette police si ju-
» dicieuse, que ces malheureux ne manquent
» jamais d'occupation. Prélèvement fait des
» deniers nécessaires à leur nourriture & à leur
» entretien, ils sont obligés d'apporter chaque
» jour une petite somme à la bourse commune.
» Ils ont tous un habit de la même forme, de
» la même couleur, & sont les seuls du pays
» qui portent leurs cheveux. On les rase seu-
» lement près des tempes, au dessus des
» oreilles, de l'une desquelles on coupe un
» morceau. Leurs amis peuvent leur faire ca-
» deau de vin, d'alimens, d'un habit; mais il
» leur est expressément défendu de leur four-
» nir ou prêter la plus petite somme d'argent.
» Il y va de la vie, tant pour celui qui la
» donne, que pour celui qui l'accepte. Un

» homme libre ne peut , sous quelque prétexte
» que ce soit, recevoir de l'argent d'un *esclave* ;
» c'est ainsi qu'ils appellent les *condamnés* ;
» celui-ci ne peut porter la main sur des ar-
» mes. Ces deux especes de délits sont égale-
» ment punissables de mort dans l'un & dans
» l'autre. Chaque province distingue, par sa
» marque particuliere, les esclaves de son ter-
» ritoire. Il est trois sortes de contraventions
» que l'on traite comme des crimes capitaux ,
» & pour lesquels il n'est point de grace à ef-
» pérer. La premiere, c'est d'ôter ces marques
» distinctives ; la seconde, c'est d'être pris hors
» des limites de son canton ; la troisieme, c'est
» d'avoir entretenu un esclave d'un autre can-
» ton. On condamne au même supplice, &
» celui qui s'évade, & celui qui machine son
» évafion. De ces deux partis, l'un n'est pas
» plus sûr que l'autre. Les fauteurs & adhérens
» de la fuite d'un esclave sont étranglés, s'ils
» sont de sa condition, & perdent leur liberté,
» s'ils n'en sont point. Ceux au contraire qui
» viennent à révélation du complot, reçoivent
» une récompense ; les libres ont une
» certaine somme, les forçats recouvrent leur
» liberté ; de plus, on fait grace à l'un & à
» l'autre de leur complicité. Ces heureuses
» mesures apprennent aux coupables qu'il est

» plus sûr & plus utile pour eux de se repen-
 » tir de leur mauvais dessein , que de l'exé-
 » cuter.

» Telles sont les dispositions sages & bien
 » réfléchies des lois établies contre le larcin
 » chez les Polylérites. Je ne détaillerai pas tous
 » les bons effets qu'elles produisent , il est fa-
 » cile de les concevoir. Le but de cette légif-
 » lation est , comme on le voit , de sévir contre
 » le crime , en épargnant le criminel : en ton-
 » nant contre leurs forfaits , elle protege en-
 » core les coupables ; c'est ainsi qu'elle par-
 » vient à dompter leur naturel vicieux , à leur
 » rendre la vertu douce , aimable , & familiere ,
 » à leur faire réparer , en un mot , par
 » une conduite exemplaire , soutenue durant
 » le reste de leurs jours , tout le mal , tous les
 » torts qu'ils ont pu causer avant leur amen-
 » dement. Au surplus , on craint si peu que
 » ces malfaiteurs corrigés ne retombent dans
 » leurs premiers égaremens , que les voyageurs
 » croient n'avoir point de guides plus affidés.
 » Ils se font accompagner par eux dans leurs
 » différentes tournées , & en changent sur la
 » frontiere de chaque province. Tous les ob-
 » jets qui se présentent aux yeux de ces forçats ,
 » lorsqu'ils jettent la vue sur eux-mêmes , sont

» autant d'avertissemens qui les détournent
» du crime , dont rien ne peut leur rendre
» l'exécution facile. Ils ne portent point d'ar-
» mes, & la moindre piece de monnoie qu'on
» leur trouve , est la preuve complète & avé-
» rée d'un crime irrémissible : aussi-tôt pris ,
» aussi-tôt exécutés. Ils n'ont d'ailleurs aucun
» espoir d'échapper à la mort ; leurs vête-
» mens , différens de ceux des gens libres, &
» leur oreille coupée , s'ils prenaient le parti
» de fuir tout nuds , serviraient à les faire re-
» connaître. Peut-être m'objectera-t-on qu'il est
» fort à craindre que ces esclaves ne trament
» en secret quelque conjuration contre la Ré-
» publique. Un pareil complot est de toute im-
» possibilité. Ils ne pourraient concevoir l'es-
» pérance de changer l'état des choses, & leur
» condition , qu'en rassemblant les divers dé-
» tachemens des forçats répandus dans toutes
» les provinces, pour agir de concert & se
» prêter de mutuels secours. Mais de quels
» moyens se serviroient, pour se réunir & conf-
» pirer ensemble, des gens qui n'ont seule-
» ment pas la liberté de s'assembler, de se par-
» ler, ni même de se saluer, lorsqu'ils se ren-
» contrent ? Iront-ils confier leur projet à
» d'autres esclaves ? Mais oseront-ils jamais ha-
» sarder ce moyen si périlleux, quand ils sa-

» vent que la certitude du supplice, si ces der-
» niers se taisent, & celle de la récompense,
» s'ils les découvrent, ne peuvent manquer
» d'en faire des traîtres? aussi ne voit-on pas
» qu'ils s'y soient jamais risqués. Non, non :
» quand d'un côté le glaive menaçant de la
» justice n'est suspendu qu'à un cheveu sur leur
» tête, quand de l'autre ils ont l'espérance
» flatteuse de pouvoir un jour rompre leurs
» fers & de rentrer dans leur premier état, en
» prouvant, par leur soumission & leur pa-
» tience à supporter leur condition présente,
» un repentir sincère de leurs fautes passées,
» & leur retour à la vertu, il n'est pas à présu-
» mer qu'ils renonceront à un parti qui n'est
» pas moins certain qu'avantageux, pour ten-
» ter un projet aussi dangereux dans son en-
» treprise, qu'impossible dans son exécution.
» Il est bon de vous observer que tous les
» ans un certain nombre de ces forçats obtien-
» nent leur liberté pour prix de leur bonne
» conduite. Je ne vois point en vérité de rai-
» son qui puisse vous empêcher d'adopter
» cette coutume des Polylerites; elle est à
» coup sûr plus juste, plus efficace, & plus utile
» que la justice si rigoureuse qu'on vient de
» me vanter. — Le ciel nous préserve, s'écria
» l'homme de loi en se tordant les poings

» & en faisant je ne fais quelle grimace, de voir
 » jamais des usages aussi bizarres s'introduire
 » & se pratiquer en Angleterre ! Hélas ! ma
 » pauvre patrie pencherait bientôt vers sa
 » ruine ».

Tous les convives furent de son sentiment.
 « Certes, dit le Cardinal, on ne peut savoir
 » au juste si cette police serait profitable ou
 » nuisible, puisque nous n'en avons fait aucun
 » essai; mais nous pouvons le faire. Lorsque
 » le jugement d'un criminel sera prononcé, on
 » obtiendra du Prince un sursis à l'exécution.
 » On pourra, pendant ce délai, avoir recours
 » à la coutume dont parle Raphaël, en res-
 » treignant, sur-tout ici, le privilège des asi-
 » les. C'est alors qu'on sera vraiment à portée
 » de connaître les suites d'une pareille institu-
 » tion. Si l'événement prouve en sa faveur,
 » il n'est pas douteux que le bien public doit
 » nous déterminer à l'établir. S'il prouve con-
 » tre, on sera toujours à tems de hâter l'exé-
 » cution des criminels condamnés avant l'é-
 » preuve. Moyennant les précautions que l'on
 » prendrait, je ne pense pas qu'il résultât au-
 » cun accident durant le temps de cette épreuve.
 » Je crois même que ces mesures nous fourni-
 » raient encore le moyen d'opérer un change-
 » ment avantageux dans cette foule de vaga-

» bonds, d'errans, & de gens sans aveu, qui
» fourmillent sur le pavé de la capitale, &
» contre lesquels nous avons, sans aucun fruit
» jusqu'à ce jour, prononcé tant d'arrêts fou-
» droyans ».

Son Eminence eut à peine cessé de parler, que tous ceux qui, l'instant d'auparavant, regardaient mes discours comme d'absurdes rêveries, me comblèrent d'éloges, & trouverent mes idées remplies des meilleures vues. On ne manqua pas sur-tout d'applaudir à l'article concernant les vagabonds, parce que le Cardinal lui-même l'avait ajouté. Peut-être ferais-je bien de passer sous silence le reste de cet entretien : mais non ; parmi les propos plus ou moins ridicules qui se tinrent, il s'en glissa d'assez judicieux & analogues à l'objet que je traite. Il y avait à table avec nous un certain parasite qui faisait le fou ; il y jouait son rôle de maniere à me persuader qu'il approchait plus du naturel que de la plaisanterie. Ses failles étoient si froides, son air si empesé, qu'on étoit plus volontiers tenté de rire du personnage que de ses quolibets. Il lui échappait néanmoins, à travers ce fatras, quelques réparties sensées ; de façon qu'il vérifiait ce proverbe si connu : *A force de lâcher des sottises, un fou dit parfois quelques vérités.*

Un des assistans ayant donc avancé que je venais de tracer un plan très-salutaire pour purger le pays de larrons, & son Eminence un pour diminuer la multitude innombrable des vagabonds ; mais qu'il restait à pourvoir, par des ressources publiques, aux besoins de ceux que leur grand âge ou leurs infirmités mettaient hors d'état de travailler & de gagner leur vie par leur industrie : « Reposez-vous » sur moi de ce soin, dit le bouffon ; je m'en » charge, & vous aurez tout lieu d'être content de l'expédient que j'ai déjà trouvé. A » vous parler franchement, je ne désire rien » tant que d'éloigner de mes yeux des êtres » importuns, qui m'ont si souvent excédé par » le récit de leur profonde misère, sans pouvoir parvenir toutefois à m'arracher un double. Il est vrai qu'il m'arrive toujours de » deux choses l'une, ou la bonne volonté, ou » le moyen de leur faire l'aumône me manque ; » car vous saurez que très-souvent je n'ai pas » moi-même un écu vaillant : aussi sont-ils » maintenant fort circonspects à mon égard. » Comme ils sont persuadés que ce serait » tems perdu que de venir implorer ma compassion, ils me laissent passer, sans m'étourdir par leurs plaintes : d'honneur, ils ne » comptent pas plus sur ma charité que sur

» celle d'un Prêtre. Au reste, je vais incessam-
 » ment faire promulguer une loi qui confi-
 » nera & répartira tous ces mendiants dans les
 » riches Abbayes de Bénédictins, où on les
 » recevra en qualité de *Freres lais* (1); quant
 » aux vieilles bonnes femmes & aux men-
 » diantes, je les renvoie dans des couvens de
 » Religieuses, & j'en fais autant de Nonnes ».

Le Cardinal ne fit que sourire à cette plaisan-
 terie, que les autres prirent pour un projet
 très-sérieux. Un Capucin, Docteur en Théolo-
 gie, qui jusqu'alors avait été d'un froid glacial,
 fut si charmé du trait caustique décoché contre
 les Prêtres & les Religieux, qu'il commença
 lui-même à se démasquer, à prêter matière à
 la raillerie, & à rire de tout son cœur. « Vous
 » ne pourrez jamais vous débarrasser des men-
 » dians, dit-il, tant que vous ne songerez pas à
 » nous assurer un bien-être à nous autres men-

(1) *Oblats & Moines Lais*, étaient jadis des Soldats estropiés, auxquels les Rois donnaient une place dans chaque Abbaye, pour sonner la cloche; ce qui s'évaluait dans ces temps-là à une pension de 100 livres. On obtenait ces places par lettres de la grande Chancellerie. Mais cela ne s'observe plus, depuis que ces mêmes pensions ont été employées à entretenir les soldats estropiés dans les maisons des Invalides. *Introduit. à la pratique*, par C. J. de Ferrière.

» *dians de profession.* — Eh ! mon pere , reparût
 » notre plaifant , on y a pourvu. Son Eminence,
 » en infiltant fur la néceffité urgente de réprimer
 » les vagabonds & de les rendre utiles à la
 » fociété , vous a principalement eus en vue ;
 » car vous êtes fans contredit les premiers &
 » les plus grands vagabonds qui exiftent en ce
 » monde ». Ce farcaſme amer fit la plus forte
 imprefſion fur l'eſprit de tous les aſſiftans ;
 chacun jeta les yeux fur le Cardinal , pour
 ſe compoſer d'après lui. Son Eminence n'ayant
 nullement défapprouvé la liberté cynique du
 bouffon , chaque convive ſe crut dès lors au-
 toriſé à égayer la converſation par ſes plaifan-
 teries ; tous en débitèrent à la hâte , & à qui
 mieux mieux. Au milieu des longs éclats de
 rire dont la ſalle retenuffait , le Capucin ſeul
 demeura fort long - tems comme pétrifié. Pi-
 qué juſqu'au vif cependant par la ſanglante
 épigramme , il ſort de ſa léthargie , & ſa colere
 concentrée ſe manifefte par une irruption ſu-
 bite. Le reſpect qu'il doit au Cardinal n'eſt
 plus un frein qui puiſſe le retenir ; il ſe livre à
 tout ſon reſſentiment contre le fatirique ; il
 l'accable d'injures , l'appelle garnement , co-
 quin , race de ſatan , & finit par lui lancer à la
 tête les plus terribles anathêmes que lui four-
 nit l'Ecriture Sainte. Notre paraſite , ſe trou-

vant alors à son aise, ne garde plus de mesure, & se met à railler de plus belle notre pauvre Théologien. « Doucement, mon cher » frere, vous n'ignorez pas qu'il est dit, vous » posséderez vos ames dans une sainte patience. — Je ne m'emporte pas, malheureux (ce sont les propres expressions du » Moine); ou du moins si je m'irrite, c'est » comme le Psalmiste nous le recommande, » sans pécher ». Le Cardinal voulut alors interposer ses bons offices pour adoucir le Capucin, qui, sans changer de ton, lui répliqua : « Eminence, je ne parle ici que par zele pour » les intérêts du Seigneur, ainsi que m'y oblige » mon ministère. Les hommes remplis de l'esprit divin ont manifesté en toute occasion » ce feu sacré; c'est lui qui embrasait le cœur » du Roi-Prophète, lorsqu'il s'écriait: *O mon » Dieu, le zele que j'ai pour la gloire de ton » sanctuaire me dévore !* N'est-il pas aussi écrit » dans les leçons de matines, que nous récitons » dans nos églises, que les *petits pendarts* qui » se moquaient du Prophète Elysée lorsqu'il » montait au temple, éprouverent le zele de » ce vieillard chauve, qui les maudit? N'en » doutez pas, ce vil histrion ne peut éprouver tôt ou tard qu'un sort pareil au leur. » Je vois bien, répondit le Cardinal, que

» c'est le zèle d'un vrai dévot qui vous trans-
» porte ; j'estime cependant qu'il serait plus
» sage & plus prudent à vous de ne point vous
» compromettre, en faisant assaut de sottises
» avec un bouffon qui ne cherche qu'à s'a-
» muser & à faire rire la compagnie à vos
» dépens. — Non, non, Monseigneur, ce ne
» serait point faire preuve d'une plus grande
» prudence, que demeurer devant cet insensé.
» Salomon, le plus sage des Rois, ne dit-il
» pas qu'il faut répondre au fou suivant sa
» folie ? C'est précisément ce que je fais. Je
» découvre ici à cet enfant de perdition l'a-
» bîme qu'il creuse sous ses pas, & dans le-
» quel il tombera infailliblement, s'il n'y fait
» attention ; car si tous les railleurs d'Elysée,
» qui ne leur offrait dans sa personne qu'un
» chauve, ont tous encouru la colère cé-
» leste, enflammée par le zèle du saint homme,
» à combien plus forte raison l'éprouvera un
» baladin qui se moque de tous nos pères en-
» semble, dont la plupart ont la tête pelée ?
» Et d'ailleurs n'avons-nous pas une Bulle de
» notre saint père le Pape, qui lance les fou-
» dres de l'excommunication contre tout impie,
» tout profanateur qui ose nous tourner en
» ridicule » ? Le Cardinal, s'apercevant que
le dépit du bon père ne cessait point, & qu'il

était fort disposé à recommencer le combat , fit signe à l'assaillant de se retirer : lui-même, ayant fort adroitement changé le texte de la conversation, se leva de table quelques minutes après, pour passer dans la salle d'audience, & nous prîmes aussi-tôt congé de lui.

Pardon, mon cher Morus, si j'ai abusé de votre complaisance, en vous faisant un si long récit. Je n'aurais jamais pris sur moi d'entrer dans tous ces détails, si vous ne m'en aviez prié, & si l'attention que vous m'avez prêtée ne m'eût, en quelque façon, fait partager le plaisir que vous paraissez goûter à m'entendre. J'aurais de plus abrégé ma narration, si mon but principal n'eût été de vous faire connaître le jugement flateur que porterent de mes idées, lorsque son Eminence eut paru les approuver, ceux qui les avaient ridiculisées à leur première exposition. Leur complaisance servile pour le Prélat allait si loin ; que le voyant honorer d'un léger sourire les plans burlesques de son bouffon, ils se récriaient tous sur la finesse d'esprit de cet original, trouvaient du sel attique dans ses moindres réparties, une justesse singulière & une sagacité peu commune dans toutes ses vues. Jugez, par cet échantillon, des gens de Cour. Quelle estime

pourraient faire de mes conseils & de ma personne Messieurs vos honnêtes Courtisans? —

1 « Je ne puis vous exprimer, mon cher Raphaël, tout le plaisir que vous m'avez fait » en me contant cette anecdote. On trouve » dans tous vos discours cet heureux mélange » de l'agréable & de l'utile, qui manque rarement son effet. Il m'a semblé, en vous » écoutant, que j'étais de retour dans ma patrie, & que nous conversions familièrement » ensemble auprès de mes foyers; d'ailleurs, » en me rappelant le souvenir du Cardinal, » vous avez réveillé dans mon cœur une idée » qui m'est bien chère. J'ai cru, pour le moment, me retrouver à l'époque de ces brillantes années de ma jeunesse que j'ai passées » près de sa personne, puisque j'ai été élevé » dans son palais. Ah! mon ami, les fleurs » que vous jetez sur le tombeau de ce grand » homme, les éloges que vous donnez à sa » précieuse mémoire me pénètrent de joie! » Votre justice à son égard ne peut que resserrer de plus en plus les nœuds de l'amitié » vive & respectueuse qui déjà m'unit à vous. » Mais quelles que soient vos appréhensions, » je n'abandonne pas ma première idée, & » je persiste à soutenir que si jamais vous surmontez cette répugnance étrange que vous

» avez pour la Cour & pour le Ministère, vous
 » ferez l'homme du monde le plus capable de
 » bien mériter des Peuples & des Empires, &
 » de contribuer au bonheur de l'humanité en
 » général. Faites donc tous vos efforts pour
 » vaincre votre dégoût, & pour en triom-
 » pher ; c'est la plus grande preuve que vous
 » puissiez nous donner de la généreuse envie
 » que vous avez de remplir tous les devoirs
 » que vous imposent également l'honneur &
 » la qualité de citoyen. Si Platon ne s'est pas
 » trompé, en disant que les Nations ne se-
 » raient vraiment heureuses que quand les
 » Rois ou seraient philosophes, ou seraient
 » assés la philosophie (1) à côté d'eux sur le
 » trône, que la félicité est encore éloignée de
 » descendre du haut des cieux, pour habiter
 » dans nos villes, puisque les Philosophes ne
 » daignent pas même éclairer les Princes de
 » leurs lumières & les aider de leurs conseils !
 » — Ah ! de grâce, ne croyez pas que les Phi-
 » losophes poussent à ce point l'ingratitude &
 » l'insensibilité. Tous ne demandent qu'à rém-

[1] Il ne faut pas prendre la philosophie dont parle ici
 Morus pour celle de nos jours, ou plutôt confondre no-
 tre *philosophisme* avec la philosophie. Celle des Rois
 est la justice ; cette vertu renferme toutes les autres.

» plir la glorieuse tâche que vous leur prescri-
» vez. Plusieurs ont déjà déposé dans des ou-
» vrages dictés par la raison & l'équité, le
» germe du bonheur des peuples & de ceux
» qui sont à leur tête; mais pour le féconder
» ce germe, il faut que les Souverains soient
» réellement disposés de cœur & d'esprit à pro-
» fiter des bons avis, à faire exécuter les plans
» utiles qu'on leur trace. Il faut, comme ajoute
» le même Platon, qu'un Monarque descende de
» son trône, qu'il coure au devant de la Philoso-
» phie, qu'il lui tende une main bienveillante,
» qu'il la presse de s'asseoir auprès de lui, enfin
» qu'il devienne Philosophe lui-même : sans
» cela, jamais, non jamais il ne sortira du cer-
» cle étroit des idées, des opinions vulgaires
» qu'on lui aura fait sucer avec le lait; alors tous
» les écrits, toutes les réclamations des Sages de
» son Royaume n'auront qu'un effet précaire
» & simultané, ou n'en auront point du tout.
» Platon, hélas ! n'en fit-il pas lui-même la
» malheureuse expérience à la Cour de Denis ?
» Si je devenais tout à coup Ministre d'un
» grand Roi, comme dans cette place je n'au-
» rais rien de plus à cœur que de suggérer
» des idées saines à mon maître, & de lui pré-
» senter celles que je croirais les plus essentielles

» au

» au bien de ses Etats , comme je redoublerais
 » d'efforts chaque jour pour détruire les abus
 » & couper jusqu'à la racine des vices de l'ad-
 » ministration , pensez-vous qu'avec la fer-
 » meté rigide, la sévérité même que je serais
 » obligé d'employer en pareil cas , je ne me
 » ferais pas remercier, ou au moins que je
 » n'appréterais pas à rire à mes dépens?

» Supposons, pour un instant, que j'entre
 » au Conseil du Roi de France. Ce Monarque
 » y préside lui-même ; il est entouré d'une
 » foule de Ministres & des Politiques les plus
 » habiles de leur tems. C'est là , c'est dans
 » cette auguste Assemblée qu'on discute les
 » moyens les plus propres à conserver le Mila-
 » nez (1), ceux qu'il faut employer pour re-
 » conquérir le Royaume de Naples , abattre la
 » puissance des Vénitiens , réduire l'Italie en-
 » tière sous la domination française , s'em-
 » parer de la Flandres , des Pays-Bas , de la
 » Franche-Comté , de toute la Bourgogne ,
 » & de plusieurs autres belles & vastes provin-
 » ces, dont Sa Majesté Très-Chrétienne con-
 » voite depuis si long - tems la possession. Que
 » d'avis différens ne propose-t-on pas ? L'un

(1) Cette digression a rapport aux premières années du
 regne de François 1^{er}.

» soutient qu'il faut faire avec les Vénitiens
» une alliance qui ne subsistera que jusqu'au
» moment ou le Roi sera en état de les atta-
» quer avec avantage. Il ajoute que , pour
» les éblouir , il faut les initier dans les mysteres
» du cabinet , les faire entrer dans le partage
» des dépouilles qu'on leur reprendra , comme
» de raison , lorsque le succès des conquêtes
» que l'on médite sera pleinement assuré. Un
» autre est d'avis de soudoyer les Allemands
» & de gagner les Suisses à force d'argent.
» Celui-ci pense qu'il faut s'attacher l'Empe-
» reur avec des chaînes d'or ; celui là prétend
» qu'il faut d'abord terminer avec le Roi d'Ar-
» ragon , & lui céder ; comme un gage certain
» de la paix , le Royaume de Navarre , dont la
» France dispose ainsi à son gré , sans y avoir
» aucun droit ; un cinquieme veut qu'on
» s'affure du Prince de Castille , en l'amusan-
» par l'espoir d'un mariage avantageux , &
» qu'on se ménage de plus , par quelques
» bonnes pensions , une intelligence secrete
» avec les premiers Grands de sa Cour. Dans
» ce flux & reflux d'opinions plus ou moins
» contradictoires , le nœud gordien se pré-
» sente à dénouer. Quel parti prendre avec
» l'Angleterre ? Il est à propos , dit-on , d'éta-
» blir , sur la base la plus solide , une alliance

» (toujours fort fragile entre les deux Nations).
» De bouche , nous appellerons les Anglais
» nos bons & fideles Alliés ; au fond du cœur ,
» nous les détesterons comme nos plus mortels
» ennemis , & de fait , nous les traiterons
» comme tels . Nous aurons pour véritables
» Alliés , les Ecoffais , qui , sans cesse en ob-
» servation , seront toujours prêts à fondre sur
» les Anglais , & à les contraindre de faire
» diversion , pour peu que d'ailleurs ils vou-
» lussent remuer . Pour mieux assurer le succès
» de cette ligue secrete (car la foi des Traités
» ne permet pas qu'elle soit publique) , nous
» entretiendrons , à nos frais & dépens , un de
» ces illustres proscrits , qui soutiendra publi-
» quement qu'on a usurpé sur lui la couronne
» d'Angleterre ; par ce moyen , nous tiendrons
» continuellement en échec la Grande-Breta-
» gne , qui ne doit pas cesser un instant de
» nous être suspecte ; mais je reviens à ma sup-
» position . Lorsque tous ces systêmes politi-
» ques viennent d'être exposés & débattus
» avec chaleur par tout ce qu'il y a de grands
» Ministres dans le Conseil , me leverai-je ,
» moi , homme de néant , pour changer tout
» à coup de these , & ouvrir un avis directe-
» ment opposé à tous les précédens ? Soutien-
» drai-je qu'il est de l'intérêt du Roi de renon-

» cer à l'Italie & de rester tranquille dans ses
 » Etats ? Lui dirai-je que le Royaume de
 » France est déjà presque trop étendu pour
 » qu'un seul homme puisse le bien gouver-
 » ner , loin qu'il doive aspirer à de nouvelles
 » conquêtes ? Mais que penserait-on de moi ?
 » que m'arriverait-il encore , si je proposais ,
 » pour appuyer mon sentiment , l'exemple du
 » peuple habitant des Achores (1). C'est une
 » isle située au sud-ouest , vis-à-vis celle d'U-
 » topie. En deux mots , voici l'anecdote
 » qu'elle me fournit , & que j'aurais sans
 » doute raison d'adapter à la circonstance. Ce
 » peuple prit les armes pour soumettre à
 » l'obéissance de son Roi un Etat voisin , que
 » ce Prince prétendait lui appartenir , suivant
 » un ancien titre , par droit de succession. Les
 » Achoriens réussirent dans leur entreprise ,
 » mais ils ne tarderent pas à s'apercevoir qu'il
 » ne leur en coûtait pas moins pour conserver
 » leur conquête , qu'il leuren avait coûté pour
 » la faire ; que ce nouveau Royaume était de-
 » venu le foyer des orages & des séditions qui
 » éclataient de toutes parts , & désolaient leurs

[1] Nom dérivé du grec *Αχιυος* , *filius* , *puer* , *ramus*.
Açoriens ou *Achoriens* , veut dire , sans enfans , sans
 postérité.

» propres Etats ; qu'il fallait avoir fans cesse
» les armes à la main pour ou contre ces nou-
» veaux sujets , qui ne leur laissaient pas le
» tems de respirer. Ce n'est pas tout ; tandis
» qu'on était perpétuellement occupé du soin
» de combattre au dehors , & d'étouffer les ré-
» voltes qui se succédaient , l'intérieur de
» leur Royaume était en proie au plus affreux
» pillage. Tout l'argent passait chez l'étranger ;
» on sacrifiait l'élite des plus braves de la
» Nation pour un faux point d'honneur ; la
» paix n'offrait ni plus de sûreté , ni plus de
» douceur. Cette guerre longue & ruineuse
» avait totalement corrompu les mœurs du
» peuple ; le brigandage était à son comble ;
» les mains , habituées à se tremper dans le
» sang ennemi durant la guerre , étaient
» comme forcées de se tremper dans celui
» des citoyens pendant la paix. Les assassinats
» se multipliaient de jour en jour , les lois
» étaient sans vigueur , l'autorité sans force ;
» tout enfin était plongé dans une confusion ,
» dans une anarchie funeste , parce que le
» Roi , partagé entre les soins qu'exige né-
» cessairement l'administration de deux grands
» Empires , ne pouvait donner assez d'atten-
» tion ni à l'un , ni à l'autre. Telle & plus
» déplorable encore se trouvait la situation

» des choses, lorsque les Achoriens, convain-
» cus qu'elles ne changeraient point de face,
» si on ne coupait promptement le mal dans
» sa racine, tinrent enfin un grand conseil à
» ce sujet. Le Monarque était présent ; ils lui
» offrirent humblement l'option de l'une des
» deux couronnes à sa volonté, en lui an-
» nonçant qu'il fallait absolument qu'il re-
» nonçât à l'une ou à l'autre. Chaque Maître,
» lui dirent-ils, a son Palefrenier qui n'ap-
» partient qu'à lui ; chaque maison a ses gens
» qui ne sont attachés qu'à elle seule, pour
» remplir les moindres offices, à plus forte
» raison un Royaume doit avoir un Souve-
» rain qui lui soit propre, qui se livre tout
» entier aux soins que son gouvernement exige,
» & nos Etats sont assez considérables pour
» avoir à leur tête un Prince qui ne soit point
» distrait ni partagé. Le Roi des Achores,
» touché de la vérité de ces représentations,
» consentit à ne garder que son premier
» Royaume, & abdiqua sur le champ l'Empire
» conquis, qu'il donna à un de ses amis ;
» mais peu de tems après, ce nouveau Mo-
» narque fut honteusement dépossédé.

» Je rentre dans ma supposition. Après
» avoir cité ce trait d'histoire en présence de
» tous les Ministres, je tirerais aussi-tôt ma con-

» séquence, & adressant avec le plus profond
» respect la parole au Roi lui-même, je lui
» dirais : Sire, ces armemens prodigieux que
» vous faites, ces troupes innombrables qui
» circulent sans cesse jusqu'aux extrémités de
» vos provinces, ces cris de guerre qui re-
» tentissent de toutes parts, & qui portent l'é-
» pouvante au sein des autres Nations, qu'elles
» jettent dans le plus grand désordre; tous
» ces mouvemens, Sire, tout cet appareil me-
» naçant de mort & de carnage ne fait qu'é-
» puiser vos finances, détruire vos Sujets, ap-
» pauvrir votre Royaume. La fortune qui
» vous couvre aujourd'hui de son aile, de-
» main, peut-être, fuira loin de vous; daignez
» profiter des heureux instans qu'elle vous
» donne; maintenez la paix, ornez vos Etats,
» par la protection particulière dont vous de-
» vez honorer les Sciences & les Beaux-Arts;
» enrichissez vos Sujets, en vous appliquant
» à faire fleurir le commerce; portez enfin;
» par une sage administration, la France au
» plus haut point de splendeur & de prospé-
» rité où elle puisse atteindre; aimez vos peu-
» ples, qu'ils vous aiment, qu'ils vous réve-
» rent & vous bénissent. Soyez toujours ac-
» cessible & bienfaisant, qu'à l'ombre de votre
» trône auguste, tous vos Sujets ne forment

Beau dis-
cours au Roi
de France.

» qu'une même famille, dont vous ferez le
 » pere. Voilà, Sire, voilà les seuls droits de
 » votre Majesté à leur amour ; voilà les titres
 » sacrés en vertu desquels vous pourrez pré-
 » tendre à la reconnoissance de notre dernière
 » postérité. Laissez en paix les autres Empires ;
 » celui que vous possédez est si étendu , qu'il
 » doit suffire à vos vœux. Jusqu'ou ne porte-
 » rez-vous pas son accroissement, sa puissance
 » & sa gloire, s'il vous doit sa félicité !

» A votre avis, mon cher Morus ; comment
 » pensez-vous qu'on recevrait une telle exhor-
 » tation ? = Assez mal, je crois. = Continuons,
 » je suis toujours au Conseil. La nouvelle ma-
 » tiere que l'on met sur le tapis est celle des
 » édits burfaux : on se propose d'avoir recours à
 » tous les expédiens possibles, sans s'arrêter à
 » leur nature, pour remplir les coffres du
 » Prince. Un Ministre avance qu'il faut hauffer
 » le taux des monnoies, lorsqu'il est question
 » de payer les dettes de l'Etat, & qu'il faut le
 » baiffer, lorsqu'il s'agit de verser au trésor
 » royal les deniers du peuple. Par ce moyen, si
 » court & si prompt, le Roi recevra beau-
 » coup, & donnera fort peu. Un second con-
 » seille d'exiger de nouveaux subsides, sous
 » le prétexte d'une guerre supposée. Quand
 » les coffres seront pleins, dit-il, on jouera une

» autre comédie ; on fera également une paix
» supposée , que l'on aura soin cependant de
» faire célébrer avec toutes les cérémonies re-
» ligieuses usitées en pareille circonstance ; le
» tout pour leurrer ce pauvre peuple , qui
» criera *merci* , lorsqu'il entendra dire que Sa
» Majesté , docile aux impressions de son cœur ,
» n'a eu en vue , en cessant les hostilités , & en
» donnant la paix aux Puissances belligéren-
» tes , que d'épargner le sang humain. Un troi-
» sième , plus fin que les autres , à force de res-
» sasser & de remâcher le Code & le Digeste ,
» déterre à point nommé des lois antiques ,
» tombées en désuétude depuis un temps im-
» mémorial ; il prétend les faire revivre.
» Comme il est à présumer que personne n'en
» ayant connoissance , tout le monde les aura
» transgressées , notre Conseiller leur donne un
» effet rétroactif , & ajoute que le Prince est en
» droit d'exiger des amendes portées par elles
» contre leurs infraçteurs. Il sera d'autant plus
» honorable pour Sa Majesté , selon lui , d'ex-
» ploiter les mines de ce nouveau Potose , que
» la Justice , toujours complaisante , voudra
» bien elle-même se prêter à légitimer ses vues
» sur cet objet. Un quatrième imagine de dé-
» fendre l'importation ou l'exportation de cer-
» tains objets de commerce , sur-tout de ceux

» qu'il est de l'intérêt du peuple de prohiber,
» & ce à peine de fortes amendes; ensuite
» on pourra, dit-il, moyennant une finance
» raisonnable, accorder des privilèges particu-
» liers à ceux des intéressés qui seraient lésés
» outre mesure par la défense de l'entrée ou
» de la sortie de ces objets de commerce.
» Cette politique adroite contient deux moyens
» excellens de procurer de l'argent au Roi, &
» ses Sujets lui sauront également gré de l'un
» & de l'autre. Le premier sera le produit des
» amendes encourues par ceux que la cupidité
» fera contrevenir à l'ordonnance; le second
» sera le prix auquel on vendra les privilèges
» exclusifs. Plus ce prix sera exorbitant, plus
» le peuple, touché de la bonté d'ame de son
» Souverain croira devoir lui rendre des ac-
» tions de grâces. On aura grand soin de ré-
» pandre que Sa Majesté se fait toujours vio-
» lence, lorsqu'elle favorise certains particu-
» liers aux dépens de tous les Sujets; mais que
» ne pouvant tout à fait se dispenser d'octroyer
» quelquefois de ces grâces extraordinaires,
» c'est pour cette raison qu'elle les met à un
» prix si excessif, qu'il effraye presque tous ceux
» qui ont intention de les acheter. Un cin-
» quieme enfin propose de forcer les Juges
» compétens des affaires dans lesquelles Sa

» Majesté est intéressée , de toujours prononcer
» en faveur des droits domaniaux & régaliens.
» Son sentiment est , que le Roi doit souvent
» mander les Cours Souveraines auprès de lui,
» qu'il doit les accueillir & les engager à traiter
» ces sortes d'affaires en sa présence. En pre-
» nant ces mesures , le Prince n'aura point de
» prétention, quelque mal fondée qu'on la sup-
» pose , que quelqu'un de ces Juges , soit par
» pur esprit de chicane , soit par envie de
» pérorer , soit encore pour s'attirer la fa-
» veur , ne trouve enfin le moyen de présen-
» ter sous les apparences imposantes de l'é-
» quité. D'ailleurs , lorsque la contrariété d'o-
» pinions de la part des Juges rendra l'évidence
» problématique , & mettra en question la vé-
» rité même , le Prince saisira cette occasion
» propice d'interpréter le droit à son avan-
» tage ; il n'en saurait trouver de plus belle.
» Dès qu'il aura parlé , soit crainte , soit respect
» humain , quel Juge osera présenter une idée
» contraire à la sienne ? Qui d'entre eux ne se
» fera pas un devoir d'étouffer le cri de sa conf-
» science , au moins politiquement , pour
» adopter le sentiment de Sa Majesté. Quand
» toutes les opinions se seront , pour ainsi dire ,
» fondues dans la sienne , alors on pourra har-
» diment , & dans les formes , prononcer l'arrêt

» définitif , qui adjugera au Roi ses conclu-
 » sions. Tout Juge qui donne gain de cause
 » au Souverain , ne saurait manquer de pré-
 » texte pour justifier sa décision ; car enfin , en
 » supposant que le Roi n'ait pas la justice de
 » son côté , il a du moins le sens littéral de la
 » loi , le commentaire forcé qu'on y adapte ;
 » & , ce qui est au dessus de toutes les lois , il a
 » pour lui sa prérogative royale , droit inamo-
 » vible & sacré , dont un Juge timoré ne fera
 » jamais un article de glossaire ».

Définition
 du despotif-
 me.

Le despotisme affreux & barbare , digne
 d'un Crassus , est le fondement de tous les avis
 proposés dans ce Conseil. Quelles horribles
 maximes n'y débite-t-on pas ? « Un Roi , dit-
 » on , ne saurait jamais être assez riche , parce
 » qu'il est obligé , pour le maintien & la di-
 » gnité de sa Couronne , d'entretenir en tout
 » tems des armées formidables , prêtes à mar-
 » cher au premier signal. Il ne saurait jamais
 » rien faire d'injuste , quoique son pouvoir
 » doive être arbitraire : corps & bien , tout est
 » à lui ; le citoyen ne jouit de la propriété de
 » son héritage , que sous le bon plaisir du
 » Prince , & qu'autant qu'il lui plaît de ne pas
 » la lui enlever. Il est de l'intérêt du Souve-
 » rain de porter souvent de grands coups à
 » ces propriétés , de les miner , de les anéan-

« tir; il faut que ses peuples languissent dans
 » la misère. La pauvreté des Sujets est le plus
 » sûr rempart du Monarque; un peuple à qui
 » la riante fortune ouvre tous les canaux du
 » luxe , de l'abondance , & de la prospérité ,
 » devient fier , altier , indocile , & voit sans
 » cesse , d'un œil menaçant , le sceptre de fer
 » sous lequel il est toujours à propos de le
 » faire ployer. Ce sont les dures extrémités de
 » l'indigence , ce sont les humiliations cruelles
 » qu'éprouve l'homme , pressé par la disette &
 » par le besoin , qui abâtardissent son esprit,
 » avilissent son ame , énervent son courage ,
 » lui ôtent , en un mot , jusqu'à l'idée de ces
 » sentimens nobles & généreux , qui , lui faisant
 » envisager la liberté comme le bien le plus
 » sacré de tout être raisonnable , le portent à
 » briser les fers qu'on lui prépare , & à fuir
 » loin du despote qui voulait l'en accabler.

Idée d'un
grand Roi.

» Pensez-vous que je verrais de sang froid cir-
 » culer cette absurde morale ? Non , non , je
 » m'éleverais fortement contre ; je prouverais
 » à mon Roi que sa gloire est directement
 » blessée par cette détestable politique ; je lui
 » prouverais que la richesse de ses Sujets , &
 » non la sienne , est la base la plus solide de
 » sa sûreté personnelle & de la puissance iné-
 » branlable de ses États. J'ajouterais que les

» hommes se sont choisi des Maîtres , non
 » pour la félicité de ces Maîtres eux-mêmes ,
 » mais bien pour la leur propre ; que leur in-
 » tention a été, en 'mettant un Souverain à
 » leur tête, de pouvoir, avec plus de com-
 » modité , jouir , sous ses auspices & par ses
 » soins, des agrémens d'une vie douce & pai-
 » sible ; que semblable en tout point au fidele
 » Berger, qui conduit ses troupeaux dans les
 » vallons les plus fertiles, sur les côteaux les
 » plus abondans, le bon Prince doit guider
 » ses Peuples par les routes les plus sûres &
 » les plus faciles, au Temple du Bonheur, s'il
 » veut lui-même y parvenir ».

Causes des
révolutions.

La misère des Peuples, nous dit-on, est le plus sûr appui de l'autorité royale ? Quelle absurdité, quelle horreur ! Les hommes avarés & farouches qui ont l'audace de nous parler ainsi, ont-ils jamais consulté l'expérience ? Non, sans doute ; elle leur aurait appris que c'est la misère elle-même qui enfante, & la haine qu'on porte au Souverain, & les séditions qui déchirent le cœur de son Royaume. En effet, qui doit souhaiter, qui doit accélérer avec plus d'ardeur ces révolutions qui changent la face des Empires, que ceux qui supportent impatiemment le joug appesanti sous lequel ils gémissent ? Encouragé par l'es-

poir de trouver quelque occasion d'améliorer son sort dans le bouleversement des affaires , qui porte avec plus d'audace & de rapidité dans toutes les veines de l'Etat le feu de la rebellion , que celui qui n'a rien à perdre ? Hélas ! si un Prince avait tellement aliéné les cœurs de ses Sujets, qu'il ne pût les contenir dans leur devoir , sans les opprimer , sans confisquer leurs biens & les accabler sous le poids de la plus triste indigence , n'y aurait-il pas cent fois plus de justice & de grandeur d'ame de sa part à renoncer au Trône , plutôt que de s'y maintenir par un moyen qui , en lui conservant le pouvoir suprême , en dégraderait , en détruirait même toute la majesté ? Quel honneur trouverait-il à commander à des troupeaux d'esclaves dépouillés ? Le plus haut degré de sa gloire n'est-il pas d'étendre son empire sur des sujets riches, libres, & fortunés ? C'est ainsi que pensait Fabricius , cet illustre Romain , qui fit un jour cette réponse si sublime : *J'aime mieux commander à des citoyens opulens , que d'être opulent moi-même.* Et quelle idée se former d'un Prince qui se livre sans retenue aux douceurs criminelles d'une vie molle & voluptueuse , qui , après avoir ruiné ses peuples , ne fait nulle attention à leurs murmures , à leurs plaintes , à

leurs cris douloureux & réitérés , qui fans cesse frappent son oreille ? Ah ! fans doute , à ces traits vous reconnoissez moins un Roi qu'un impitoyable & féroce Geolier qui s'engraisse du sang des malheureux confiés à sa garde. On n'en saurait disconvenir, si un Médecin, qui ne vient à bout de guérir une maladie qu'en donnant une autre maladie à celui qu'il traite , est un empyrique , un véritable ignorant ; de même un Souverain , qui ne connaît d'autre moyen pour remédier aux défordres de ses Sujets, que de les réduire par famine , est un Prince peu digne de la couronne , peu fait pour gouverner des êtres libres. Qu'il sorte de sa honteuse léthargie , qu'il enchaîne son orgueil ; car ce sont là les vices trop ordinaires qui font encourir à un Roi le mépris & la haine de ses peuples : qu'il s'applique aux affaires, qu'il rende lui-même la justice , qu'il sache se contenter du produit de ses domaines , qu'il établisse une balance exacte entre ses dépenses & ses revenus ; par des réglemens aussi sages que rigoureux , qu'il oppose une digue insurmontable aux efforts du brigandage & de la scélératesse ; qu'il offre à ses Sujets l'exemple des bonnes mœurs , afin que tous le prenant pour modèle , aucun ne le mette un jour dans la fâcheuse nécessité

nécessité de punir des crimes qu'il aurait pu arrêter dès leur naissance. Qu'il ne donne point au hasard une nouvelle sanction à des lois abrogées depuis un tems immémorial , sur-tout à celles qui n'ayant aucun rapport avec le bien public , ne doivent point sortir de l'oubli auquel on les a condamnées. Enfin qu'il ne reçoive jamais , pour l'abolition de ces forfaits , qu'il importe à la société de ne pas laisser impunis, ce qu'il ne souffrirait pas qu'un Juge subalterne acceptât , parce que ce serait violer toutes les regles & blesser grièvement la justice.

De quel poids pensez-vous que serait pour les hommes dont je viens de vous parler, la loi des Macariens (1) , nation fort voisine de l'Utopie. Le jour de son avènement au trône, après avoir offert aux Dieux des sacrifices & de solennelles actions de grace , le Roi des Macares jure aux pieds des autels de n'avoir jamais dans son trésor plus de mille livres pesant d'or , ou la valeur de pareille somme en argent. Cette loi si sage & si économe fut , à ce qu'on rapporte , portée par un bon Roi , plus jaloux de faire le bonheur de son pays , que d'amasser de grandes richesses. Son but , en

(1) Autre nom dérivé du grec μακαρ vel μακαριος , *Felix* , heureux.

l'établissant, fut de prévenir jusqu'à la tentation de fouler ses peuples, pour grossir son trésor. Il était persuadé que le Monarque trouverait dans la somme à laquelle il l'avait fixé, de quoi se procurer des secours assez puissans pour écraser l'hydre de la rebellion, au cas qu'elle vînt à se manifester dans son Empire; il pensait de plus que ses Sujets y puiseraient les mêmes secours pour triompher des ennemis de l'Etat, si le désir ambitieux de faire des conquêtes portait ces derniers à former contre lui quelque entreprise. La généreuse envie d'empêcher ce même désir de naître dans son cœur, avait encore été une des principales causes de l'établissement de cette fameuse loi. Ce digne Prince cherchait d'ailleurs à assurer une circulation libre & abondante d'especes dans le commerce, qui lui seul fait la véritable richesse d'un Royaume; & comme le Souverain se trouve quelquefois forcé de lever de nouveaux impôts, il voulait que tout ce qu'on porterait de superflu au trésor royal, fût consacré à des actes de bienfaisance & de générosité. Un tel Monarque était né pour être l'effroi des méchans, pour être l'amour & les délices des bons citoyens.

« En conscience, mon cher Morus, si je
» m'avais de discourir au Conseil comme je

» viens de le faire avec vous , & d'étaler tous
 » les principes que vous venez d'entendre ,
 » ne serait-ce pas crier des sonnettes aux oreilles
 » des sourds ? — Oui, & des gens les plus
 » sourds qui puissent exister. Mais, entre nous,
 » je ne vois pas qu'il soit fort nécessaire de
 » donner certains avis , sur-tout lorsqu'on est
 » bien persuadé qu'ils seront combattus , &
 » même rejetés. Ainsi, je conviens que votre
 » politique extraordinaire comme elle est , ne
 » ferait que peu , ou point du tout d'impres-
 » sion sur l'esprit de personnes imbues dès
 » leur enfance de sentimens diamétralement
 » opposés aux vôtres. Aussi pensé-je que cette
 » philosophie des écoles est plus propre à réus-
 » sir dans le cabinet, entre deux amis qui se
 » livrent en liberté au doux épanchement mû-
 » tuel de leurs cœurs, qu'à être accueillie dans
 » le Conseil des Rois. On sait assez que tous
 » ceux qui y ont séance , s'imaginent que les
 » coups d'éclat portés par l'autorité absolue ,
 » doivent seuls faire mouvoir les ressorts du
 » Gouvernement. — Vous en venez donc à ce
 » que je disais; c'est que la Philosophie, née
 » pour jouer un rôle si mince auprès des Po-
 » tentats, doit s'exiler de leur présence. — Oui,
 » sans doute , cette philosophie sauvage &
 » pédantesque , qui, n'ayant aucun égard aux

Définition
de la vraie
philosophie.

» circonstances & aux lieux , brave impru-
 » demment la qualité des personnes , & prend
 » un vol audacieux , pour planer & dominer
 » sur tout. Mais il est une autre philosophie
 » plus souple & plus liante; instruite par l'ex-
 » périence , elle fait s'accommoder au tems
 » & respecter les personnes. Egalement éloi-
 » gnée de la basse rampante , & de l'inflexi-
 » ble roideur , elle joint la franchise à l'urbani-
 » té , & possède au même degré le double talent
 » de se concilier les esprits & les cœurs. Voilà ,
 » mon cher Raphaël , la philosophie qui doit
 » nous servir de guide à la Cour , car enfin
 » vous m'avouerez que vous seriez une dispa-
 » rate bien pitoyable , si , lorsqu'on représente
 » une comédie de Plaute , vous paraissiez sou-
 » dain sur le théâtre , au milieu d'une scene de
 » valets , & si vous y déclamiez pompeuse-
 » ment le superbe morceau de l'*Oclavie* (1) ,
 » qui contient l'explication de Sénèque avec
 » Néron. Convenez qu'il eût été plus à pro-
 » pos de rester dans la coulisse , que de venir
 » faire un mélange si ridicule des deux genres
 » de spectacles les plus incompatibles. Quoi-

(1) Tragédie que l'on attribue à Sénèque , mais que quelques personnes lui contestent. (*Acte II , Scene I*).

» que la tirade que vous auriez récitée valût
» beaucoup mieux que toute la comédie, vous
» n'en seriez pas moins tombé dans une infi-
» gne bévue, en prenant si mal votre tems
» pour venir faire le tragédien. Que votre rôle
» soit toujours adapté à la circonstance, &
» qu'il convienne aux personnes devant les-
» quelles vous devez le jouer du mieux qu'il
» vous sera possible. Ne troublez jamais vos
» interlocuteurs par des disparates choquantes.
» Les meilleures choses, lorsqu'elles sont dé-
» placées, produisent ordinairement les plus
» mauvais effets. Venons à l'application de
» ma comparaison. Si, dans le Conseil, vous
» ne pouvez renverser du premier coup la base
» des principes pernicious qu'on y adopte; si
» vous ne pouvez déraciner en un instant les
» abus & les vices de l'administration, faut-
» il pour cela jeter feux & flammes, vous dé-
» sespérer, & quitter le timon des affaires?
» Est-ce au fort de la tempête, & sous
» prétexte qu'il ne peut surmonter la violence
» des vents déchainés, que le brave marin
» abandonne son navire à la merci des flots?
» Qu'avez-vous donc à faire? C'est de ne
» point prêcher avec un zèle indiscret, & une
» chaleur inconsiderée, un genre de morale
» absolument inconnu aux habitans du nou-

» veau pays où vous vous trouveriez. La force
 » de votre éloquence mollirait sur leurs es-
 » prits, & les préjugés qu'on leur inspire dès
 » leur plus tendre enfance, détruiraient
 » tout l'effet des belles maximes que vous
 » vous efforcerez vainement de graver dans
 » leurs cœurs ; car heurter de front, & atta-
 » quer ouvertement les erreurs, c'est s'exposer
 » à révolter ceux qui en sont imbus, c'est les
 » aliéner, & perdre son tems.

» *Il est certains esprits qu'il faut prendre*
 » *de biais* (1). Pour porter des coups plus
 » sûrs à leurs fausses idées, il faut employer
 » d'heureux détours ; il faut, par tous les
 » moyens que nous suggere l'esprit de conci-
 » liation, amener ces gens au point de croire
 » que le sentiment de chacun d'eux en parti-
 » culier est le seul que l'on choisit de préfé-
 » rence, lorsque tous ne suivent que le nôtre ;
 » il faut enfin, dans tous les cas d'où l'on ne
 » peut tirer le plus grand bien, faire en sorte
 » qu'il en résulte le moins de mal possible. On
 » ne saurait établir une harmonie parfaite
 » dans les corps politiques, à moins que les
 » hommes ne soient tous parfaits, & c'est ce

(1) Regnard, Comédie du Légataire.

» qui , je crois , ne se verra pas encore de plu-
» sieurs siècles. = Et que gagnerais-je en pre-
» nant la route que vous m'indiquez ? Ne se-
» rait-ce pas tomber moi-même dans tous
» les excès contre lesquels je chercherais à
» m'élever ? La vérité ne connut jamais l'art
» des ménagemens ; je la trahis , si je parle à la
» Cour un autre langage que celui dont je me
» sers avec vous. Je ne fais si un Philosophe
» a le droit d'être fourbe & dissimulé ; quant
» à moi , j'y renonce. Ma morale , j'en con-
» viens , est absolument étrangère au pays où
» vos vœux m'appellent ; mais parce qu'elle
» paraîtra fâcheuse & incommode au minis-
» tère intéressé de nos Princes , sera-t-on fondé
» à la traiter de ridicule , d'impertinente , &
» d'absurde ? Quelles réclamations n'exciterait
» donc pas le rêve ingénieux de la République
» de Platon , ou la réalité du Gouvernement
» d'Utopie ? Quoique ce soit , sans contredit ,
» la plus sage de toutes les institutions , on
» réproverait cependant , comme extrava-
» gante , celle qui ne laisse aucune propriété
» au citoyen. La raison de ce jugement erroné
» est fort simple , c'est que parmi nous chaque
» particulier est propriétaire direct de son bien ,
» au lieu que , dans les Républiques dont je
» parle , tous les biens sont en commun.

» Quant à mes principes, je soutiens qu'ils
 » ne renferment rien que je ne puisse & que je
 » ne doive hautement avouer. Ils ne peuvent
 » choquer que ceux qui, s'obstinant à fermer
 » les yeux sur les précipices que je leur fais
 » voir, ont résolu, n'importe par quelle voie,
 » de s'y précipiter; car enfin, si la crainte de
 » passer pour novateur, nous fait ensevelir
 » dans l'oubli les institutions auxquelles la
 » corruption des mœurs & la méchanceté
 » des hommes prêtent aujourd'hui le caractère
 » des abus le plus dangereux, il faut donc,
 » par la même considération, ne jamais par-
 » ler de l'Evangile aux Chrétiens. Mais est-ce-
 » là l'intention de notre divin Législateur,
 » qui recommande à ses Disciples de publier,
 » jusques sur les toits, les préceptes qu'il ju-
 » geait convenable de ne leur donner qu'en
 » particulier? La morale de Jésus-Christ est
 » néanmoins bien plus contradictoire avec
 » nos idées actuelles, que tout ce que je viens
 » de vous dire. En vain m'alléguerez-vous
 » que nos sermonnaires, gens fins & rusés, ont
 » suivi, pour la plupart, le conseil que vous
 » me donnez. Lorsqu'ils se sont aperçus que
 » les hommes se conformaient avec peine à la
 » morale du Sauveur, ils ont subtilement ac-
 » commodé sa doctrine au goût du siècle; ils

» ont, si l'on peut ainsi s'exprimer, fait plier
» la règle, qui ne devait jamais changer de
» forme, sur les esprits qu'ils avaient à redres-
» ser. Leur but, en prenant ce biais, fut d'é-
» tablir un rapport quelconque, une liaison
» au moins directe entre l'Évangile & les usà-
» ges reçus chez les hommes. Mais ne sentez-
» vous pas qu'en usant de ce détour, ils leur
» ont ouvert & aplani tout à la fois les voies
» de l'iniquité ? La sottise qu'ils ont faite est
» précisément celle que je ferais moi-même
» dans le Ministère, si je suivais vos avis ; car
» de deux choses l'une, ou mes sentimens se-
» raient toujours contraires à ceux des autres
» Ministres ; & dans ce cas autant me vaudrait-
» il ne point parler, ou j'approuverais au ha-
» sard tous leurs plans ; & alors je deviendrais
» le fauteur, comme dit le Mitton de Té-
» rence (1), de leur extravagance. Quant à
» ces voies obliques, à ces tempéramens
» adroits auxquels vous me conseillez d'avoir
» recours, je vous avoue que je ne vois point
» quel fruit je pourrais en retirer. Il faut tâ-
» cher, me dites-vous, de présenter les cho-
» ses sous le point de vue le plus favorable,

(1) *Adelphes, Acte I, Scene II.*

» dans le tems le plus opportun , & faire en
» sorte qu'il en arrive le moins de mal possi-
» ble, lorsqu'on ne peut pas en tirer tout le
» bien que l'on désire. Mais ne croyez pas que
» ces heureux détours, que ces ménagemens
» dont vous me parlez soient admissibles au
» Conseil ; on n'y connaît aucun milieu entre
» la négative absolue & la pleine affirmative.
» Il faut approuver, louer même des lois qui
» sont faites pour attester aux siècles futurs
» l'ignorance barbare de celui qui les vit naître.
» Il faut admettre , sans aucune restriction,
» des plans qui souvent ne tendent rien moins
» qu'à ébranler les fondemens d'un Empire :
» pour peu qu'on s'imagine trouver de la froideur,
» de la malignité, ou de la répugnance
» dans mon assentiment, je passerai aussi pour
» un homme suspect, pour un traître & un
» espion. Quel bien au surplus pourrai-je
» faire à l'État, tant que j'aurai pour associés
» dans le Ministère, des gens qui aiment cent
» fois mieux tenter l'impossible pour corrompre
» un homme integre, que de changer
» eux-mêmes de système ? N'aurai-je pas à
» craindre que la fréquentation journaliere de
» ces hommes, pour qui l'habitude de mal voir
» & de mal penser est une seconde nature, ne
» me communique enfin la lepre dont ils sont

» infectés ? En supposant que je parvienne à
» conserver ma droiture & ma délicatesse dans
» un poste si périlleux, loin de donner une
» tournure favorable aux affaires, en usant de
» détours & de biais, je n'en serai que plus
» exposé à m'entendre imputer tous les jours
» le résultat des fausses combinaisons, des idées
» dangereuses des autres. Je trouve fort ju-
» dicieuse, à mon gré, la comparaison dont
» se sert Platon, pour prouver que le sage agit
» bien sensément, en ne se mêlant point des
» affaires du Gouvernement. Lorsqu'un Philo-
» sophe, dit-il, voit de son appartement un
» peuple innombrable répandu & bayant aux
» corneilles dans les places & les carrefours,
» où la pluie tombe avec le plus d'abondance,
» il ne demanderait pas mienx que de sortir,
» pour inviter chaque particulier à regagner
» au plutôt son logis, afin de s'y mettre à cou-
» vert. Mais comme ce Philosophe fait par-
» faitement bien que son conseil serait mal
» reçu ou peu suivi, & qu'il s'exposerait fort
» inutilement à être mouillé, il préfère ne
» pas bouger de chez lui, & ne cherche avec
» raison qu'à se garantir lui-même de l'incon-
» vénient dont il ne peut préserver les au-
» tres.

» Je vous le dis en confidence, mon cher

Des Privi-
légiés.

» Morus ; jamais , non jamais il ne sera possi-
 » ble de fixer une forme de gouvernement
 » juste & heureux , chez un peuple où cha-
 » que citoyen jouit du droit de propriété ;
 » chez ce peuple où l'argent est le mobile uni-
 » versel de toutes les actions , où la fortune est
 » l'unique dispensatrice des talens , des vertus ,
 » & de la considération , qui ne devrait appar-
 » tenir qu'à ceux qui en sont pourvus. Com-
 » ment faire présider la justice à l'administra-
 » tion des affaires publiques , lorsque ces ci-
 » toyens mal intentionnés , qui sont autant de
 » pestes que l'Etat renferme dans son sein ,
 » sont en possession des emplois les plus im-
 » portans , les plus honorables , & les plus lu-
 » cratifs ? Comment procurer le bonheur à
 » une multitude infinie d'êtres rassemblés ,
 » lorsque la patrie , qui est leur mere com-
 » mune , témoigne une prédilection exclusive
 » pour quelques-uns de ses enfans , sur les-
 » quels sa main libérale répand journellement
 » & avec profusion ses plus rares bienfaits ,
 » tandis qu'agissant en vraie marâtre avec tous
 » les autres , elle les repousse , les abandonne ,
 » & les voit d'un œil sec lutter sans cesse con-
 » tre leur mauvais sort , languir long - tems
 » dans l'indigence la plus humiliante , & finir
 » par en être les victimes ? Ces considérations ,

» n'en doutez pas , redoublent mon estime &
» ma vénération pour le gouvernement si
» bien combiné , si salutaire des Utopiens.
» Leur code , quoique peu volumineux , con-
» tient néanmoins le nombre de lois suffisant
» pour l'administration générale des affaires ;
» chez eux la punition suit toujours le crime
» de fort près , & jamais la vertu ne reste sans
» récompense. La parfaite égalité de biens qui
» regne entre les citoyens , les met tous à même
» de jouir d'une douce aisance. Quel con-
» traste affligeant j'aperçois , lorsque je com-
» pare à celui-ci le tableau politique de tant
» d'autres nations ! Ailleurs on voit conti-
» nuellement émaner des ordonnances , des
» arrêts , des réglemens de cent Tribunaux
» divers ; & dans cette énorme promulgation
» de lois que l'on entasse les unes sur les au-
» tres , on n'en trouve aucune jusqu'à ce jour
» qui imprime une marque assez distinctive
» sur cette portion de biens dont chaque par-
» ticulier s'attribue la propriété , pour l'empê-
» cher de confondre ses possessions avec celles
» de ses voisins. Je ne veux d'autre preuve de
» cette vérité , que cette multiplicité effrayante
» de procès , d'instances , de chicanes , qui re-
» naissent tous les jours , pour ne jamais finir.
» Lorsque je fais de sérieuses réflexions sur

» ces abus, je rends à Platon toute la justice
 » qui lui est due. Je ne suis plus étonné qu'il
 » ait refusé d'être le Législateur des sociétés
 » qui ne voulaient point souscrire au partage
 » égal de tous les biens entre leurs membres,
 » seule loi qu'il regardait comme indispensa-
 » ble pour leur procurer à tous la même me-
 » sure de bien-être & de félicité. Ce malheu-
 » reux droit *du tien & du mien* est la source
 » féconde & éternelle des querelles, des di-
 » visions funestes, des brigandages, des as-
 » sassinats, des guerres, des dévastations, des
 » incendies, des massacres, enfin de toutes
 » les abominations qui font de notre Univers
 » un vrai séjour d'horreur. Tels que des ani-
 » maux féroces acharnés à leur proie, les
 » hommes ne s'occupent, sur le sol qu'ils ha-
 » bitent, qu'à se disputer, qu'à s'arracher
 » leurs biens, qu'à se dépouiller réciproque-
 » ment de leurs possessions particulières. La
 » fraude & la violence s'arment en faveur d'un
 » petit nombre d'entre eux, plus puissans que
 » les autres. Tout ce qui est à leur bienséance
 » leur appartient; ils s'en emparent, ils en-
 » vahissent tout. Que reste-t-il à la foule des
 » plus faibles? La misère qui les mine, la faim
 » qui les dévore, le mépris qui les accable & les
 » anéantit. O comble de l'injustice! Et quels

Des riches
déprédateurs

» font donc ces mortels tout-puissans pour mal
» faire, qui enlèvent à leurs semblables jusqu'à
» la mince portion nécessaire à leur subsistance?
» Que font-ils ? D'insolens parvenus, d'heu-
» reux scélérats, qui dissipent dans des plaisirs
» criminels, ou absorbent dans une honteuse
» inutilité les meilleures productions de la
» terre, & qui regorgent du plus pur sang de
» l'Etat. Mais cette multitude de citoyens hon-
» nêtes & sensibles qu'ils écrasent, n'en sou-
» tient-elle pas tout le fardeau ? Le produit de
» ses fatigues & de ses sueurs ne tourne-t-il
» pas cent fois plus à l'avantage de la patrie
» qu'au sien propre ? Oui, je le répète avec
» confiance, point de bonheur à espérer pour
» un peuple, tant que le droit de propriété
» subsistera chez lui. La plus grande partie des
» citoyens, des mieux intentionnés sur-tout,
» sera continuellement exposée à ne recueillir,
» dans la douleur & dans les larmes, que la
» plus faible part de ce qu'elle aura semé avec
» bien de la peine.

» Je ne prétends pas néanmoins soutenir
» qu'il soit possible de changer entièrement
» l'ordre des choses dans l'hypothèse actuelle ;
» mais ne serait-ce pas faire une innovation
» très-avantageuse, que de fixer, dès à présent,
» l'étendue de terrain & la somme d'argent

» que chaque particulier pourra posséder à l'a-
 » venir ? En suivant ce système , il sera facile
 » de poser entre le Prince & le peuple une
 » barriere insurmontable , qui mettra l'un à
 » couvert de la puissance excessive du premier ;
 » & l'autre à l'abri de la mutinerie toujours in-
 » solente du dernier. On détruira les brigues
 » & les cabales , pour parvenir aux grands
 » emplois , aux charges publiques ; on en abo-
 » lira la vénalité , & principalement la repré-
 » sentation , qui jetant les titulaires dans des
 » dépenses énormes , les force d'avoir recours
 » à la rapine , pour se rembourser du prix de
 » leur acquisition. Cette vénalité supprimée ,
 » il arrivera que les hommes d'un vrai mérite ,
 » d'une capacité reconnue , auront seuls droit
 » de prétendre à des places , dont l'avarice
 » traitait journellement avec les plus offrans &
 » derniers enchérisseurs , malgré leur stupide
 » ignorance. Des lois de cette nature procure-
 » raient aux différens maux qui affligent les
 » sociétés humaines , le soulagement qu'appor-
 » tent tous les adoucissans aux maladies in-
 » curables. Mais que l'on ne se flatte point de
 » guérir radicalement les corps politiques ,
 » tant qu'on s'obstinera à y maintenir la pro-
 » priété personnelle. Les remedes qu'on em-
 » ploiera

Suppression
 de la vénali-
 té des Char-
 ges.

» ploiera ne feront que des palliatifs. Le mal
 » qu'on fera disparaître, d'un côté, reparâtra
 » de l'autre avec plus d'irritation; car il est un
 » fait dont vous conviendrez; c'est que, dans
 » un Royaume où les possessions sont en pro-
 » pre, vous ne pouvez faire du bien à l'un,
 » sans causer un préjudice quelconque à
 » l'autre, parce qu'il faut nécessairement di-
 » minuer l'*avoir* de ce dernier, pour l'ajouter
 » à celui du premier. = Pardonnez; mais je
 » suis sur cet article d'un sentiment bien op-
 » posé au vôtre. Je ne crois pas que le bon-
 » heur puisse exister dans un état où subsiste
 » la communauté des biens, ou, ce qui re-
 » vient au même, l'égalité. Qui fera naître l'a-
 » bondance, si chacun se refuse au travail? Et
 » qui voudra travailler, si l'espoir du gain n'é-
 » veille la paresse, n'excite l'industrie, n'é-
 » chauffe l'imagination, & n'électrise en quel-
 » que façon l'ame de l'Artisan & du Négoc-
 » ciant? Qui travaillera, si chaque individu,
 » assuré de son bien-être, se repose sur la di-
 » ligence & le savoir-faire de son voisin? Mais
 » cette paresse d'habitude traînant à sa suite la
 » pauvreté, on verra bientôt la force & la
 » violence lever la hache, pour défendre, au
 » défaut des lois, la propriété des épargnes &
 » des bénéfices qu'on aura pu faire. Comment

G

» remédier à ces abus étranges chez un peuple
» où tous les citoyens vivant pêle-mêle, sans
» distinction de rangs & de qualités, ne peu-
» vent conserver ni respects, ni égards pour
» les Magistrats auxquels ils doivent refuser
» de se subordonner? — Vous n'avez nulle
» connaissance de la République que je vous
» propose pour modèle; ainsi vos préjugés
» ne m'étonnent point. Mais si vous aviez
» voyagé comme moi en Utopie; si vous
» aviez fait, pendant cinq ans, une étude
» réfléchie de ses lois & de ses coutumes,
» vous avoueriez, sans balancer, qu'il n'est
» point de Nation, si bien policée que vous
» la supposiez, dont le gouvernement puisse
» l'emporter sur le sien. Ah! je serais encore
» habitant de cette Isle fortunée, si l'envie dé-
» mesurée d'en raconter les merveilles à mes
» proches & à mes amis, ne m'en avait fait
» sortir presque malgré moi.

» Je vous avoue, dit Pierre Gilles, que
» vous aurez bien de la peine à me persua-
» der qu'il existe dans ce nouveau monde,
» que vous vantez tant, un peuple plus
» éclairé, mieux gouverné qu'aucun de ceux
» qui habitent notre hémisphère, où les es-
» prits ne sont pas moins profonds & subtils,
» où les Monarchies & les Républiques sont

» plus anciennes , où le long usage , en un mot ,
» des Arts libéraux & mécaniques a fait dé-
» couvrir tant de moyens surprenans de multi-
» plier les commodités , les agrémens de la
» vie , & de les porter à leur plus haut pé-
» riode. Remarquez que je ne vous parle pas
» ici de ces découvertes précieuses que l'on
» doit au hasard , & auxquelles l'esprit hu-
» main n'aurait jamais pu parvenir. — Quant
» à l'ancienneté des Etats , vous en parleriez
» plus pertinemment , reprit Raphaël , si vous
» aviez lu l'histoire des Utopiens. En la sup-
» posant fidele , on voit qu'il existait chez eux
» des villes bien peuplées & florissantes , avant
» que l'on connût des hommes sur notre hé-
» misphère. Pour les inventions de l'esprit
» humain , les découvertes & les progrès faits
» dans les arts , j'estime que les deux Mondes
» ont sur ce point un pareil avantage. Au
» reste , si les Utopiens nous sont inférieurs
» du côté de l'esprit , ils sont sans contredit
» nos maîtres du côté de l'industrie , du juge-
» ment , & de l'activité. Leurs fastes nous ap-
» prennent que douze siècles avant notre abord
» chez eux , ils n'avaient aucune idée de tou-
» tes les connaissances des *Ultraquinoxiaux* ,
» c'est le nom qu'ils donnent aux Européens.
» Mais à l'époque ci - dessus , un bâtiment

» fit naufrage sur les côtes d'Utopie ; quelques
» Romains & Egyptiens qui se sauverent dans
» cette Isle , y passerent le reste de leurs jours.
» Jugez du génie adif & laborieux de ce peu-
» ple , par l'habileté avec laquelle il profita de
» cette heureuse occasion. Il n'est aucun art ,
» soit mécanique , soit libéral , connu chez les
» Romains , qu'il n'ait appris de ces nouveaux
» hôtes , ou dont , à force d'application au
» travail , il n'ait pénétré tous les secrets , d'a-
» près les principes que ces naufragés lui en-
» donnerent. Je ne vous assurerais pas que
» quelque habitant de notre globe n'ait point
» mis le pied en Utopie , avant le tems dont
» je parle. Si cela est , le souvenir en est tota-
» lement perdu ; je ne doute point même que
» la postérité ne perde un jour celui de mon
» voyage dans cette Isle. Mais si les Utopiens
» ont acquis une connaissance si rapide de
» nos arts & de nos métiers , s'ils ont profité ,
» sans balancer , de nos découvertes utiles ,
» qu'il s'écoulera de tems avant que nous
» leur rendions le change , avant que nous
» fassions notre propriété solide & incommu-
» table de leurs sages coutumes , de leurs inf-
» titutions politiques , si supérieures aux nô-
» tres ! Cependant , quoique nous ayons au-
» tant d'esprit , quoique nous possédions au-

» tant de richesses réelles que ce peuple,
» tant que nos Gouvernemens ne se modelé-
» ront pas sur le sien, nous ne devons jamais
» nous promettre de jouir de l'abondance &
» de la prospérité, qui sera toujours son par-
» tage.

— « Je vous en prie instamment, mon cher
» Raphaël, faites-nous donc au plutôt la des-
» cription, tracez-nous le plan de cette heu-
» reuse République. Plus votre narration sera
» prolix, moins vous devez appréhender de
» nous ennuyer. Donnez-nous une idée exacte
» du pays, de ses campagnes, de son agricul-
» ture, de ses villes, de ses us & coutumes;
» entrez dans le détail circonstancié de ce que
» vous jugerez capable de piquer notre curio-
» sité, & tout nous intéressera, puisque nous
» ne connaissons rien de ce que vous avez à
» nous raconter. — Je serai aussi volon-
» tiers qu'aisément le récit que vous me de-
» mandez; mais permettez-moi de reprendre
» haleine. — Rien de plus juste. Allons dîner,
» ensuite nous disposerons tout à loisir de notre
» après-midi. — Je suis à vos ordres ».

Dès que nous eûmes diné, après avoir or-
donné à mes gens de dire que je n'y étais pas,
si l'on me demandait, nous retournâmes,
Gilles, Raphaël & moi au même endroit, &

nous reprîmes nos places du matin. Notre Voyageur céda à nos nouvelles instances ; & voyant le désir que nous avions de l'écouter, sans perdre un seul mot de tout ce qu'il allait nous dire , il se recueillit un instant , pour mettre quelque ordre dans son récit, qu'il commença de la manière suivante.



L'UTOPIE
DE
THOMAS MORUS,
TRADUCTION NOUVELLE.

LIVRE SECOND.
CHAPITRE PREMIER.

*Description de l'Isle d'Utopie ; idée de son
Gouvernement.*

L'ISLE d'Utopie a cinq cent mille pas de circuit ; vers le milieu , qui est sa plus grande largeur , elle a deux cent mille pas de diamètre ; elle conserve cette étendue un assez long espace de terrain , ensuite sa largeur diminue insensiblement , & les extrémités de l'Isle se terminent en pointes ; de sorte qu'à son entrée elle présente la forme d'un croif-

fant régulier. La distance d'un cap à l'autre est d'environ onze milles ; la mer s'étend dans ce golfe , que la terre environne de toutes parts ; aussi n'est-il sujet à aucune de ces violentes tempêtes qui se font sentir hors du détroit. Ce bras de mer , toujours paisible , ressemble à un grand lac ou à un étang. On peut regarder ce bassin comme un havre sûr que la Nature a creusé de sa propre main , pour la facilité du commerce de ce peuple. A droite , l'embouchure du détroit est garnie de bancs de sable ; à gauche elle est hérissée d'écueils ; vers le milieu s'éleve un rocher très-commode , sur lequel on a construit un fort pour défendre le passage. Tous les autres rochers sont à fleur d'eau. Il est impossible de ne pas se perdre , si on ne suit point , en entrant dans ce port , la route & tous les détours que les seuls habitans connaissent. C'est ce qui fait qu'aucun navire étranger ne peut mouiller dans cette rade que sous la conduite d'un Pilote côtier. Il est même nécessaire que de la côte on lui trace , par des signaux , le chemin qu'il doit tenir pour se garantir du naufrage. Le seul changement de place de ces signaux suffirait pour faire périr entièrement une flotte ennemie , quelque nombreuse qu'elle fût. De l'autre côté de l'Isle , on trouve plusieurs ports fort bien abrités ; & dans tous

Les endroits où l'on pourrait tenter une descente, la nature & l'art se sont si bien accordés pour fortifier la côte, qu'une poignée de monde serait en état de repousser l'attaque d'une armée formidable.

Au reste, suivant l'histoire des Utopiens, & même à en juger par la situation du pays, on apprend qu'autrefois il ne formait point une île. Utope, qui en fit la conquête, au lieu du nom d'Abraxa qu'il portait, lui donna le sien. Cet Utope passe pour le fondateur de la République. Ce fut lui qui le premier civilisa ses habitans, & leur donna cette forme de gouvernement, si supérieur à tous ceux qui nous sont connus. Ce Conquérant Législateur s'étant, sans presque coup férir, rendu maître de la contrée, fit aussi-tôt couper une langue de terre de quinze mille pas, qui joignait le pays à la terre ferme. Pour ne pas donner aux habitans lieu de croire qu'il voulait les humilier par ces travaux serviles, il y employa, conjointement avec eux, ses propres soldats. L'entreprise fut poussée avec autant de vigueur que de célérité, si bien que les peuples voisins, qui la traitaient d'abord d'extravagante, furent frappés d'admiration & même de terreur, lorsqu'ils la virent terminée en fort peu de tems. On compte, dans toute l'étendue

de l'Isle, cinquante-quatre grandes villes, qui ont, autant que le site du terrain sur lequel elles sont bâties a pu le permettre, la même exposition & la même forme. Elles se servent toutes du même idiôme, des mêmes coutumes, & sont gouvernées par les mêmes lois. Les plus proches de ces cités sont à vingt-quatre milles de distance; les plus éloignées les unes des autres ne le sont que d'une journée de chemin à pied. De chacune de ces villes, trois citoyens, également respectables par leur âge & leur longue expérience, s'assemblent tous les ans à *Amaurote*, pour y traiter des affaires qui concernent l'Isle en général. *Amaurote* est la capitale du pays, parce que, se trouvant placée au centre, les Députés des autres villes peuvent tous s'y rendre avec une égale commodité. Le partage des terres labourables a été fait avec une proportion si exacte, que le territoire de chaque ville est au moins de vingt mille pas de circonférence. Quelques villes en ont davantage; ce sont celles qui sont plus éloignées les unes des autres. Quoi qu'il en soit, chaque cité, satisfaite de la portion de terrain qui lui a été assignée, ne cherche point à en étendre les bornes. Cette heureuse modération vient de ce que les habitans des campagnes s'en regardent

moins comme les maîtres & les propriétaires ; que comme de simples Cultivateurs. Chaque champ a sa métairie agréablement disposée , & pourvue de tous les instrumens nécessaire au labour & à l'agriculture. Ces maisons rustiques sont habitées par des citoyens qui y vont chacun à leur tour. Une famille qui a son domicile à la campagne , ne peut être composée moins de quarante personnes , tant hommes que femmes , & de deux esclaves. Un vieillard & une matrone sont à la tête de la maison , & la gouvernent. Il y a , sur trois cents de ces maisons , un Inspecteur général , qui est chargé de leur direction. Des quarante personnes qui composent chaque famille , vingt retournent tous les ans à la ville , après avoir fini leur apprentissage d'agriculture , qui est de deux ans ; la ville en renvoie un pareil nombre à leur place. Ces nouveaux venus sont instruits par ceux qui , ayant déjà l'expérience d'une année , sont en état de former des élèves ; l'année suivante , ces derniers enseignent l'agriculture aux novices qui leur arrivent. On prend ces sages précautions , pour prévenir la cherté des grains , qui ne manquerait pas d'être occasionnée par l'impéritie des Laboureurs , s'ils arrivaient tous aux champs sans avoir aucune connaissance de leur culture. Le Législateur

n'établit cette émigration annuelle des habitans de la ville à la campagne, & de la campagne à la ville, que pour prévenir les dégoûts & l'ennui qu'éprouveraient à la fin des citoyens obligés de se livrer toute leur vie à des travaux fatigans, pour lesquels ils pourraient avoir d'ailleurs une répugnance naturelle. Nombre de ces Colons, qui font leurs délices de l'agriculture, & qui se trouvent bien à la campagne, obtiennent facilement la permission d'y rester tout le tems qu'il leur plaît. Leur emploi journalier est de mettre la terre en valeur, de pourvoir également à la multiplication & à la conservation du gros & du menu bétail, de faire des coupes de bois réglées, & d'en approvisionner les villes, en le chariant ou le voiturant à leur plus grande commodité, soit par mer, soit par terre. Ce que j'ai le plus admiré chez eux, c'est un art surprenant qu'ils ont pour faire éclore une prodigieuse quantité de poulets. Comme leurs poules ne couvent point, ils déposent un grand nombre d'œufs en certain lieu, où ils entretiennent une chaleur douce & égale. Dès que ces poussins sortent de leur coque, des valets de ferme, uniquement destinés à cet office, en prennent tous les soins nécessaires, & les élèvent. Ils sont tellement habitués à ce métier, qu'ils

distinguent parfaitement entre eux tous ces petits animaux. Les Utopiens nourrissent fort peu de chevaux ; ceux qu'ils ont sont des plus fougueux ; ils ne les conservent que pour exercer leur jeunesse , & lui apprendre à les dompter. On ne se sert que de bœufs , tant pour le labour que pour le charois. Ils conviennent que cet animal , par sa lenteur , est bien inférieur au cheval , toujours vif , toujours impatient de marcher ; mais ils trouvent au bœuf plus de docilité ; il a aussi plus de force & de nerfs ; il supporte plus long-temps la fatigue : & la principale raison qui les détermine à n'employer que lui , c'est qu'il n'est sujet à aucune de ces maladies qui mettent si souvent les chevaux hors d'état de rendre service. Une autre considération , appuyée sur leurs principes économiques , c'est que le bœuf coûte beaucoup moins à nourrir que le cheval , & que lorsqu'il cesse d'être propre au travail , il n'en est pas moins utile à l'homme , puisqu'il devient alors un de ses premiers alimens. Ils ne sement guere d'autre grain que du blé ; leur boisson est composée de vin , de cidre , de poirée , & d'une liqueur faite avec du miel & de la réglisse qui abondent dans le pays ; souvent ils ne boivent que de l'eau pure. Quoiqu'ils sachent précisément , car ils excellent

dans ce genre de supputation, la quantité de toutes les denrées qui se consomment annuellement dans la ville & aux champs, ils ne laissent pas de semer au delà de ce qu'exigent leurs propres besoins, & de nourrir plus de bétail qu'il ne leur en faut pour leur usage; ils font part du superflu à leurs voisins. Ils tirent de la ville tout ce qu'on ne trouve pas à la campagne, & ne sont pas obligés de payer, ou de rien donner en échange pour l'avoir. Le Magistrat auquel ils s'adressent, se fait un plaisir de leur donner *gratis* tout ce dont ils ont besoin. La plupart des Cultivateurs se rendent à la ville tous les mois, pour y célébrer un certain jour de fête. Au tems de la moisson, les Inspecteurs généraux du labourage font savoir aux Magistrats de la ville le nombre d'ouvriers qu'il est à propos de leur envoyer, & ils l'obtiennent sur le champ. Dès qu'ils sont arrivés, on commence la récolte, qui peut aisément se faire en un seul jour, si le tems est favorable.

C H A P I T R E I I.

Description des villes d'Utopie , & principalement de celle d'Amaurote sa capitale (1).

Qui a vu l'une de ces villes , peut dire en quelque façon qu'il les connaît toutes ; elles n'ont d'autre différence entre elles que celle qui provient du sol même qui leur sert d'emplacement. Je ne vous ferai donc la description que d'une seule ; & quoiqu'il importe fort peu de laquelle , je choisirai cependant *Amaurote* , comme étant la Capitale ; toutes les autres lui cedent le pas , parce que le Sénat y tient sa Cour. De quelle autre d'ailleurs pourrais-je vous parler plus pertinemment , que de celle où j'ai demeuré pendant cinq années de suite. Cette ville , qui a la forme d'un amphitéâtre carré , est agréablement située à mi-côte. Sa largeur , qui commence au dessous du sommet de la colline , s'étend environ deux mille pas , jusqu'au fleuve d'*Anydre*(2) , qui baigne ses murs dans presque toute leur étendue.

(1) *Amaurote* , nom dérivé du grec , qui veut dire , *inconnu*.

(2) *Anydre* veut dire sans eau.

L'Anydre prend sa source à quatre-vingts milles au dessus d'Amurote, d'une petite fontaine dont le courant se grossit de plusieurs rivières qui s'y mêlent, & parmi lesquelles il s'en trouve deux assez considérables. Devant la ville, le lit du fleuve est de cinq cents pas de large; ses eaux, après s'être fort accrues encore dans leur cours, vont enfin se perdre dans l'Océan, à soixante milles au dessous de la Capitale. Le flux & reflux s'y fait sentir à des heures très-régulières, dans l'espace de trente milles au dessus de son embouchure; lors du reflux, ses eaux, repoussées par celles de la mer qui occupent son lit, contractent une certaine âcreté, qui est sensible à quelques milles encore au delà, mais elles s'adoucissent peu à peu; de sorte que celles qui coulent sous les murs de la ville, n'ont que leur goût naturel, qu'elles conservent jusqu'à leur source. Il regne un fort beau quai tout le long de la rivière; & pour traverser à l'autre bord, qui est aussi garni de maisons, on a construit un pont tout en pierres de taille dans l'endroit où la ville se trouve à une plus grande distance de la mer. Ainsi les vaisseaux parcourent le canal en pleine liberté, & on n'est point obligé d'abattre leur mâture, pour passer sous les arches.

arches. Il sort du sein de la montagne, sur laquelle la ville est bâtie, une autre riviere; quoiqu'elle soit moins considérable que l'Anidre, dans lequel elle se jette, après avoir traversé Amaurote, elle ne laisse pas d'avoir ses agrémens & ses commodités. Par plusieurs lignes de circonvallation qu'ils ont tracées, les Amaurotes ont enfermé sa source dans l'enceinte même de leur ville. Leur but, en prenant cette sage précaution, a été, au cas qu'ils eussent un siège à soutenir, d'empêcher l'ennemi de leur couper les eaux, ou de les empoisonner. Ils ont pratiqué sous terre des aqueducs bâtis en brique, qui fournissent de l'eau à la basse ville; & dans les quartiers où ils n'ont pu en procurer par cette voie, les habitans ont des citernes; l'eau du ciel qui les remplit, sert également à leurs différens usages. Trois côtés de la ville sont entourés d'une muraille aussi haute qu'épaisse, & fortifiée d'un grand nombre de tours, de bastions, & de parapets. Au pied de la muraille est un fossé large & profond, sans eau à la vérité, mais tout hérissé, tout couvert de broussailles & de haies vives, qui en rendent le passage impraticable. L'Anidre sert de fortification au quatrième côté situé sur sa rive. Les rues sont percées commodément pour le charroi, &

pour garantir les habitans, des vents qui regnent en ces climats; elles ont vingt pieds de large. Les maisons, dont l'extérieur est de la plus grande simplicité, mais propre, sont toutes bâties les unes auprès des autres, sur les mêmes alignemens & dans la même forme. Cette symétrie régulière dans tous les bâtimens offre un coup-d'œil très-agréable. Chaque maison a son jardin attenant. Tous ces jardins réunis paroissent n'en former qu'un seul, qui s'étend le long de chaque rue, & qui se trouve borné par le derrière de la rue parallèle. Toutes les maisons ont deux portes, l'une desquelles donne sur le jardin, l'autre sur la rue. Il suffit de pousser ces portes à deux battans, pour les ouvrir; elles se rabattent d'elles-mêmes. Ainsi chacun a la liberté d'entrer quand il lui plaît; & comme ceux qui habitent ces maisons n'ont rien qui leur appartienne en propre, ils n'ont besoin ni de verroux, ni de serrures, pour se mettre à l'abri des voleurs. Tous les dix ans, il se fait un déménagement général. Chaque famille cède la maison qu'elle occupe, pour prendre celle que le sort lui donne. Leurs jardins sont les seuls objets auxquels les Utopiens sont particulièrement attachés, & dont ils prennent les plus grands soins. Ils y cultivent avec un

égal succès les plantes, les arbuttes, les fleurs, les fruits & la vigne. Je n'ai vu nulle part des jardins plus fertiles & plus riens. Le plaisir d'en avoir un superbe pour sa propre satisfaction, n'est pas le seul motif qui détermine chaque Bourgeois à prendre tant de soins de celui qui lui est échu. C'est une émulation aussi douce qu'utile entre tous les citoyens, qui les porte à redoubler d'efforts, pour se surpasser les uns & les autres dans la culture & dans l'entretien de ces vergers délicieux. On prétend que le Fondateur de la République a pris lui-même toutes les mesures qu'il a jugées les plus efficaces pour conserver cet esprit d'émulation, dont il résulte un profit si clair pour le général & pour le particulier. Il est bon de vous dire que le plan actuel d'Amurote est le même qu'Utope a tracé. Mais comme aucun établissement humain ne peut être parfait au moment de sa naissance, les descendans des premiers Républicains ont considérablement augmenté, par succession de tems, & les agrémens & les commodités de leurs maisons. Suivant les annales de ce peuple, recueillies avec autant d'exaétitude que de vérité, & qui comprennent l'histoire de près de dix-huit siècles, on voit qu'à l'époque de la fondation de la Capitale, les maisons

n'étaient d'abord que des huttes, des cabanes éparfes çà & là, & toutes construites en bois, sans aucun apprêt ; leurs couvertures, qui se terminaient en pyramides, n'étaient que de chaume. La bâtiſſe en eſt bien différente aujourd'hui. Toutes les maiſons, élevées de trois étages, ont une façade en pierres de taille & en briques ; l'intérieur eſt de moëlon, les toits ſont plats, & enduits d'un certain plâtre ou ciment qui ne coute preſque rien. Ce ciment eſt à l'épreuve du feu, & réſiſte aux injures de l'air tout autant que le plomb. Comme l'uſage du verre eſt fort commun en ce pays, les habitans ſ'en ſervent pour les châſſis de leurs fenêtres, & par ce moyen ſe garantiffent du vent. D'autres emploient des châſſis de toile très-fine, & imbibés d'une huile transparente, ou d'ambre fondu, ce qui produit deux bons effets. Le jour que l'on reçoit à travers ces carreaux eſt plus clair, & l'abri qu'ils fourniffent contre le vent ou le ſerein, eſt plus ſolide.

C H A P I T R E I I I.

*De l'administration de la Justice, & des
Magistrats.*

A la tête de chaque trentaine de familles est un Magistrat qu'elles choisissent tous les ans. Il se nomme, suivant le vieux langage du pays, le *Syphograte*, & suivant le langage moderne, le *Phylarque*. Un Directeur, jadis appelé *Tranibore*, aujourd'hui *Protophylarque*, commande à dix Syphogrates & aux trois cents familles de leurs districts. Enfin les Syphogrates, qui forment en tout un Corps de deux cents Magistrats, ont un Président. Ce sont eux-mêmes qui font son élection, & voici de quelle manière ils y procèdent. La ville étant distribuée en quatre quartiers, les habitans réunis de chaque quartier jettent leur vue sur un citoyen, qu'ils adoptent & qu'ils présentent au Sénat. De ces quatre personnes ainsi votées, les Syphogrates en élisent une pour Président. Cette élection se fait par la voie du scrutin, serment préalablement prêté par ceux qui y assistent, de choisir celui qu'ils jugeront le plus capable de bien mériter

Du scrutin
pour les élec-
tions.

de la patrie. Quoique la place de Prince ou de Président soit à vie, on le destitue cependant, pour peu que l'on soupçonne qu'il vise au despotisme. Celle des Tranibores est annuelle ; on les continue néanmoins, quand ils la remplissent à la satisfaction du peuple. Tous les autres offices publics ne passent point le terme d'une année. Tous les trois jours, les Tranibores tiennent conseil avec le Prince, & plus souvent encore, si le cas le requiert. On délibère dans ce Conseil sur les affaires d'Etat : on y examine aussi celles des particuliers. Ces dernières, qui sont toujours en très-petite quantité, se jugent avec la plus grande diligence. Tour à tour deux Syphogrates ont séance au conseil ; on n'y statue rien concernant les affaires de la République, dont la motion n'ait été discutée & admise en plein Sénat trois jours auparavant. Hors de cette auguste Assemblée, ou de celle des Etats Généraux, c'est un crime capital que de prononcer sur les questions relatives à l'administration. On a voulu, par cette loi, prévenir les ligues que le Président & les Tranibores pourraient faire entre eux pour opprimer le peuple & changer la forme du Gouvernement. C'est par cette même raison que l'on renvoie les matières les plus importantes à l'examen des Phylarques, qui

en conferent avec les familles de leur dépendance. Après une mûre délibération, ils font leur rapport au Sénat. Dans certains cas, on assemble les Etats Généraux pour décider des affaires majeures. Une coutume strictement observée par le Sénat, c'est de ne jamais statuer sur une question, le jour qu'elle est proposée; il en remet toujours la décision à la séance prochaine. Ici l'intention du Législateur fut d'empêcher les jugemens précipités. Il savait que tout homme qui parle au hasard, aime mieux soutenir opiniâtrément une idée fautive qui lui est échappée, que de risquer sa réputation en se rétractant. Il connaissait encore cette mauvaise honte qui nous ôte la liberté de revenir sur nos pas, lorsque nous nous sommes imprudemment avancés. Il voulut en conséquence donner aux Magistrats le tems de l'examen & de la réflexion, préférables cent fois à cette présence d'esprit, à cette promptitude de discourir & de prononcer sur tout; qualités funestes, dont nos jeunes étourdis se piquent fort mal à propos.

Des Etats
Généraux.

CHAPITRE IV.

Des Arts & des Artisans.

Ce peuple exerce une profession commune aux deux sexes, & dans laquelle tous sont également versés, c'est l'agriculture; ils l'apprennent dès leur plus bas âge, soit par théorie, dans les écoles publiques, soit par pratique, dans les campagnes voisines. Les jeunes gens vont voir travailler les anciens Laboureurs; eux-mêmes mettent la main à la charrue, ce qui n'est pas moins un amusement pour eux, qu'un exercice qui contribue singulièrement à leur former une constitution robuste, à leur donner de la vigueur, de la souplesse & de l'agilité. Outre cet art, qui leur est commun à tous, comme je viens de le dire, chaque habitant apprend un métier qui lui est propre. Les uns sont ouvriers dans les manufactures d'ouvrages en laine, les autres se font Tisserands, ceux-ci Maçons, ceux-là Serruriers ou Charpentiers. Les autres Arts mécaniques occupent si peu de personnes, qu'il est même inutile d'en faire mention. La mode des habits est uniforme dans toute l'Isle, & ne change jamais. La seule différence qu'on y re-

marque, est celle qui distingue les deux sexes, & les personnes mariées d'avec celles qui sont veuves ou célibataires. Au surplus, cette forme d'habit que chaque particulier se fait pour lui-même, est très-agréable; elle ne gêne aucun des mouvemens du corps, & est également propre à le garantir de la rigueur du froid & de l'excessive chaleur. Les femmes, ainsi que les hommes, apprennent un métier; comme elles ont moins de force que nous autres, elles ne s'occupent qu'à tricoter, à coudre, & à filer. Les ouvrages les plus rudes sont réservés aux hommes. Chaque enfant suit ordinairement la profession de son pere, qui lui est familiere, & comme naturelle. Si cependant un enfant annonce du goût & une vocation marquée pour un autre état, on le met en apprentissage dans une maison où l'on exerce le métier qui lui convient. Dans ce cas, ses parens & les Magistrats ont le plus grand soin que le jeune apprenti devienne le fils adoptif d'un pere de famille, généralement estimé pour ses bonnes moeurs & sa capacité. Chaque citoyen a la liberté d'apprendre plusieurs métiers, & de faire celui qui lui plaît davantage, à moins que le nombre suffisant d'ouvriers dans un art nécessaire ne vienne à manquer; alors le Magistrat oblige celui qui le professe,

de s'y adonner de préférence à tous les autres. L'emploi le plus important, je dirais presque l'unique fonction des Syphograntes, est d'avoir l'œil à ce que tout le monde fasse le meilleur emploi possible de son tems, & de veiller sur-tout à ce que personne ne se livre à la paresse. Les Utopiens ne sont cependant pas attachés au travail, ainsi que des chevaux qui tournent la meule sans relâche, & d'autres bêtes de somme qui n'ont jamais de repos. Cette contention continuelle est un esclavage dur, plus fait pour un galérien que pour un homme libre. Cette vie malheureuse & accablante, qui dans les autres pays est celle de tous les Artisans, n'est point connue en Utopie. Ainsi que chez nous, on divise le jour en vingt-quatre heures; on n'en consacre jamais que six au travail, trois avant midi, qui est l'heure du dîner. Après ce repas, on prend deux heures de récréation. Les trois autres heures du travail se terminent par le souper. On se couche sur les huit heures, on en dort à peu près autant; c'est à dire, qu'on se leve sur les quatre heures du matin. Il est permis à tout artisan d'employer, comme bon lui semble, tout le tems qui se trouve entre son sommeil, son travail & ses repas. Loin de le saisir avec avidité, pour s'abandonner à un

lâche repos, pour se plonger dans la débauche & dans l'ivrognerie, ils l'emploient tous à des jeux aussi innocens qu'instructifs; quantité d'ouvriers en profitent pour étudier les belles-lettres. Il n'est enjoint qu'aux personnes seules choisies par le Gouvernement pour apprendre les sciences relevées, d'assister aux leçons publiques qui s'en donnent tous les jours avant le lever du soleil; cependant les Collèges sont remplis d'une foule d'auditeurs empressés des deux sexes qui y accourent, pour entendre traiter les objets qui flattent le plus leur goût dominant. Ceux qui, pendant les heures de loisir, préfèrent aux études abstraites, qui ne sont pas de la compétence de tout le monde, l'exercice de leur métier sont fort libres à cet égard. On leur fait bon gré d'employer ce tems à multiplier les ouvrages d'un art utile à la société. Après souper, la récréation est d'une heure. En été, on s'amuse dans les jardins; en hiver, c'est dans les grandes salles à manger, qui sont communes à toute une famille. Dans ces réfectoires, ils font entre eux d'agréables concerts, ou ils s'entretiennent & dissertent paisiblement sur plusieurs matieres instructives. Loin d'eux ces jeux insensés du hazard, que l'avarice inventa de concert avec la friponnerie; ils ne les connaissent pas même

de nom. Ils en ont deux , qui ont quelque rapport avec celui des échecs ; l'un consiste en une espece de guerre algébrique , dans laquelle les nombres se livrent bataille , & cherchent à se faire prisonniers ; l'autre est un combat entre les vices & les vertus figurés : on y voit tous les efforts , tous les grands mouvemens de ces ennemis naturels & irréconciliables , fort ingénieusement représentés : on y aperçoit le choc & le désordre des vices qui s'entre-détruisent , & leur ligue puissante contre les vertus. On distingue dans les premiers les plus terribles antagonistes de telle ou telle de ces dernières , & les moyens d'attaque qu'ils emploient contre elles. Ici on voit qu'ils déploient toutes leurs forces , là qu'ils se replient sur eux-mêmes , & qu'ils se bornent à la guerre de ruse. La belle & vigoureuse défense des vertus est également bien développée : on voit les moyens qu'elles emploient pour combattre les vices avec succès , & les avantages signalés qu'elles remportent sur eux ; en un mot , ce jeu offre un plan régulier de bataille , qui retrace aux yeux tous les campemens , toutes les marches & contre-marches que font deux armées ennemies pour s'arracher mutuellement la victoire , & la fixer en leur faveur.

Mais je crois nécessaire , pour ne pas vous

exposet à tomber dans quelque erreur, d'entrer ici dans un détail plus circonstancié, au sujet de l'emploi du tems (1) des Utopiens. Je vous ai dit qu'ils ne travailloient que six heures; peut-être ne concevez-vous pas qu'un travail si court puisse suffire pour leur fournir tout ce qui est de nécessité première, ou d'agrément utile dans la vie? Cependant, loin de manquer de rien, ils sont pourvus de tout, même au delà de leurs besoins. Pour vous convaincre de la possibilité de ce que j'avance, faites attention, je vous prie, à la grande partie du peuple qui reste oisif chez les autres Nations. Premièrement, les femmes composent une moitié du monde; mais dans les pays où elles travaillent, les hommes nés lâches & paresseux, passent toute leur vie dans une honteuse léthargie. Supputez encore le nombre des Ecclésiastiques & des Moines: que de faïnéans! que de gens oisifs! Ajoutez à ceux-ci les riches, les propriétaires de fonds, les Gentilshommes, & les Seigneurs; n'oubliez pas sur-tout leur nombreuse valetaille, ces régimens de mauvais sujets, de vagabonds, de li-

Des Moines
& autres oisifs.

(1) On ne peut rien de plus sage & de plus judicieux que cet important morceau sur l'emploi du tems. Quelle matiere de réflexions pour tous nos Politiques!

bertins qui sans cesse les entourent & se présentent sur leurs pas ; calculez enfin ces légions formidables de mendiants, de gens qui, pour vivre sans travailler, se disent malades, contrefont les impotens & les infirmes, quoiqu'ils soient gros & gras, & tout aussi bien portans que vous & moi. Tout compte fait & débattu, vous verrez qu'il s'en faut bien que, dans nos pays, la quantité des Artisans & des Ouvriers soit aussi considérable que vous vous l'ériez d'abord imaginé. Autre observation. Combien, parmi ces Ouvriers & ces Artisans, ne s'en trouve-t-il pas qui font des métiers très-peu nécessaires à la société ? Mais il est moralement impossible que ces arts profanes, ces arts corrupteurs & pestilentiels n'abondent pas dans un Etat où l'on soudoye l'industrie, où l'on force le génie à se prostituer à prix d'argent. Si, de nos jours, les Artisans ne s'adonnaient qu'aux seuls métiers dont on ne peut absolument se passer, l'abondance des choses essentielles seroit si grande, qu'elles n'auroient plus de valeur, & la main-d'œuvre du Fabricant ne lui rapporteroit bientôt plus de quoi vivre. Si donc tous ces individus qui s'occupent d'arts inutiles ; si tous ces fainéans, dont un seul consume le produit du travail de deux Ouvriers ; si tous les gens de luxe & de bonne chere

s'appliquaient à l'exercice des seules professions indispensables , vous concevez sans peine le peu de temps qu'il leur faudrait pour nous fournir tout ce que les besoins, les commodités , & même les plaisirs naturels & honnêtes peuvent exiger. C'est ce que l'expérience prouve clairement en Utopie. A peine compte-t-on dans la Capitale & dans ses environs, cinq cents personnes des deux sexes, ayant l'âge & les forces requises pour le travail, qui en soient exemptes? Les lois en dispensent les Syphograntes ; mais eux-mêmes, jaloux de donner le bon exemple, ne s'en dispensent pas. Les autres, qui jouissent encore du privilège d'exemption, sont ceux que leur propre vocation & le vœu du peuple, sur l'avis des Prêtres & du consentement des Magistrats, appellent à la connaissance des sciences métaphysiques. Si, parmi ces sujets, il s'en rencontre un dont le génie & la capacité ne répondent pas à l'espérance qu'on en avait d'abord conçue, de l'Académie on le fait aussitôt descendre à la boutique. Si au contraire un Artisan profite avec ardeur du tems de ses récréations pour s'instruire, & fait de rapides progrès dans les Belles-Lettres , du rang de simple Ouvrier, on l'éleve à celui des Savans, C'est dans ce dernier ordre, plus éclairé que

tous les autres, que l'on choisit les Députés aux assemblées, les Prêtres, les Tranibores, & même le Président du Sénat, ou, si vous voulez, le Prince, Chef de la République. Autrefois on le nommoit *Barzane*, aujourd'hui on l'appelle l'*Ademe*. A la réserve des Lettrés, tous les autres particuliers d'une ville étant astreints à embrasser une profession mécanique, utile à la société, il est aisé de concevoir qu'on vient à bout de pourvoir à tout, & en fort peu de tems.

A tout ce que je viens de vous dire, j'ajouterai, pour dernière observation, qu'en raison du bon ordre que les Utopiens mettent dans leurs affaires, ils s'épargnent ces embarras & ces difficultés sans nombre, que chez les autres peuples les Ouvriers ont quelquefois toutes les peines du monde à surmonter.

De la bârisse
des maisons.

Vous conviendrez, par exemple, que chez nous, les soins & les frais extraordinaires que coûtent la bârisse entière, ou les réparations, viennent de ce que les enfans dissipés laissent tomber en ruine, par leur coupable négligence, des maisons que leurs peres attentifs avoient toujours entretenues en très-bon état. N'arrive-t-il pas journellement que, faute de quelques menues réparations, la reconstruction urgente d'une partie essentielle d'un bâtiment

bâtiment nous jette dans des dépenses énormes? N'est-il pas encore ordinaire de voir un héritier vain & orgueilleux, regarder d'un œil de dédain la maison qui vient de lui échoir, la traiter de *bicoque*, la laisser dépérir, & coûte qui coûte, élever un hôtel spacieux & magnifique sur un terrain qu'il achete au poids de l'or? Aucun de ces abus n'a lieu en Utopie. Dès que le Gouvernement a une fois assigné les emplacements propres à bâtir, il ne permet presque jamais d'en changer. Les habitans font toujours les réparations nécessaires à tems, & plus souvent ils les préviennent; aussi leurs maisons durent-elles des siècles: les Ouvriers seraient même exposés à se trouver sans ouvrage; si d'ailleurs ils n'étaient continuellement occupés à charier des matériaux, à les amasser, à les mettre en état d'être employés dès que le besoin le requiert. C'est ce qui fait qu'on voit le lendemain s'élever à son comble, la maison que la veille on a vu sortir de ses fondemens.

Quant aux Tailleurs, jamais la besogne ne De l'habillement. les presse. Tous les Artisans ne portent dans leurs boutiques ou dans leurs ateliers, qu'un habit de peau, qui leur dure sept ans. Si leurs affaires les appellent en ville, ils passent par dessus leur habit de travail un ample pourpoint.

dont ils s'enveloppent. Ce dernier vêtement , qui est commun aux citoyens de toutes les classes , a la couleur naturelle de la laine avec laquelle le drap est fabriqué : ils en usent beaucoup moins que par-tout ailleurs. La finesse du drap n'est d'aucun prix à leurs yeux ; ils ne recherchent que son extrême propreté , & sur-tout ils s'épargnent toutes ces façons qui sont si dispendieuses pour nous. Il en est de même du linge, dont ils font le plus grand usage. La seule qualité qu'ils estiment dans la toile , c'est sa blancheur ; ils en sont tous fort curieux ; tandis que chez nous un particulier qui n'a dans sa garde-robe que cinq ou six habits de drap , & autant d'étoffe de soie , & même dix ou douze , ne peut pas dire qu'elle soit bien montée , un Utopien trouve dans ses principes d'économie les moyens d'être toujours à la mode de son siècle , de pouvoir se présenter par-tout , & de n'avoir cependant besoin que d'un seul habit en deux ans. On se moquerait avec raison d'un particulier qui affecterait d'en avoir davantage ; car il n'en ferait ni mieux paré , ni plus à couvert de l'intempérie des saisons. C'est par une suite de cette sage économie , qu'avec peu de métiers , & beaucoup d'Artisans , tout abonde à tel point dans le pays , que , faute d'occupations

plus pressantes, on voit souvent les Bourgeois sortir par bandes de la ville, & courir, de gaieté de cœur, raccommoder un grand chemin, réparer une chaussée, renforcer une digue, ou employer leur tems à plusieurs autres travaux publics de ce genre. Je vous le répète, tout cela se fait de bonne volonté. En pareil cas, la regle des Magistrats est de ne contraindre personne. Quand la ville est bien pourvue, & que tout se trouve en bon état, alors on abrege le tems du travail. L'intention du Gouvernement n'est point de faire perdre ce tems dans des ouvrages absolument superflus; il veut au contraire que chaque citoyen, après avoir rempli la tâche qu'on a droit d'exiger raisonnablement de lui, ait, de son côté, le droit de jouir paisiblement, & en pleine liberté, du reste de ses journées. En diminuant, autant que cela ne nuit point à l'intérêt public, les heures du travail manuel, son but est d'en laisser davantage pour l'étude, pour la culture de l'esprit, & la perfection du cœur; avantages inestimables, dans lesquels les Utopiens font consister leur souveraine félicité.

CHAPITRE V.

Du Commerce des Utopiens.

Je crois devoir vous parler maintenant du commerce des Utopiens, & vous faire connaître la manière dont ils font entre eux l'échange des diverses choses nécessaires à la vie. La ville est peuplée de plusieurs familles, qui sont composées de tous les parens de différentes branches. Dès qu'une fille se marie, elle passe dans la famille de son époux; pour les enfans mâles & les neveux, ils restent dans leur propre famille, & doivent une entière obéissance au Chef, à moins que son grand âge ne l'ait privé du jugement: en ce cas, c'est le plus proche & le plus ancien des parens que l'on met à la tête de la maison. Chaque ville contient six mille familles, sans compter celles des Magistrats. Pour que la population se soutienne toujours au même degré, on a fait le règlement suivant. Chaque famille ne doit avoir ni moins de dix, ni plus de seize personnes adultes. Comme il serait difficile de fixer le nombre des individus au dessous de l'âge de puberté, le Législateur n'en a point parlé. Le règlement sur la quantité des adultes

n'observe avec tant de rigueur, qu'on réunit aux familles qui n'ont pas le nombre prescrit, les surnuméraires qui se trouvent dans les autres. Quand toutes les familles d'une ville sont complètes, on fait passer l'excédent des jeunes gens dans les villes qui éprouvent quelque perte du côté de la population. S'il arrive que la République ait plus d'habitans que son sol n'en peut nourrir, alors on tire de chaque ville un certain nombre de citoyens qu'on transporte sur le continent voisin, dont les habitans ont beaucoup plus de terres labourables qu'ils n'en peuvent mettre en valeur. Ces nouveaux Colons continuent à suivre les coutumes d'Utopie, à se gouverner selon ses lois; ils conservent sur-tout pour la Mere-Patrie un attachement inviolable. Ils offrent d'abord leur alliance aux Naturels de la Colonie; si ceux-ci l'acceptent, il en résulte un avantage réciproque; car les Utopiens, à force de travaux, & par leur industrie, parviennent à dompter la Nature ingrate de ces climats, & le sol qui, avant leur arrivée, ne pouvait suffire aux besoins d'une peuplade, offre bientôt l'abondance à deux grands peuples.

Si les anciens habitans refusent de faire société avec eux, & de vivre suivant leurs lois, ils levent aussi-tôt la hache, leur déclarent

la guerre, les combattent, & les chassent du pays, dont ils se rendent maîtres absolus. Vous remarquerez à ce sujet que les Utopiens estiment que la guerre la plus juste est celle qu'on entreprend pour conquérir une contrée, que ses habitans, également avares, jaloux & paresseux, ne veulent ni cultiver, ni laisser cultiver par ceux qui sont déterminés à ne point épargner leurs bras pour répondre au vœu de la Nature. Ne fait-on pas, disent-ils, que cette Mere commune de tous les hommes a abandonné par indivis la terre à ses enfans, pour la faire valoir, pour tirer de son sein leur subsistance? Si quelque calamité extraordinaire, comme la peste, dont ils ont deux fois éprouvé les ravages depuis leur fondation, diminue à tel point la population d'une ville, qu'on ne puisse la réparer, sans porter un préjudice notable à celle des autres villes; alors, plutôt que d'enfreindre les réglemens faits à ce sujet, ils rappellent chez eux leurs Colons; car ils aiment mieux dépeupler une Colonie, que de souffrir la moindre diminution dans aucune des villes de la République. Mais j'en reviens à l'administration domestique de chaque famille. Le plus ancien en est, comme je vous l'ai déjà dit, le Supérieur. Les femmes servent leurs maris, les enfans leurs peres, & les jeunes

gens sont soumis aux vieillards. Chaque ville est divisée en quatre quartiers égaux. Au centre de chaque quartier se trouvent des marchés publics, qui sont abondamment pourvus de toutes les denrées nécessaires au peuple. Ce qui flatte le plus, c'est l'admirable propreté qu'on aperçoit dans tous les magasins qui regnent autour de la place ; c'est là, c'est dans ces magasins que tous les Artisans portent le tribut de leur travail & de leur industrie. Les Chefs de famille vont demander dans ces dépôts publics tout ce dont ils ont besoin pour eux & pour les personnes de leur dépendance ; ils l'obtiennent sans bourse délier & sans donner de gages. On est d'autant plus empressé à leur donner tout ce qu'il leur faut, que l'abondance de tout est réellement extraordinaire. On est d'ailleurs bien persuadé qu'aucun particulier n'exigera rien au delà de ses besoins. Quel motif plausible déterminerait un citoyen à faire des amas superflus, quand il est assuré qu'à sa première demande on lui fournira toujours un ample nécessaire ? La crainte de n'en avoir jamais assez, produit cette rapacité vorace que l'on remarque dans tous les animaux. L'homme le moins raisonnable de tous est travaillé d'une manie bien plus étrange ; il aspire sans cesse, dans son fol orgueil, à dominer sur

Des Marchés.

Des Bou-
cheries.

ses semblables; il veut les éblouir par le fastueux appareil de sa puissance & de sa grandeur. Rempli d'une foute vanité, il se fait gloire de posséder plus à lui seul que cent autres ensemble; prétentions absurdes, avarice infame, détestable gloriole, vous ne fites jamais le tourment de nos sages insulaires. L'unique satisfaction de leurs besoins est le terme de tous leurs désirs. Attendant les magasins dont je viens de vous parler, sont les halles, où l'on porte certains comestibles, comme le pain, les herbage, les fruits, & les légumes. Les boucheries, les marchés aux poissons & aux volailles sont hors de la ville, sur les bords de la riviere: on a choisi le voisinage de l'eau, pour procurer à ces endroits la propreté qui leur est si essentielle, & sans laquelle ils ne seraient que d'infects cloaques. Les esclaves seuls exercent la profession de Bouchers. On a craint avec raison que les citoyens, en se familiarisant dans l'art d'égorger les animaux, ou de les assommer, ne perdissent peu à peu cette heureuse sensibilité, cette douceur naturelle, qualités si cheres & si précieuses à tous les cœurs bien nés. Quant à l'emplacement des gueries & des étaux, on a encore eu en vue, en les transportant hors de l'enceinte des villes, de prévenir les maladies épidémiques que les

exhalaisons qui corrompent l'air, ne manquent point à la longue d'occasionner. Il y a dans chaque rue plusieurs grands hôtels, qui tous ont un nom particulier, & sont bâtis à une égale distance l'un de l'autre. C'est dans ces lieux distingués que les Syphogrates font leur domicile. A chaque côté latéral de leur demeure sont situés, moiué par moiué, les maisons des trente familles qu'ils ont sous leur direction. Aux heures des repas, elles se rendent dans le vaste réfectoire de l'hôtel du Syphograte, pour y manger en commun. Les pourvoyeurs de ces différens hôtels vont à une heure fixe aux marchés & à la halle; & sur la liste qu'ils présentent des personnes qu'ils ont à servir, on leur distribue toutes les provisions de bouche qui leur sont nécessaires. Un des principaux objets qui fixe l'attention des Magistrats, c'est le soin des malades; ils sont traités dans des hôpitaux publics, qui sont au nombre de quatre, situés proche les portes de la ville; ils sont si vastes, qu'on les prendrait volontiers pour autant de gros bourgs. Quelle que soit la quantité des malades, les Magistrats veulent qu'ils soient à leur aise; ils veillent sur-tout à ce qu'on ne permette aucune cohabitation entre ceux qui n'ont que des maladies purement accidentelles, & ceux qui sont at-

Des Hôpitaux.

leurs enfans, qu'elles peuvent, à leur aise & tant qu'il leur plaît, égayer par leurs tendres caresses. Chaque mere allaite ses enfans, à moins que les maladies (ou la disposition de son tempérament) ne le lui permettent pas. Dans ces deux cas, les épouses des Syphogranthes cherchent promptement une nourrice à l'enfant; elles n'ont aucune peine à en trouver. Toutes celles qui sont en état de nourrir, s'offrent de bon cœur pour remplir ce ministère sacré, qui est l'objet de la plus grande vénération des femmes d'Utopie. Le nourrisson devient alors le fils adoptif de celle qui lui a donné son lait; toute sa vie il conserve pour elle les sentimens qu'un bon fils doit avoir pour sa propre mere. Les enfans au dessous de cinq ans restent à la chambre des nourrices. Ceux au dessus de cet âge, tant filles que garçons, servent au réfectoire, ou s'ils ne sont pas assez forts pour servir, ils se tiennent debout dans un silence respectueux derriere ceux qui sont à table. Leurs parens & leurs amis leur présentent par intervalle quelques morceaux de pain & des viandes découpées, qu'ils mangent à la hâte; car ils n'ont pas d'autre tems pour prendre leurs repas. La premiere table de toutes est celle qui occupe le fond de la salle. La place du milieu est la plus honorable & la

plus élevée ; elle domine sur toutes : c'est celle du Syphogrante ; son épouse est à sa droite, & les deux vieillards les plus anciens sont à sa gauche. Il est bon de vous dire que la distribution des convives est de quatre par quatre. Si le Temple se trouve dans cette Syphograntie, le Ministre & son épouse prennent place auprès du Magistrat, comme devant naturellement présider à l'assemblée : on mêle ensuite les jeunes gens avec les personnes d'un âge mûr. Ces dernières ont l'inspection sur eux ; & comme on ne peut rien dire, ni rien faire dans ces réfectoires qui ne soit vu ou entendu, le respect qu'imprime le grand âge, retient les étourdis. Si par hasard il leur échappe quelque parole trop libre, ou quelque geste déplacé, les anciens qui sont auprès d'eux les reprennent sur le champ, & leur imposent silence. On n'e sert point toute une file de suite, mais on présente les mets les plus succulens, d'abord aux personnes les plus âgées, dont les places sont distinguées ; ensuite on distribue sans façon à la jeunesse tout ce qui reste sur les plats. Les vieillards partagent, si bon leur semble, avec leurs voisins, ce qu'ils ont de plus appétissant. La quantité de mets délicats n'est pas assez abondante pour les prodiguer indistinctement à

tous les convives. Quoique , par égard pour l'âge , on destine les meilleurs morceaux aux Chefs de famille , cela n'empêche pas que chacun ne soit bien nourri , & même ne fasse bonne chere. Au commencement du dîner & du souper , on lit quelque traité de morale. Cette lecture est fort courte , parce qu'on craint qu'elle ne devienne plus fastidieuse qu'instructive. Dès qu'elle cesse , les peres entament la conversation , qui roule ordinairement sur des sujets agréables & divertissans ; ils ne se permettent jamais cependant le récit d'aucune anecdote scandaleuse , ou aucune faillie indécente. Ne vous imaginez pas qu'ils vous étourdissent par leur babil tout le long du repas ; non , ils laissent très-volontiers le champ libre aux jeunes gens , auxquels même ils sont beau jeu. C'est dans ces momens où la liberté de la table leur permet de déployer leur esprit , qu'on est plus à portée de le connaître & d'en juger. Le dîner n'est pas , à beaucoup près , aussi long que le souper. Ils pensent qu'en surchargeant à midi son estomac de nourriture , le corps , affaibli par les fonctions laborieuses de la digestion , perd les forces nécessaires pour le travail ; le soir on peut , sans inconvénient , contenter son appétit , parce que l'inaction du corps pendant la nuit , & le sommeil sont deux ex-

cellens digestifs. On exécute toujours, durant le souper, différentes symphonies, & les desserts y sont exquis. Les castolettes sont allumées, & répandent les odeurs les plus suaves dans l'intérieur de la salle; enfin on n'oublie rien de tout ce qui peut flatter & chatouiller les sens des convives; car nos Utopiens adoptent pour maxime que toute volupté, dont la suite n'est point dangereuse, est légitime & permise. Tel est le genre de vie que l'on mène à la ville: celui de la campagne est un peu différent. Comme les habitations y sont plus éloignées les unes des autres, chaque Colon mange en son particulier. Au surplus, il s'en faut bien qu'on manque de vivres aux champs, puisque c'est leur territoire même qui fournit les provisions de la ville.

CHAPITRE VI.

Des Voyages des Utopiens.

Quand il prend fantaisie à un Utopien de voyager, soit pour aller voir ses amis qui habitent dans une autre ville, soit pour connaître le pays, il en obtient, sans difficulté, la permission des Syphograntes & des Tranibores, à moins que sa présence & son assiduité au tra-

vail ne soient d'une absolue nécessité pour les concitoyens. D'ordinaire, les voyageurs marchent par caravane; ils sont munis d'un passe-port du Prince, qui, jour pour jour, fixe la durée de leur voyage. On leur donne un chariot avec un esclave public, pour le conduire, & avoir soin des bœufs qui y sont attelés. S'il ne se trouve point de femmes dans la caravane, les hommes aiment mieux aller à pied, & laissent là le char, qui retarderait leur course. Ils n'emportent rien dans leur tournée; ils sont traités *gratis* tout le long de la route. On leur fournit tout ce dont ils ont besoin. Chez les différens particuliers où ils logent, l'hospitalité s'exerce avec tant de courtoisie & de si bonne grace, que les voyageurs ne s'aperçoivent jamais qu'ils sont hors de chez eux. Celui qui passe plus d'un jour dans un endroit, y travaille de son métier, & les Artisans ses confreres ont pour lui toutes les déférences imaginables. Si quelqu'un s'avise de quitter ses foyers sans permission, & de se mettre en voyage sans un passe-port du Prince, on le ramene comme un fuyard; dès qu'on peut l'attraper, & il est sévèrement repris de justice; s'il tombe dans la récidive, il perd sa liberté. Un Utopien ne peut faire le tour de la ville & parcourir les champs voisins,

sans

De l'Hospitalité.

fans l'agrément de son pere & de sa femme :
comme il ne trouve ni à boire, ni à manger,
il est obligé de revenir aux heures précises du
travail, s'il veut diner ou souper. A cette con-
dition, on lui permet de se promener, pendant
la récréation ; hors des murs de la ville, qui
n'en souffre aucun préjudice, puisqu'il est
contraint d'y rentrer au moment où il devient
utile. Vous concevez, d'après ce que je viens
de vous dire, qu'on a mis tout en œuvre pour
forcer l'oisiveté jusques dans ses derniers re-
tranchemens. On ne rencontre, dans toute
l'étendue de l'Isle, ni cabaret, ni tabagie ;
point de ces lieux infames de prostitution ;
point de ces Académies de jeu, où souvent,
au péril de leur vie, les dupes font le profit
des escrocs & des fripons. L'œil vigilant du
ministère embrasse tellement toutes les parties
de la police ; qu'il faut, bon gré malgré,
faire un bon emploi de son tems, soit en tra-
vaillant, soit en ne prenant aux heures de loi-
sir que des délassemens honnêtes. L'abondance
est l'heureuse suite de ces sages mesures ; &
comme la répartition des biens est égale &
commune entre tous les citoyens, on ne con-
naît en Utopie ni pauvres, ni mendiants. Dans
l'Assemblée des Etats Généraux, qui se tient
tous les ans à Amaurote, & où assistent trois

Des Etats
Généraux.

Députés de chaque ville, on présente un état détaillé de toutes les productions de chacune de ces villes & de leur territoire. Après l'examen qui en est fait, on établit une balance exacte de rapport & de consommation entre toutes, après on donne à celles qui se ressentent de la disette, le superflu de celles qui ont de tout à foison. Ce don est gratuit, & sans espoir de retour. Si, l'année suivante, la ville qui a donné, vient elle-même à manquer, elle ne va point demander ce qu'il lui faut à celle qui a reçu son superflu, mais elle accepte ce qui lui manque de la première ville qui s'offre à le lui fournir. Tous ces prêts & ces échanges se font sans aucune vue d'intérêt : on les regarde comme autant de devoirs naturels, dont on ne saurait se dispenser sans inhumanité. De pareils traits vous prouvent assez sans doute que toute la République ne compose qu'une seule & même famille. Comme on ignore si l'année qui suit la dernière récolte sera bonne ou mauvaise, on a grand soin de toujours approvisionner le pays pour deux ans : on permet ensuite l'importation chez l'étranger de l'excédent des denrées en tout genre. Ces productions nationales consistent en blé, miel, laine, lin, chanvre, bois, peaux, vermillon, coquillages, cire, suif, cuir, & même

Précautions
contre la di-
sette.

en quantité de gros & menu bétail. Ils donnent un septieme de leurs marchandises aux pauvres du pays où ils vont commercer ; & vendent le restant à un prix très-borné. Ils rapportent de ces traites, non seulement le fer, qui est presque la seule chose qui leur manque, mais encore des sommes considérables en or & en argent. On ne saurait s'imaginer combien les Utopiens se sont enrichis depuis le long espace de tems qu'ils font si heureusement ce commerce : aussi leur est-il absolument égal aujourd'hui de vendre à crédit ou au comptant. La plus grande partie de leurs affaires se fait en papier. Pour en assurer la solidité, ils ne se contentent pas de la garantie & de la solvabilité du tireur ou de l'endosseur ; ils ont soin, en se conformant aux usages des lieux, d'en faire dresser des actes authentiques par des Officiers publics. Ils chargent ensuite les Corps municipaux des villes de commerce, du recouvrement de ces dettes. Ceux-ci font payer avec d'autant plus d'exactitude les débiteurs à l'échéance de leurs obligations, que leurs villes perçoivent les intérêts des créances remboursées & déposées en masse au trésor public, jusqu'au jour où les Utopiens font la demande de leurs capitaux. Ils n'en repentent souvent que la plus faible partie, &

Du recouvrement des dettes de commerce

abandonnent le reste à leurs débiteurs , parce qu'ils estiment que c'est bleffer la justice , que d'enlever aux autres ce qui leur sert , & ce dont on ne fait soi-même aucun usage. Mais s'ils veulent obliger un peuple voisin , menacé d'une invasion , ou s'ils se trouvent sur le point d'avoir la guerre , alors ils redemandent la totalité de leurs créances. Tous les trésors qu'ils amassent dans leur propre pays , sont destinés à écarter loin d'eux les calamités publiques , à leur acquérir des secours dans les dangers pressans & imprévus. En tems de guerre, ils donnent une forte paye aux soldats étrangers qu'ils soudoient , & qu'ils exposent plus volontiers que les leurs ; car ils sont très-avares du sang de leurs compatriotes. Ils sement d'ailleurs avec tant de profusion l'or & l'argent sur les pas de leurs ennemis , qu'ils occasionnent la désertion de leurs troupes , qui passent de leur côté ; ou ils enflamment à tel point la cupidité des Généraux , que ceux-ci tournent leurs armes contre eux-mêmes , & s'entre-détruisent. Voilà les raisons qui les déterminent à conserver toujours au besoin un trésor considérable. Mais vous dirai-je le cas qu'ils font de l'or en général ? Peut-être ne voudrez-vous pas me croire ? car enfin , si quelqu'un venait me raconter tout ce dont j'ai été témoin à ce sujet ,

Je vous avoue que je ne pourrais guere m'empêcher de soupçonner la vérité de son récit. Rien cependant de plus vrai que tout ce que je vais vous apprendre ; mais les choses nous paroissent d'autant plus incroyables, qu'elles sont plus éloignées des coutumes & des mœurs de notre patrie. Des hommes sensibles cependant, des hommes qui réfléchiront sur les usages, sur les lois de ces Républicains, si différentes des nôtres, s'étonneront moins de ce que je vais vous raconter, & se le persuaderont plus facilement. Il ne s'agit point ici d'avoir égard à l'emploi que nous faisons de l'or & de l'argent ; il faut uniquement consulter la façon de penser & de juger des Utopiens sur ce premier objet de notre culte. Comme ils n'ont aucunement besoin d'espèces, dont le cours est inconnu chez eux, ainsi que je l'ai remarqué plus haut, ils se bornent à garder leur or & leur argent pour s'en servir à propos dans les conjonctures difficiles & fâcheuses. Il est possible, disent-ils, que ces momens de crise ne se rencontrent pas dans la série des événemens que le ciel nous prépare ; il est prudent toutefois de chercher à nous précautionner contre un avenir toujours incertain. L'usage qu'ils font, en attendant, de l'or & de l'argent, est bien propre à fixer le juge-

De l'emploi
de l'or.

ment que tout le monde devrait raisonnablement porter sur ces métaux. Cet usage n'est autre que la mesure du mépris qu'on doit avoir pour eux. Sans prévention, qui pourra disconvenir que le fer, dont on ne peut pas plus se passer que du feu & de l'eau, ne soit bien plus nécessaire & plus précieux que l'or & que l'argent ? L'homme néanmoins, toujours irréséchi, toujours inconséquent dans ses procédés, assigne une valeur aux métaux, sans faire la moindre attention aux divers degrés de mérite qu'ils peuvent avoir, par rapport à son utilité personnelle. Il avilit, il méprise, malgré leurs qualités usuelles, ceux qui sont les plus communs, & met un prix ridicule aux autres, en raison de leur extrême rareté, quoique d'ailleurs ils ne puissent être d'aucun usage proprement dit utile & nécessaire. Mais la Nature, cette tendre mère, dont la sagesse se manifeste dans toutes ses vues, raisonne d'une manière bien différente de celle de ses enfans ; elle place sous nos yeux & sous notre main tout ce qu'elle juge essentiel au soutien de notre existence ; elle affermit la terre sous nos pieds, balance & fait circuler autour de nous l'air, qui est notre élément ; elle nous indique la source & le cours des rivières, rien ne lui échappe de ce qui peut nous rendre la vie

douce & agréable; mais elle enfouit dans des gouffres profonds, qu'elle-même a creusés au centre de la terre tout ce qui ne peut nous être d'aucune utilité réelle. Le Gouvernement d'Utopie ne fait point enfermer dans des tours l'or & l'argent, afin de prévenir les jugemens du vulgaire, sottement ingénieux, dans tous les mondes possibles, à se forger des idées bizarres. Il pourrait croire ici que le Prince & le Sénat abusent de sa bonne foi, qu'ils ourdissent ensemble quelque trame avantageuse pour eux, & nuisible à ses intérêts. On n'emploie pas non plus ces métaux à fabriquer de la vaisselle, & d'autres ouvrages travaillés par les plus grands Artistes. Quand il faudrait fondre les matieres, & en faire de la monnoie pour payer les troupes, ce serait un embarras & un sujet de chagrin; car, dès qu'une fois on s'est laissé séduire par le luxe, dès qu'on est attaché à ses inventions, ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'on y renonce. Pour prévenir ces inconveniens, ils ont sur cet objet une politique marquée au coin de cette singularité qui frappe d'abord dans toutes leurs institutions. Cette coutume est si contraire à nos idées, si opposée au profond respect, à la passion que nous avons pour l'or & pour l'argent, qu'il faut, je le répète, avoir vu les choses pour les croire,

Toute la vaisselle des Utopiens est de terre cuite ou de verre, d'une forme, il est vrai, aussi propre qu'agréable; mais la matière n'est rien moins que rare & coûteuse. Quant à nos métaux les plus précieux, ils les emploient à la fabrication de leurs vases nocturnes, & des ustensiles les plus vils du ménage. On en voit quantité, tant dans les maisons publiques que chez les particuliers. Ils en font aussi de fortes chaînes, pour attacher aux pieds & aux mains de leurs esclaves. On condamne encore tous ceux qui sont notés d'infamie; à porter des pendans d'oreille d'or, une quantité prodigieuse d'anneaux aux doigts, des colliers, & une large plaque sur le front, le tout de même métal. Vous voyez par-là que nos Républicains ont cherché tous les moyens imaginables d'ôter à l'or & à l'argent tout leur crédit, de les avilir, & de les mettre au niveau de la fange, qu'on méprise & qu'on rejette avec horreur. Ainsi la possession de ces mines si riches, que tant d'autres peuples chérissent comme leurs propres entrailles, & de la perte desquelles ils seroient inconsolables, n'est d'aucun prix aux yeux de nos Insulaires, & on leur enleveroit d'un seul coup toutes les richesses pécuniaires, qu'ils ne s'en croiroient pas plus pauvres d'une obole. Ils ramassent des perles sur leurs rivages; ils

trouvent des diamans & des pierres fines dans le creux des rochers ; mais ils ne se donnent pas la peine de les chercher. Ils se contentent de faire usage de ceux qui tombent par hasard sous leurs mains. Ils les taillent, les polissent, & en font des ornemens & des joyaux à leurs petits enfans. Dès que ceux-ci grandissent, & qu'ils sont susceptibles de raison, ils se défont de leur propre mouvement de ces babioles, comme nos jeunes gens quittent les marques extérieures de l'enfance, & les jeux innocens, qui, au sortir du berceau, amusaient leurs facultés naissantes. Ces usages, diamétralement opposés à ceux des autres Nations, donnent quelquefois lieu à d'étranges méprises, & de la part des Utopiens, & de la part des étrangers qui abordent chez eux. Je n'ai jamais été plus à portée de voir ces erreurs réciproques qu'à l'arrivée des Ambassadeurs d'*Anémolie* (1), qui firent leur entrée à *Amaurote* durant mon séjour. Comme ils venaient pour traiter d'affaires de la plus haute importance, trois Députés de chaque ville, & les Ministres étrangers qui se trouvaient alors dans l'Isle, vinrent se rendre au-

(1) *Anemolii Anemolicus*, nom dérivé du grec, qui veut dire, nation vaine, peuple frivole.

près d'eux, au milieu de la Capitale. Ces derniers, qui séjournèrent depuis quelque tems en Utopie, n'ignoraient pas les coutumes des habitans, & le profond mépris qu'ils avaient pour le faste, & pour tout ce qui s'appelle pompe extérieure : ils se présentèrent en conséquence fort simplement vêtus ; mais les Anémoliens, qui, par rapport à leur éloignement & au peu de commerce qu'ils faisaient avec nos Insulaires, n'avaient aucune connaissance de leurs mœurs & de leurs usages, commirent à leur égard une bêtise fort grossière. Les premiers Utopiens qui s'offrent à leurs yeux sous le costume national, leur font juger aussitôt que ce peuple est pauvre & misérable. Plus orgueilleux que sages, ils s'avisent de vouloir lui en imposer par leur richesse & leur magnificence. Nos trois Ambassadeurs, qui étaient des personnes du premier rang dans leur pays, s'habillent donc aussi superbement que des Acteurs qui doivent monter sur la scène, pour y représenter des Héros & des Dieux. Les voilà qui se mettent en marche, accompagnés d'une suite de cent personnes au moins, toutes couvertes d'habits de soie, brodés de diverses couleurs. Ceux de leurs Excellences étaient de drap d'or, enrichis de pierreries ; ils portaient en outre des bagues,

Des bracelets, des colliers, & des pendants d'oreilles de perles & de diamans. Leurs chapeaux étaient garnis d'une large broderie en or, & d'agraffes d'un travail aussi précieux que le métal. Parés de tous ces riches ornemens, qui, chez les Utopiens, sont précisément la marque distinctive de l'esclavage, de l'infamie, ou de l'enfance, ils s'imaginaient éblouir tous les yeux, & se donner le spectacle de ces coups de surprise qui flattent si agréablement l'orgueil & la vanité de ceux qui les font naître. Tous trois portaient fierement la tête au vent, se renvergoient, & se pavanaient de la belle manière, en faisant tomber par-ci par-là quelques regards de pitié sur le peuple, qui accourait en foule pour les voir passer. Mais le plaissant de l'aventure, c'est que, malgré leur air d'importance & la bonne opinion qu'ils avaient d'eux-mêmes, nos trois Excellences furent complètement moquées & bernées tout le long de la représentation. Je vous ai dit qu'en général bien peu d'Utopiens voyagent, très-peu par conséquent sont instruits des mœurs & des usages des autres peuples. Il ne faut donc pas s'étonner si nos bons bourgeois d'Amaurote, qui s'imaginaient que tout se passait ailleurs comme chez eux, prenaient ici les maîtres pour les valets, & les Ambassa-

deurs pour les esclaves de leur fuite. Ils saluaient respectueusement ceux qui portaient les habits les plus simples, parce qu'ils croyaient voir en eux les nouveaux Ministres plénipotentiaires. Des enfans de sept à huit ans, qui avaient renoncé à tous ces joyaux de l'enfance, dont ils voyaient les Ambassadeurs surchargés, criaient de bonne foi à leurs meres : *Maman, maman, regardez donc ces grands nigauds qui portent des joujoux & des babioles, comme s'ils n'étaient encore qu'un maillot. Taisez-vous*, répondaient sérieusement les meres, *ce sont à coup sûr les bouffons de leurs Excellences*. D'autres portant la vue sur leurs chaînes d'or, disaient tout haut, en se moquant : *De quelle utilité, je vous prie, peuvent être ces chaînes ? Elles sont si minces, que ces esclaves peuvent aisément les briser, & si peu ferrées, qu'il leur est plus facile encore de les ôter, & de prendre la fuite*. Après avoir séjourné quelques jours dans la Capitale, les Anémoliens, plus instruits des usages du lieu, reconnurent leur prévention. Ils s'aperçurent bien que l'or ne manquait pas en Utopie, puisqu'un seul esclave en portait plus dans les chaînes dont il était garrotté, qu'ils n'en avaient à eux trois dans leurs riches habits; mais que ce métal était aussi vil, aussi

abhorré chez les Utopiens, qu'il était chéri & révééré dans leur pays. Honteux & confus de leur méprise, ils s'empresferent de retrancher tout leur train, & déposerent humblement leur fierté & leur arrogance. Ils se trouverent encore bien plus éloignés du but qu'ils s'étaient proposé, lorsque différens entretiens avec les habitans les eurent mis à même de connaître à fond la maniere de penser du peuple avec lequel ils venaient traiter. J'avoue que ses opinions sur ce point durent leur paraître bien étranges. Est-il possible, disent les Utopiens, qu'un homme qui est tous les jours en état de contempler les astres & la beauté du soleil, puisse, avec quelque plaisir, repaître ses yeux de la lueur fugitive de ces petits morceaux de cristal ou de roche, qu'il nomme pierres précieuses? Se peut-il qu'il se rencontre des êtres assez dépourvus de sens & de raison, pour se croire plus nobles, plus excellens que leurs semblables, parce qu'ils sont couverts d'un drap plus fin & plus rare? Mais la laine dont ce drap est fabriqué, ne provenait-elle pas également de la toison d'une brebis; & au bout du compte, toute belle qu'était cette toison, la brebis qui la portait n'était-elle pas une bête comme une autre? Vous adorez l'or (prenez que c'est un Utopien qui parle); mais

ce métal , par la nature de sa trempe , ne peut vous être d'aucune utilité ; s'il a quelque prix , c'est vous qui le lui avez indiscretement donné. Ce prix est idéal & fidif ; ce n'est qu'une valeur conventionnelle & relative à vos besoins. Cependant cette matiere est aujourd'hui en si haute vénération chez tous les peuples de la terre , qu'on ne rougit point de la préférer à l'homme même. En voulez-vous la preuve ? La voici. Regardez ce maître sot , enseveli dans sa crasse ignorance ; ne vous semble-t-il pas voir une misérable souche qui conserve à peine quelques restes de végétation ? Ce lâche individu n'est d'ailleurs qu'un fou décidé , un juré fripon. Cependant une Cour nombreuse s'empresse de lui offrir ses hommages ; il tient sous sa dépendance & à ses gages , des hommes sensés & vertueux , des sages & des gens à talens. A quel titre leur commande-t-il ? Sur quoi fonde-t-il ses droits ? Sur quoi ? Sur son coffre-fort. Le malheureux est riche , & sa richesse est tout à la fois la base de son stupide orgueil & de son injuste domination. Mais si l'avare chicane , qui met tout son plaisir à dévorer les trésors des hommes , & à réduire les plus opulens aux dernières extrémités de l'indigence ; si la fortune encore , par un caprice bien digne d'elle , vient à précipiter du haut

de la roue ce mortel boursofflé de sottises & d'ennui, naguere si fier de ses richesses, si elle les fait passer dans les mains du plus insignifiant de tous ses valets, alors quelle sera la ressource du millionnaire ruiné ? Vous le verrez bientôt ramper à son tour dans la poussière, traîner sa honteuse existence dans l'obscurité, & finir par mendier un refuge chez son propre laquais, qui ne regardera son service auprès de lui que comme une dépendance nécessaire de la totalité de ses biens, dont le sort l'a mis en possession. Ce qui m'irrite, ce qui me révolte sur-tout, est de voir les respects, les honneurs presque divins que vous rendez à un homme qui ne vous est de rien, & auquel vous ne devez rien. Je vous surprends néanmoins fléchissant le genou devant lui, vous l'encensez ; & pourquoi ces adorations ? Parce qu'il a de l'or & de l'argent. Mais vous savez que c'est un ladre, un usurier, & que de son vivant vous n'aurez pas un sou de toute sa fortune. Que vos grimaces sont méprisables, extravagantes, & absurdes ! Telle est sur les richesses la façon de penser des Utopiens. L'éducation publique qu'ils reçoivent dès leur plus bas âge, & l'étude des belles-lettres, dont ils s'occupent très-sérieusement eux-mêmes, contribuent pareillement à la leur inspirer, &

à la perfectionner. Quoiqu'ils ne destinent particulièrement à la connaissance intime des hautes sciences que ceux qui annoncent dès leur tendre enfance une saine judiciaire, un génie élevé, un goût invincible pour la philosophie & la métaphysique, on donne néanmoins à tous les enfans une teinture de ces sciences, ainsi que des arts libéraux. D'ailleurs je vous ai dit que les hommes & les femmes se font un plaisir de consacrer à leur étude les heures que leur laisse l'interruption du travail. Les Utopiens ne connaissent que leur langue maternelle; c'est la seule qu'on emploie dans tous les Colléges, dans toutes les Ecoles, & les Académies. Cet idiome est riche, & sa prononciation est fort douce. Aucun autre ne saurait leur prêter des expressions plus propres à rendre leurs pensées avec autant de précision & de clarté, que de justesse & d'énergie. Cette langue est d'ailleurs presque universelle dans leur monde; elle a différens dialectes. Ils n'avaient point entendu parler, avant notre arrivée, de tous les Philosophes si célèbres parmi nous. Mais en Musique, en Logique, dans l'Arithmétique & la Géométrie, leurs découvertes n'étaient nullement inférieures à celles de nos plus grands Maîtres. Si toutefois

ils

ils peuvent aller de pair avec les Anciens dans les inventions vraiment utiles, il s'en faut bien qu'ils égalent nos dialecticiens & nos sophistes modernes. Ils n'ont trouvé aucune regle de restrictions, d'amplifications, de suppositions, ni aucune de ces subtilités de logique que nos grimauds de collège savent sur le bout du doigt. Ils sont peu propres à la recherche des *idées secondes*; ils n'ont jamais pensé à l'homme dans l'*universalité*, comme s'exprime le jargon scientifique de nos écoles. Malgré la grandeur démesurée de ce colosse, au dessus de toutes les statures gigantesques; malgré toutes les démonstrations que nous employâmes pour le leur rendre palpable, ils ne purent jamais l'apercevoir. Mais s'ils n'ont point fait un pas dans ce fatras d'abstractions métaphysiques, on peut assurer qu'ils ont en revanche poussé fort loin leurs connaissances dans l'Astronomie. Ils ont fabriqué divers instrumens de mathématique, comme des télescopes, des quarts de cercle, & plusieurs autres, à l'aide desquels ils mesurent exactement la hauteur du soleil, ils fixent même la durée de son cours, ses déclinaisons, ainsi que les phases de la lune, les mouvemens ordinaires ou rétrogrades des astres & des planètes qui

brillent sur leur horison. Quant à l'astrologie judiciaire & à tous ces contes bleus de la magie blanche, leur ignorance sur ce point est des plus parfaite. Ils pronostiquent les pluies, les vents, le froid & le chaud sur certains signes apparens, & d'après une foule d'observations confirmées par une longue expérience, qui rarement nous induit en erreur. Au surplus, relativement à ces objets, ainsi qu'au flux & reflux de la mer, à sa saison, à l'origine du Monde tel qu'ils le conçoivent, à la nature des divers corps célestes, ils ont des opinions qui different entre elles, comme en ont eu nos anciens Philosophes : quelquefois ils quittent les vieilles pour s'attacher aux nouvelles, lorsqu'ils les croient plus solides, & ils finissent, ainsi que nous, par ne pas tout à fait s'accorder sur ces points de croyance arbitraire.

Ils agitent en philosophie morale les mêmes questions que nous. Ils se demandent en conséquence si le nom de *bien* peut convenir également aux qualités de l'ame, à celles du corps & de la fortune, ou s'il n'appartient qu'aux premières. Leurs dissertations sur la vertu & sur ce qu'on appelle plaisir ou volupté, sont très-étendues. L'objet le plus noble & le plus intéressant de toutes leurs

questions & de toutes leurs recherches, est de savoir en quoi consiste le vrai bonheur de l'homme, si c'est dans une seule ou dans plusieurs choses réunies. La plupart des Utopiens embrassent sur cet article le système d'Epicure, (1), ils sont persuadés que si la volupté n'est pas entièrement dispensatrice du bonheur, elle seule du moins contribue le plus à nous le procurer. Ce qui va vous étonner sans doute, c'est qu'ils fondent sur la Religion même, toute triste & toute sévère qu'elle est, une morale si facile & si douce. Jamais ils ne dissentent sur le souverain bien de l'homme, qu'ils n'invoquent le secours de leur religion; ils déduisent leurs conséquences de ses principes mêmes; ils mêlent ses maximes aux raisonnemens de la philosophie, & pensent que, sans le concours de leurs lumières réciproques, ils feraient pendant toute leur vie des recherches infructueuses pour trouver la félicité.

Voici leurs dogmes principaux. L'ame est

Dogmes des
Utopiens.

(1) Non pas l'Epicure de Lucrece, qui prétend que le Philosophe grec faisait consister le bonheur uniquement dans les plaisirs des sens, tandis qu'Epicure soutenait que la félicité de l'homme est dans la volupté, non des sens & du vice, mais de l'esprit & de la vertu.

immortelle; Dieu, dans les décrets éternels de sa bonté, l'a créée *capable de bonheur*. Il est une vie future dans laquelle le vice sera puni & la vertu récompensée. Quoique la religion seule établisse & enseigne ces articles de foi, les Utopiens soutiennent que la raison doit suffire pour nous déterminer à les adopter & à y croire. Si ces points fondamentaux n'étaient point autant de vérités incontestables; si la mort, en nous retranchant du nombre des vivans, anéantissait tout notre être, il n'est pas d'homme, si borné qu'on le suppose, qui n'eût encore assez d'esprit pour sentir qu'il est de son intérêt de se faire, même des crimes les plus atroces, autant de degrés pour atteindre au bonheur de la vie présente. On le verrait donc sans cesse tourmenté de la soif des plaisirs; il les saisirait tous avec une égale avidité, en s'arrêtant néanmoins avec complaisance au choix des plus raffinés, des plus exquis, & de ceux dont la douleur n'accompagne on ne suit point la jouissance.

Qui pourrait le blâmer de suivre un pareil système? Quel excès de folie de renoncer à soi-même & aux agrémens de la vie, de pratiquer les vertus les plus difficiles & les plus austères, de s'exposer volontairement aux tribulations, de supporter avec patience les dif-

graces & les maux les plus cuifans, fi notre espoir ne s'étend pas au delà du tombeau, fi notre ame & la félicité dont elle est fufceptible fe perdent & s'abiment avec le corps dans une nuit éternelle!

Quant à la volupté dont ils font dépendre le bonheur de cette vie, ce n'est point cette volupté fensuelle qui n'a pour but que la fatisfaction des appétits défordonnés, c'est cette volupté douce & honnête, fondée principalement fur l'amour & la pratique de la vertu, fans laquelle ils ne lui trouveraient aucun prix. Or la vertu, selon eux, n'est autre chose que l'observation rigide de la loi naturelle, feule loi univerfelle, invariable & permanente que Dieu a profondément gravée dans nos cœurs pour nous servir de regle en ce monde. Vivre selon la loi naturelle, c'est, difent les Utopiens, ne confulter que la raifon, pour favoir d'elle ce que nous devons ou ne devons pas faire, ce qui doit être l'objet de nos défirs ou de notre averfion. Le premier & le plus important de tous les devoirs que nous impofe la raifon, c'est de révéler, de bénir l'Être fuprême, feul auteur de notre existence & du bonheur auquel nous afpirons. Cette raifon nous engage enfuite à mener une vie douce & paifible, à

resserrer & à cimenter les liens de la société, en partageant avec tous nos semblables, qui sont nos freres, les aïfances, les agrémens, & les biens que nous parvenons à nous procurer. Car enfin le parifan le plus zélé de la vertu, l'ennemi le plus irréconciliable du plaisir, en vous faifant un devoir de porter votre croix, d'être dur envers vous-même, ne vous ordonne-t-il pas en même tems d'aimer votre prochain, de l'aider dans son infortune, de le confoler dans fes afflièions ? Quelque auftere qu'on fuppose un homme, il n'en est point qui ne faffe l'éloge de la charité, comme de la vertu la plus excellente & la plus effentielle. Il n'en est point qui ne s'attendriffe, qui ne laiffe échapper des marques précieufes de fenfibilité, en vous difant : Oui, les feuls plaisirs purs & délicieux, les feuls plaisirs qui rapprochent un faible mortel de la Divinité, font ceux qu'il goûte lorsqu'il trouve & faifit l'occafion d'effuyer les larmes de fon semblable, de le foulager du poids de la douleur qui l'accable, de le rappeler des portes du trépas & de le rendre aux charmes d'une vie tranquille, qui feule renferme la vraie volupté. Que chacun de nous descende dans fon cœur, qu'il l'interroge, il lui répondra que c'est là

le vœu le plus ardent que la nature, c'est-à-dire, le désir de sa propre conservation, de son propre bonheur, ne cesse de lui faire former pour lui-même. Posons d'abord pour principe, que la vie passée dans les délices, qui n'est autre que la vie voluptueuse, est bonne ou mauvaise. Si elle est réellement mauvaise; loin d'en procurer la jouissance à votre Prochain, vous devez la lui ôter, comme d'une chose contraire à son bien-être; si elle est bonne, s'il est permis, je dis plus, si nous sommes obligés de lui offrir les moyens d'en jouir, pourquoi ne commencerions-nous pas par nous? Il est une vérité universellement reconnue, c'est qu'on n'est intéressé à faire du bien à personne au monde plus qu'à soi-même: tandis que la nature dispose nos cœurs à l'amour du Prochain, tandis qu'elle nous fait un devoir de cet amour, pourrait-elle nous ordonner de haïr notre propre individu & de sévir contre nous-mêmes? Non, sans doute; le but de tous nos soins & de toutes nos recherches doit donc être de mener la vie la plus agréable possible; c'est-à-dire, d'embellir le cercle étroit de nos jours de toutes les délices, de toutes les jouissances que la nature nous indique; car la seule & vraie vertu

de l'homme est de vivre selon ses lois. Attentive à nous procurer tout ce qui peut nous être d'un bien réel, elle se sert de la voix du plaisir pour appeler au bonheur ses enfans qu'elle voit tous du même œil & qu'elle chérit avec une égale tendresse. En les pressant de s'aider mutuellement, de partager à l'amiable entre eux & ses faveurs & ses trésors, elle ne cesse de leur répéter de fuir ces délices perfides, ces voluptés insidieuses, que souvent quelques ingrats n'ont pas honte d'acheter aux dépens du bien-être de tous ceux qui les entourent.

C'est par une suite de ces principes que les Utopiens soutiennent qu'on doit scrupuleusement observer les conventions rédigées entre particuliers, & les lois promulguées par un Prince bon & juste, ou par un Peuple libre & bien intentionné. Cette inviolable observation, ajoutent-ils, doit avoir lieu, sur-tout à l'égard de nos lois, qui, revêtues de la sanction publique, établissent le partage égal, la communauté de ces biens & de ces avantages de la vie dans lesquels nous faisons consister la souveraine volupté. Respecter les lois dans les moyens que l'on prend pour se procurer le bonheur, c'est prudence; se proposer le bien général pour

but de toutes les démarches, c'est humanité; chercher son bien aux dépens de celui d'autrui, c'est une injustice criante. Le comble de la grandeur d'âme & de l'héroïsme civique, c'est de sacrifier son intérêt personnel à celui de son concitoyen, c'est de ne plaindre ni soins, ni peines, ni argent lorsqu'il est question de l'obliger; c'est, en un mot, de préférer son bien-être au nôtre propre. Loin de nous nuire, cette générosité officieuse devient pour nous la source d'une infinité d'avantages. Outre qu'un bienfait porte toujours avec lui sa récompense, la chaîne invisible qui nous lie les uns aux autres, nous fait une nécessité de nous rendre des services réciproques, & d'user entre nous de justes représailles. Mais sans parler ici de ce retour que nous avons droit d'attendre, les impressions vives & délicieuses que nous éprouvons au fond du cœur lorsque nous avons fait une action bonne & louable, n'en sont-elles pas le plus doux prix? Et ce prix si flatteur ne nous dédommage-t-il pas au centuple de la privation que nous avons eu le courage de nous faire? A ces considérations purement humaines, qui résultent d'un acte d'humanité, il faut joindre un motif plus consolant encore, c'est la certitude

intime qu'a tout homme pénétré de la religion, qu'il est un Dieu-tout puissant, dont la justice souveraine récompense les œuvres de bienfaisance & de charité par des biens éternels & inépuisables. C'est d'après ces principes qu'ils se persuadent que les plaisirs, dont la continuité forme le bonheur, sont l'unique fin à laquelle doivent tendre toutes les actions & même toutes les vertus de l'homme. Ils définissent la volupté, cet état de l'ame & du corps, que l'instinct naturel nous fait préférer à tout autre, parce qu'il nous affecte d'une manière plus douce & plus agréable. Remarquez, je vous prie, ces mots, *l'instinct naturel*. Ce n'est pas sans de très-fortes raisons qu'ils les emploient dans cette définition. Les seuls plaisirs avoués par la nature sont, disent-ils, ceux qui ne causent de préjudice à personne, qui ne nous font point sacrifier un plus grand avantage à un moindre, qui n'engendrent ni la douleur ni le remords, qui ne portent enfin aucune atteinte, soit à nos facultés physiques, soit à nos facultés intellectuelles. Les plaisirs que la nature condamne & rejette sont ceux que se forge cette multitude d'hommes aveugles qui se repaissent d'illusions, qui donnent aux choses le degré de bonté, de valeur, & d'ex-

cellence qu'il leur plaît, comme s'il dépendait d'eux d'en changer aussi facilement l'essence, qu'ils en changent la dénomination. Tous ces desirs déréglés, tous ces appétits fougueux, toutes ces convulsions de l'ame & ces épuisemens des sens ne sont point la vraie félicité : loin de nous rapprocher d'elle, ils ne sont que l'éloigner de nous, ils la détruisent même entièrement. Dès qu'une fois l'homme prend plaisir à favoriser de pareilles jouissances, dès qu'il est tourmenté de semblables vertiges, plus de repos, plus de douceurs à espérer pour lui; son cœur, dupe de son imagination exaltée, s'échauffe & s'enflamme pour des objets fantastiques, dont la recherche lui cause autant de peines & de soins, que la possession lui cause de douleurs & de repentir. Regardez ce malheureux aveugle, il s'élançe, il court, il vole dans une route, qu'il prend pour celle du bonheur; dans le délire de sa passion il croit y parvenir, il double la vitesse de sa marche, il touche au bout de sa carrière : qu'y trouve-t-il? Le précipice affreux dans lequel il se précipite!

Les Utopiens mettent au rang de ces plaisirs, de ces voluptés chimériques, la folie de ces hommes dont je vous ai parlé plus haut, qui, mesurant leur mérite à leurs habits,

Des
faux plaisirs.

s'estiment sottement au dessus des autres, en proportion du faste & de la magnificence qu'ils déploient dans leur extérieur. Cette façon de penser & de s'apprécier, disent nos sages, renferme deux erreurs bien grossières. Preiser son habit plus que sa personne, première sottise. Dans le fait, à ne considérer l'habit, ainsi qu'on doit le faire, que relativement à son usage, quelle simplicité de mettre une différence entre les draps, & de préférer le plus fin? Quelle foule d'inconsequences absurdes cette première n'entraîne-t-elle pas? Les partisans du luxe, persuadés, à la vue de leur pompeux étalage qu'ils ne s'abusent point, & qu'ils sont réellement au dessus du commun des hommes, exigent nos hommages comme un tribut qui leur est dû, & qu'on ne peut se dispenser de leur payer, sans s'exposer à leur ressentiment. Ils nous forcent à des égards, à des respects auxquels ils n'auraient jamais osé prétendre, sous l'extérieur simple & uni de la bourgeoisie. Autre sottise. Quel profit, quel bien réel retirent-ils de ces vains honneurs, de ces déférences suspectes dont ils sont si fiers & si jaloux? De quelle sensation agréable, vous affecte un courtisan qui vient humblement embrasser vos genoux & vous

prodiguer son encens? La forte odeur de la fumée appaise-t-elle les douleurs de votre sciatique ou guérit-elle votre cerveau perclus? Les Utopiens placent dans la même classe de fous ces nobles à seize quartiers qui, déployant à tout propos leur généalogie, vous montrent avec un orgueil insultant la longue suite de leurs ancêtres, vous font l'énumération de tous les fiefs qu'ils ont possédés (car, disent-ils, point de noblesse sans seigneurie), & qui ne s'en croient pas moins nobles d'un cheveu, quoique les terres & les châteaux de leurs peres ne soient pas parvenus jusqu'à eux, ou quoiqu'ils les aient vendus & qu'ils en aient sottement dissipé les fonds. Auprès de ces fous fieffés, nos Insulaires placent ces amateurs de bijoux, ces curieux qui s'extasient à la vue d'une perle ou d'une pierre quelconque, & qui s'imaginent jouir d'un bonheur vraiment divin, lorsqu'ils en trouvent une qui est de mode & de grande valeur aux yeux des connaisseurs; car il est bon de remarquer que les joailleries & les bijoux ont leur vogue & leur discrédit, comme toutes les autres modes du siècle. Si-tôt donc que nos amateurs rencontrent une de ces pierres, ils l'achètent sans monture, après avoir

préalablement pris le serment de garantie du vendeur qu'elle est fine ; car ces messieurs sont défiants & croient toujours qu'on veut les tromper. Mais, puisqu'ils ne savent pas distinguer un diamant fin d'avec un faux, quel plaisir trouvent-ils à faire l'acquisition de l'un plutôt que de l'autre ? Ne vous semble-t-il pas voir un aveugle né, qui s'avise de choisir les couleurs ? Aux antiquaires & aux curieux, ils joignent ces avarés intraitables qui toujours affamés d'argent, n'en ont jamais assez, quoiqu'ils en regorgent. Que veulent-ils faire de tous ces trésors qu'ils entassent ? Ils ne peuvent se rassasier de leur vue, tant que dure le jour ils les contemplent, la nuit ils se relevent pour les regarder encore, les caresser, les baiser, y toucher du bout des doigts : frénésie insensée, délire cruel ! non, non, tu n'es point le bonheur. A la suite de ces derniers, je vois ces malheureux harpagons qui, toujours travaillant, toujours suant, portent des regards avides sur la moindre parcelle d'or qui s'offre à leurs yeux, se dérobent jusqu'au nécessaire pour ne point entamer leur trésor, ou pour l'enfler de quelques grains ; après lui avoir prodigué mille témoignages extravagans de leur passion, ils l'enfouissent secrètement dans la terre,

de sorte qu'ils le perdent par la crainte seule de le perdre : en effet, n'est-ce pas le perdre réellement que de se priver soi-même, que de priver les autres de son usage, & de l'enterrer au fond de sa cave ou dans son jardin ? *Mon cher, mon pauvre argent, te voilà donc en sûreté*, se dit tout bas notre avare, qui trépigne de joie en regardant la place où il l'a mis. Mais supposons qu'on le découvre & qu'on l'enleve dix ans avant la mort du propriétaire & à son insçu, sa possession idéale équivaldra à sa possession réelle, & fera de même son bonheur. Pourvu qu'il n'ait point connaissance du vol, il lui est fort indifférent, puisqu'il ne s'en sert pas, que son or reste ou ne reste pas dans l'endroit où il l'a déposé. Mais, d'après ces raisonnemens si simples, n'est-il pas clair que tout avare est un imbécille décidé & la plus sottise des dupes ?

Quoique les Utopiens ne connaissent aucun jeu de hasard, ils savent très-bien cependant qu'il en existe ; mais ils traitent, & les joueurs de profession, & les chasseurs déterminés, avec le même mépris que les harpions & les autres fous que je viens de vous citer. Quel misérable passe-tems, vous disent-ils, que de s'assembler autour d'un

lapis vert pour ressasser & jeter des dez, dont la chance incertaine vous met dans des tranfes continuelles, & renouvelle à chaque instant vos angoiffes ! Mais je vous accorde que le jeu est un plaisir, convenez, de votre côté, que ce plaisir doit à la fin devenir fastidieux & infipide à force de le répéter. Dites-moi encore, de quelle titillation voluptueuse votre oreille est-elle affectée en entendant les jappemens, les aboiemens des chiens qui s'entre-disputent l'honneur de coiffer les premiers le cerf ou le sanglier que vous relancez ? Pouvez-vous prendre plus de plaisir à voir courir un levrier après un lievre, qu'un basset après un autre chien ? Si vous ne voulez vous procurer que le divertissement de la course, faites courir vos chiens les uns après les autres; ils égalent les lievres en vitesse. Mais si c'est l'espérance de voir étrangler, déchirer sous vos yeux l'animal épuisé, qui doit nécessairement succomber, convenez que ce barbare spectacle devrait bien plutôt émouvoir votre pitié, s'il vous en restait encore. Est-il possible que vous puissiez voir de sang froid un dogue irrité se jeter sur un lievre & le déchirer à belles dents ? Vous ne sentez donc pas toute l'injustice d'un combat si inégal & si révoltant ? Faites attention que l'animal,

de

de la mort duquel vous aimez à vous repaître, est faible, timide, innocent ; au lieu que celui qui le terrasse & le dévore, est vigoureux, irascible & sanguinaire. Ces spectacles dégoûtans inspirent une telle horreur aux Utopiens, qu'ils ont abandonné la chasse à leurs Bouchers, qui sont, comme je vous l'ai dit, tous esclaves. Nos insulaires la regardent comme la partie la plus vile & la plus abjecte de l'art de tuer les animaux & d'apprêter leur chair. Ils pensent que les autres parties de cet art sont plus honnêtes, parce qu'elles sont plus utiles. Dans le fait, si on égorge un mouton, c'est pour s'en nourrir : c'est donc une nécessité que de le tuer. Mais le Chasseur, en faisant déchirer & dévorer par ses chiens la proie qu'il prend, ne cherche qu'un divertissement conforme à son goût particulier, & ce goût est toujours la preuve d'une ame dure & d'un caractère féroce. Si, par hasard, un Chasseur conserve encore quelque sensibilité, l'habitude de voir le sang ne peut manquer de la lui faire perdre tôt ou tard, & de lui faire contracter des sentimens cruels & barbares. Les Utopiens prétendent donc que tous les genres de bonheur dont je viens de vous faire l'énumération, & beaucoup d'autres encore, auxquels les hommes se livrent avec fureur, sont totalement opposés au vrai

M

bonheur, loin d'avoir aucune ressemblance, aucun rapport avec lui. Comme les plaisirs factices n'ont, de leur nature, aucune qualité douce & agréable, comme l'imagination abusée leur prête celles qu'on leur trouve, il faut en conclure que les hommes prennent pour l'ouvrage du plaisir même, les diverses sensations voluptueuses dont ils s'affectent, tandis qu'elles ne sont en effet que la suite de leurs préjugés & de leur prévention. Il en est du goût dépravé de ces gens, comme de ces envies de femmes enceintes, qui s'imaginent trouver plus de douceur dans l'absynthe que dans le miel. Cependant, comme la vue d'une personne attaquée de la jaunisse ne change point le fond des couleurs, quoique tous les objets qui s'offrent à ses regards prennent une teinte jaunâtre, de même les fausses idées de quelques extravagans, séduits par de vains prestiges, ne sauroient changer la nature & l'essence de cette volupté qui fait le vrai bonheur.

Les Utopiens distinguent deux sortes de plaisirs, sans le concours desquels il ne peut subsister. Ceux du premier ordre sont les plaisirs de l'ame, ceux du second sont les jouissances du corps. Dans la classe des plaisirs de

L'ame, ils font entrer les impressions touchantes qu'occasionne en nous la découverte ou la connoissance de la vérité, l'espoir certain d'une vie future dans laquelle nous jouirons éternellement de biens sans aucun mélange & sans altération. Les jouissances des sens se subdivisent en deux autres classes. On comprend dans la première les sensations douces & voluptueuses que nous procure la satisfaction de tous les besoins corporels. Outre ces plaisirs, il en est d'autres qui ont sur l'individu une influence moins immédiate; mais quoique leur action ne soit pas aussi vive, & que nous ne puissions clairement démontrer de quelle manière elle a lieu, elle n'en est pas moins très-agréable. Ainsi l'exécution d'une bonne musique charme notre oreille, nous ravit, nous transporte, & la vue d'une belle femme fait errer sur nos lèvres le sourire de la volupté. Les plaisirs du corps de la seconde classe consistent dans la bonne disposition des sens & de leurs organes, dans ce juste équilibre des humeurs, qui sont les preuves manifestes d'une parfaite santé. On ne saurait disconvenir que la santé ne soit elle-même un très-grand bien. Quoique l'ame ne soit point doucement agitée par des impressions extérieures,

elle n'en jouit pas moins d'un calme délicieux, lorsque tous nos membres sont sains & bien dispos. Il est vrai que ce plaisir est moins vif, moins apparent que celui qui résulte de la satisfaction de nos besoins; cependant les Philosophes Utopiens le regardent comme la base sur laquelle porte toute la félicité humaine. Ce système est fort de mon goût; & en effet, quelle douceur peut-on espérer dans la vie, sans la santé? La langueur répand goutte à goutte le poison & l'amertume sur toutes nos jouissances. L'état physique d'un homme, qui, sans souffrir des douleurs aiguës, n'a qu'une santé foible & chancelante, un corps cacochyme, est, selon nos Insulaires, moins un état flatteur & desirable, qu'une obstruction totale, qu'un engourdissement funeste de toutes ses facultés. La santé est-elle un bien réel? sa possession doit-elle être mise au rang des voluptés? Cette question a jadis excité de grands débats parmi les Utopiens. Plusieurs tenaient pour la négative, & donnaient pour raison que le mot volupté signifiant une impression actuelle faite sur les sens par un objet extérieur, elle ne pouvait exister sans cette action: un plus grand nombre soutenait l'affirmative, & prétendait que la santé était la première de toutes les voluptés; leur

sentiment est aujourd'hui le plus général ; celui des premiers est tombé dans un discrédit presque absolu. Voici comme raisonnent les partisans de l'affirmative. La douleur est la compagne inséparable de la maladie : or si la douleur est l'ennemie mortelle de la santé & du plaisir, le plaisir ou la volupté doit être, par une conséquence assez naturelle, la suite de la bonne santé. Il importe fort peu que la maladie soit la douleur même, ou qu'elle n'en soit que l'occasion, cela revient au même, & les effets subséquens sont entièrement semblables. Que la santé ne soit autre chose que le plaisir, ou qu'elle n'en soit que l'occasion, comme le feu est celle de la chaleur, il s'enfuit que si ceux qui s'approchent du feu doivent nécessairement ressentir la chaleur, ceux qui jouissent d'une santé parfaite doivent également jouir de ce bien réel, que nous appelons *volupté* ; d'ailleurs, ajoutent-ils, prendre ses repas, n'est-ce pas repousser la faim ; repousser la faim, n'est-ce pas rétablir les forces épuisées ; c'est-à-dire, corroborer la santé, qui commençoit à éprouver quelque altération, & le plaisir de satisfaire son appétit n'est-il pas un des plaisirs les plus sensibles ? Or si l'on trouve du plaisir à contenter son appétit, ne

doit-on pas en goûter un plus grand encore, lorsque la faim entièrement apaisée, l'estomac fait une paisible & facile digestion ? Peut-on alors tomber dans une léthargie assez profonde, pour ne pas sentir la disposition harmonique de toutes les parties de son corps, & si on la sent, comme on n'en sauroit douter, cette sensation, dont il nous est si aisé de nous rendre compte, n'est-elle pas encore une jouissance vraiment voluptueuse ? C'est donc se tromper que de dire que la santé n'est point un bien réel, parce qu'elle n'a pas sur nos sens d'action extérieure, ou qu'elle manque d'un sentiment qui lui soit propre ; car quel homme bien éveillé ne s'aperçoit pas que son corps est dans un état tranquille, & qu'il fait fort bien toutes ses fonctions ? Quel homme n'est point agréablement affecté de cet état, & ne demande pas à le conserver ? Tous ces raisonnemens, si clairs, si démonstratifs, prouvent donc que la santé a des effets très-sensibles, & qu'on doit par conséquent la regarder comme un bien réel, & la mere de toutes les autres voluptés ; mais il est tems de me résumer.

Les Utopiens donnent aux plaisirs de l'ame la préférence qui leur est due, tant à cause de leur noblesse, que de leur solidité. Le témoi-

gnage d'une bonne conscience, & d'une vie sans reproches, est, selon eux, le premier de tous ces plaisirs. Un bon tempérament, une santé à l'épreuve sont les premiers biens réels du corps. On ne doit, disent-ils, prendre de nourriture que pour vivre, c'est-à-dire, pour soutenir sa santé. Le boire & le manger n'ont par eux-mêmes aucunes bonnes qualités, celles que nous leur trouyons ne sont que relatives à nos besoins. Il ne faut voir dans les alimens que des moyens propres à réparer les forces que nous perdons continuellement, à entretenir la vigueur du corps, & à repousser la mort qui s'avance à pas lents, & qui nous tranche à chaque minute une partie de nous-mêmes. Ainsi, comme le sage a raison d'aimer mieux écarter loin de lui les maladies, plutôt que d'appeler la médecine à son secours, comme il a raison encore de préférer les remèdes qui guérissent radicalement, à ceux qui ne font que pallier le mal, de même nous devrions former le vœu de ne jamais favoriser les délices de la table, plutôt que de nous voir assujettis à un besoin qui nous est commun avec tous les animaux, & qui marque tout à la fois notre foiblesse & notre imperfection. Ceux qui font leur souverain bien de la gour-

mandise, doivent donc se persuader qu'ils auraient atteint au plus haut degré de bonheur, s'ils avaient trois ventres, une faim que rien ne pût appaiser, une soif toujours dévorante, & une démangeaison continuelle au palais. Mais qui ne conçoit pas qu'un individu qui passerait toute sa vie à table, sans pouvoir jamais se rassasier, serait le plus étrange & le plus à plaindre de tous les êtres ? Les plaisirs de la bonne chère sont, sans contredit, les moins nobles de tous les plaisirs des sens. Cette sorte de volupté a d'ailleurs ses douleurs inséparables qui l'empoisonnent. Le plaisir de manger naît de la faim ; mais la partie n'est pas égale entre eux. Le mal-aise que la faim nous fait éprouver, est de beaucoup plus long que le plaisir que nous éprouvons à satisfaire notre appétit. La faim naît avant le plaisir, & le plaisir cesse avec elle. Les Utopiens soutiennent donc qu'on ne doit faire cas des plaisirs de la table, qu'autant qu'ils nous sont nécessaires. Ils usent avec sobriété, avec une reconnaissance vraiment filiale de tous les dons que la main libérale de la Nature leur présente. Ils sont pénétrés sur-tout de ce que cette bonne mère a attaché des sensations agréables, dont le charme secret nous attire, & nous fait trouver

une volupté réelle à satisfaire des besoins qui sont autant de tyrans impérieux , qu'il faut contenter par nécessité.

Que notre vie serait triste & déplorable , s'il nous fallait chasser , par des drogues & des potions ameres , les incommodités journalieres de la soif & de la faim , comme nous chassons les autres maladies , qui sont bien moins fréquentes ! Les Utopiens regardent la beauté , la force , la souplesse , l'agilité , comme autant de qualités estimables , & ils ne négligent rien de ce qui peut les augmenter , & leur en faire retirer les plus grands avantages. Ils sont fort sensibles aux plaisirs des yeux , de l'ouïe , & de l'odorat. Les jouissances attachées à ces trois sens sont particulieres à l'homme. Aucun autre animal ne peut s'amuser à contempler l'ordre , la structure , l'admirable chef-d'œuvre de l'Univers. Toutes les brutes n'ont qu'un flair plus ou moins borné , qui leur sert uniquement à distinguer leur pâture ; aucune d'elles n'est agréablement affectée par la respiration des odeurs suaves , aucune n'est mollement agitée par les sons touchans de la mélodie & l'harmonie de la musique. Mais , quel que soit le goût de nos sages pour les plaisirs des trois sens dont je vous parle , ils prennent toujours garde , avant de s'y livrer , que la possession

d'un moindre ne nuise à la jouissance d'un plus grand , ou que la possession de ceux qu'ils se procurent ne soit suivie de douleurs & de regrets ; ce qui ne manquera pas d'arriver , vous disent-ils , si ces plaisirs ne portent point un caractère visible d'honnêteté. Ils pensent que le comble de la folie est de mépriser les graces , la beauté , & les forces du corps ; ils regardent même comme coupable d'un lent suicide , ceux qui pratiquent les jeûnes , les abstinences , & les autres macérations de ce genre qui épuisent nos sens , minent peu à peu , & finissent par détruire totalement la santé. Négliger les qualités extérieures , dans la vue de procurer un bien quelconque , soit au prochain , soit à la patrie , & dans une ferme confiance que Dieu qui voit tout , qui nous tient compte de tout , nous dédommagera amplement de cet oubli volontaire de nos propres intérêts , c'est un sacrifice noble & généreux , dont les Utopiens font le plus grand cas. Mais qu'un homme , séduit par un vain fantôme de vertu , ou par l'idée de se faire une habitude du mal-aise , pour lequel il n'est peut-être pas né , s'impose de rudes mortifications , des pénitences meurtrieres , lesquelles sont en pure perte pour lui & pour ses semblables , c'est un excès de démençe , c'est un

eruaute envers lui-même , une ingratitude criminelle envers la Nature , dont il ne s'empresse de rejeter les plus doux bienfaits , que pour acquérir plutôt le droit de la méconnaître.

Telle est l'opinion de ce peuple touchant les vertus & les plaisirs. Il croit que le seul secours de la raison est suffisant pour procurer à l'homme cette félicité si douce & si solide à laquelle il doit tendre , & qu'il n'appartient qu'à une Religion , émanée du Ciel même , de lui inspirer des idées plus pures encore & plus sublimes. Ce système de morale est-il bon , est-il mauvais ? Cette question pourrait faire la matière d'une longue dissertation dans laquelle mon tems ne me permet pas d'entrer. Je la crois d'ailleurs trop étrangère à mon objet. Je me suis engagé à vous faire le récit de mon voyage , à vous donner une idée sommaire des mœurs , des coutumes , de la politique & du gouvernement des Utopiens ; mais je n'ai point entendu me rendre le garant & devenir le censeur ou le pénégyriste de leur morale & de leurs dogmes. Quelle que soit votre opinion sur ces articles , n'en tenez pas moins pour certain qu'il est impossible de voir une République plus éclairée , plus florissante , & plus heureuse.

Les Utopiens sont de moyenne taille , &

ont plus de force qu'elle n'en promet. Leur climat n'est point des plus fertiles : l'air, en général, y est assez mal-sain. Grace à leur industrie, il ne résulte aucun danger pour eux de ces inconvéniens. Ils viennent à bout, par leurs travaux continuels, de changer la nature de leur sol & de le fertiliser : par leur sobriété, leur tempérance, & sur-tout leur grande propreté, ils se garantissent de toutes les influences du mauvais air. Aussi ne trouve-t-on nulle part une plus grande abondance du nécessaire & des êtres mieux constitués, plus robustes, dont la santé soit moins exposée aux maladies, & dont le cours de la vie soit plus étendu. Outre les travaux ordinaires à nos laboureurs, ils en font de bien plus étonnans pour surmonter les obstacles & vaincre l'ingratitude du sol qu'ils cultivent. Souvent pour ensemercer un terrain qui leur paraît propre au labour, ils déracinent une forêt entière, coupent les arbres & en plantent une dans un autre endroit. Le besoin de se préparer d'abondantes récoltes a moins de part encore à ces travaux prodigieux, que la précaution d'entourer les villes de bois, pour s'épargner dans le transport les embarras & les fatigues d'une longue route. Ils plantent toujours leurs bois

Sages précautions pour les bois.

auprès de la mer, & en bordent les rivières, pour la commodité du charoi : ils pensent que celui des autres denrées se fait plus aisément par terre, de tel endroit éloigné qu'on les tire. Ce peuple est d'un commerce facile & agréable, il a le caractère doux, l'humeur enjouée, l'esprit perçant, & sur-tout le jugement fort sain. En général, les Utopiens aiment le repos ; mais dès que l'utilité publique parle, ils volent par-tout où elle les appelle, & dans ce cas aucun travail ne les étonne, aucune fatigue ne les rebute. Leurs desirs, qui sont en tout fort modérés, semblent n'avoir point de bornes lorsqu'il s'agit d'apprendre, de connaître, & de s'instruire ; de sorte que l'étude est presque leur unique passion. Nous ne jugeâmes pas à propos de leur donner d'abord connaissance de Auteurs latins ; nous avons bien prévu que, parmi ces Ecrivains, les Poètes & les Historiens pourraient seuls flatter leur goût ; mais si-tôt que nous leur eûmes parlé des Grecs & des Philosophes fameux qui se trouvent chez ce Peuple, le plus célèbre de l'antiquité, il n'est point de prières & d'instances qu'ils ne nous firent, pour nous déterminer à leur en donner une traduction. Nous cédâmes à leurs pressantes sollicitations, plutôt par politesse,

que dans l'espérance de leur voir retirer quelque profit de nos veilles ; mais nous eûmes la satisfaction de nous apercevoir , dès nos premières leçons ; que , grace à leur avidité pour les sciences & à leur infatigable application , nous ne perdrons point le fruit de notre travail. Dès qu'ils eurent quelque teinture de la langue grecque , ils formèrent des caractères avec tant d'aisance , la prononcèrent si nettement , & apprirent par cœur avec tant de facilité , qu'ils nous étonnerent au dernier point. J'aurais regardé la rapidité de leurs progrès comme un miracle , si d'ailleurs les écoliers , dont le Sénat nous avait spécialement chargés , n'eussent été les plus intelligens de leurs collèges , & n'eussent joint aux merveilleuses dispositions d'un âge mûr , le désir le plus ardent de s'avancer. Au bout de trois ans , ils possédaient parfaitement le nouvel idiome , & expliquaient couramment les meilleurs Auteurs , à moins que les fautes d'impression qui se rencontraient dans les exemplaires , ne leur fissent faire quelque contre-sens. Je ne fais au juste ce qu'il en est , mais je crois devoir attribuer leurs progrès en cette langue à l'affinité qui se trouve entre elle & la leur. Je conjecture à ce sujet que les Utopiens tirent leur origine des Grecs. Quoique

l'idiome des premiers soit presque tout à fait persan, on retrouve néanmoins des vestiges de la langue grecque dans la dérivation des noms des villes & des Magistrats. Lors de ma quatrième navigation, au lieu de me charger d'un ballot de marchandises, comme les autres passagers, j'emportai avec moi une assez grande quantité de livres; car mon intention étoit bien plutôt de passer mes jours chez cet heureux peuple, que de hâter mon retour dans un monde aussi pervers que le nôtre. Je ne fais quelle fatalité m'a entraîné malgré moi, & m'a fait renoncer à un si louable dessein. A mon départ, je fis présent à nos Insulaires de ma petite bibliothèque; elle étoit composée des œuvres de Platon, d'une partie de ceux d'Aristote, du traité de Théophraste sur les plantes. Mais ce qui me causait bien des regrets, c'est que cet excellent livre étoit tout lacéré, tout muilé. Comme je n'avois pas eu la précaution de le ferrer sous clef, un maudit finge, sous la patte duquel il tomba, s'amusa, pendant la traversée, à déchirer quantité de feuillets, & même à en arracher plusieurs tout à fait. Je ne leur ai laissé en Grammairiens que *Lascaris*; car je n'avois point apporté avec moi Théodore Gaza, & je n'avois pour tout dictionnaire qu'*Hesichius* & *Dioscoride*. Ils font le plus

grand cas des mélanges de Plutarque, & s'amusaient des plaisanteries de Lucien. Parmi les Poètes, ils ont Aristophane, Homere, Euripide, & un petit Sophocle de la jolie impression d'Alde. Entre autres Historiens, je leur ai donné Thucydide, Hérodote, & Hérodien; ils ont en outre plusieurs livres de Médecine, car mon compagnon de voyage Tricius Apinatus avait apporté avec lui quelques traités d'Hippocrate, & le petit manuel de Galien, pour lequel ils ont une estime singulière. Quoique je ne connaisse point de pays où la Médecine soit moins essentielle, il n'en est cependant pas où cette science soit plus honorée & plus respectée. Les Utopiens la placent au rang des connaissances les plus utiles & les plus importantes de la philosophie. Premièrement ils jouissent d'un plaisir inexprimable, en voyant qu'il leur est permis de soulever, à la lueur du flambeau de cet Art sublime, un coin du rideau qui nous cache les secrets merveilleux de la Nature; en second lieu, ils pensent que l'Éternel, créateur de toutes choses, leur fait bon gré des peines qu'ils se donnent pour connaître, détailler, examiner, approfondir tous les ressorts du plus beau chef-d'œuvre qui soit sorti de sa main. Ils sont persuadés que Dieu, qui est le premier de tous les Artistes, n'est pas

pas moins jaloux que les autres de voir admirer ses ouvrages ; en conséquence , ils croient que cet Etre suprême n'a créé l'homme seul à son image , ne l'a doué de la raison , qui est une émanation de sa divine essence , que pour livrer à ses regards & à ses réflexions le spectacle miraculeux de l'Univers ; & recevoir ensuite de la bouche de la créature le tribut de louanges & de reconnaissance que méritent ses œuvres , dans lesquelles on voit éclater à la fois sa bonté , sa sagesse , & sa toute-puissance. Aussi disent-ils que Dieu comble de ses grâces les plus particulières ces hommes qui , animés d'une sainte curiosité , se plaisent à contempler ses ouvrages , à s'élancer , du cercle étroit où ils sont placés , dans la profondeur de ses secrets ; tandis qu'il traite à l'égal des brutes ces êtres stupides , dont l'œil morne , sans cesse attaché à la terre , les rend semblables aux vils animaux qui cherchent leur pâture , ces êtres paresseux , qui n'ont jamais osé briser , par la pensée , les liens qui les retiennent , & s'élever jusqu'à la voûte étoilée qui les environne , pour l'examiner , en parcourir toutes les beautés , & ensuite former des actes d'adoration & de reconnaissance envers leur Auteur. Mais je rentre dans mon sujet.

Je vous dirai donc que le génie des Uto-

piens , exercé dès leur bas âge par l'étude des sciences & des belles-lettres , a toute la sagacité nécessaire , tant pour l'invention que pour la perfection de ces arts qui sont éclores , fécondent & multiplient les agrémens de la vie. Entre ces Arts , il en est deux très-importans , dont ils nous sont redevables ; le premier est l'imprimerie , le second est la fabrique du papier. Il est vrai qu'ils n'ont pas peu contribué à en faire par eux-mêmes la découverte. Nous n'eûmes besoin que de leur montrer les livres d'Alde , imprimés , de leur indiquer les matériaux qui entrent dans la composition du papier , & de leur faire connaître la facilité & la promptitude avec laquelle on imprime. Comme aucun de nous n'en savait davantage , il nous fut impossible de leur donner de plus grandes lumières. Il ne leur fallut rien de plus , puisqu'ils parvinrent , sur notre simple exposé , à pénétrer tous les secrets de ces deux Arts. Au lieu de feuilles d'arbustes & d'écorces de roseaux dont ils s'étaient servis jusqu'alors , ils essayèrent de fabriquer du papier & de fonder des caractères. Faute de quelques procédés , ils manquèrent leurs opérations dans les premiers essais ; mais loin de se rebuter , ils les recommencèrent tant de fois & de tant de façons si différentes , qu'à la fin ils réussirent , &

perfectionnerent même leurs découvertes. S'ils avaient entre les mains une plus grande quantité d'Auteurs Grecs, les exemplaires ne leur en manqueraient pas; car ils ont déjà fait plusieurs éditions de ceux que je leur ai laissés. Ils accueillent avec bonté tous ceux qui voyagent chez eux, dans l'intention de les connaître. Comme ils sont fort curieux d'apprendre tout ce qui se passe chez les autres peuples, ils témoignent des déférences particulières aux étrangers, recommandables par leurs vertus, leurs talens, leur savoir, & la longue expérience qu'ils ont acquise, soit par leurs voyages, soit par leurs études. C'est à ces titres que nous dûmes la réception flatteuse dont ils nous honorèrent. Le commerce attire peu d'étrangers chez eux. On ne pourrait leur apporter que du fer, de l'or, & de l'argent; mais les Négocians en général préfèrent l'importation de ces deux derniers métaux à leur exportation. Quant aux marchandises & aux denrées d'Utopie, les habitans aiment mieux les transporter eux-mêmes, que de laisser aux habitans des autres pays la liberté de venir les chercher. Une bonne raison les a déterminés à prendre ce parti. Ils ont voulu se ménager par-là des occasions favorables de voyager chez leurs voisins, & de se perfectionner dans l'art de la

Navigation, qu'ils sont extrêmement curieux de bien connaître.

CHAPITRE VII.

Des Esclaves.

Les Utopiens ne se servent pour esclaves, que des prisonniers de guerre qu'ils ont faits eux-mêmes, & ne réduisent point les enfans de ces malheureux à la condition de leurs peres. Ils ne veulent pas même employer les esclaves des peuples voisins. Sur qui donc, me demanderez-vous, tombe le poids & l'infamie de la servitude? Sur le crime seul & sur la scélératesse. Ils achètent des autres Nations tous ceux qui, par leurs forfaits, ont mérité la mort à laquelle ils sont condamnés. Voilà ceux qui composent en grande partie leurs esclaves. Leur Isle n'en fournit qu'un très-petit nombre. Ils ont ces misérables à fort bon compte, & souvent pour rien. Toujours chargés de fers, ils sont, dans cet état, condamnés à perpétuité aux travaux publics. Il est à propos de vous observer qu'ils traitent les esclaves compatriotes avec plus de rigueur que les étrangers, parce qu'ils jugent que leur bassesse est moins digne de pitié, puisque la bonne

éducation qu'ils ont reçue, les exemples de vertu qu'ils ont eus sans cesse sous les yeux, n'ont pu corriger leur naturel vicieux, & leur inspirer l'horreur du crime. Outre ces esclaves, ils en ont d'une autre sorte. Ce sont ces gens qui, forcés dans d'autres pays de gagner leur pain à la sueur de leur front, viennent en Utopie, parce qu'ils savent que les habitans, justes appréciateurs de la peine & du tems d'autrui, accordent un honnête salaire aux pauvres journaliers qu'ils emploient. On use de la plus grande douceur envers ces derniers; on double leur tâche, il est vrai, parce qu'ils sont, par nature & par état, endurcis au travail; à cela près, ils jouissent du droit de bourgeoisie, & de tous les privilèges des autres citoyens. Lorsqu'ils veulent retourner dans leur pays, ce qui arrive assez rarement, on ne les retient point, encore moins les laisse-t-on partir les mains vides.

Les Utopiens, comme je l'ai dit plus haut, ont pour les malades mille soins, mille attentions, & des complaisances sans bornes. Ils ont recours à tous les moyens qui peuvent contribuer à leur rendre la santé. Tous les secours que fournit la médecine leur sont prodigués, on leur fait sur-tout observer le régime le plus propre à les rétablir. C'est principalement pour

les infortunés affligés de maux incurables ; qu'ils réservent les remèdes les plus efficaces ; c'est pour eux qu'ils réservent ces consolations douces & insinuantes , qui , sans rien changer à la nature du mal , semblent néanmoins le diminuer de moitié. Mais si une maladie résiste à tous les efforts de l'art , & fait éprouver à celui qui en est attaqué , des douleurs trop aiguës , des souffrances continuelles ; alors les Prêtres & les Magistrats sont les premiers à presser le malade d'abrégier avec sa vie son horrible tourment (1). « Mon cher , lui disent-ils , » quel fardeau plus importun , plus odieux » pour vous que le jour ? A vous parler fran- » chement , il ne vous reste aucun espoir de » guérison ; vous n'êtes plus propre à rien ; » vous êtes à charge à vous-même & insup- » portable aux autres : pourquoi ne pas hâter » l'instant de votre délivrance ? Non , mon ami , » non , ne vous opiniâtrez pas à nourrir sans » cesse dans votre sein le germe cruel de la » mort , dont les angoisses & les horreurs se » renouvellent pour vous à chaque instant du » jour. Puisque l'existence n'est plus qu'une

(1) Tout ce morceau n'offre que des idées absurdes , d'une conséquence trop dangereuse , pour avoir besoin d'être combattues.

» gène affreuse , un supplice effrayant pour
» tout votre être ; rendez , rendez de plein gré à
» la terre votre dépouille ; n'attendez pas que
» la mort , qui se plaît à fondre sur ceux qui
» jouissent à leur aise des délices de la vie , &
» à laisser languir ceux qui sont navrés de ses
» amertumes , vienne d'elle même à votre
» aide. Courez , volez au devant d'elle , bra-
» vez-la ; armez votre main sans trembler , frap-
» pez ; le dernier jour de vos souffrances sera
» le premier de votre bonheur. Ayez con-
» fiance , mon cher frere , & soyez persuadé
» qu'en quittant cette vie & en descendant
» chez les morts , vous ne ferez que sortir
» d'un horrible cachot , pour entrer & faire
» à jamais votre demeure dans le séjour des
» voluptés éternelles. Si vous êtes assez faible
» pour vous arrêter au cri de la Nature effrayée ,
» si l'idée de votre destruction vous épouvante
» au point de faire tomber le fer de votre main ,
» tournez les yeux vers le meilleur de vos amis ,
» implorez sa pitié , conjurez-le de vous ren-
» dre ce bon office ; présentez hardiment la
» tête au coup mortel qu'il va vous porter , &
» que votre dernier soupir soit un acte de re-
» connaissance pour lui. Vous ne sauriez trop
» lui en témoigner , puisqu'il va faire cesser

» vos douleurs & vos tourmens. Nous vous le
» répétons, vous ne sauriez montrer plus de pru-
» dence & de résignation à la volonté de l'Être
» suprême, dont nous sommes les interpretes
» & les oracles, qu'en suivant, sans tarder, le
» bon conseil que nous vous donnons de tran-
» cher vous-même la trame de vos jours, ou de
» souffrir qu'une main amicale vous rende ce
» dernier service ». Les malades qui cedent à
la force de cette exhortation, se laissent vo-
lontairement mourir d'inanition, ou au moyen
de quelques breuvages préparés qu'ils ava-
lent, tombent doucement, & sans s'en aper-
cevoir, dans les bras du sommeil éternel. Au
reste, quel que soit l'état désespéré de ces ma-
lades, on ne les force point au suicide; on
n'en fait périr aucun, s'il n'y consent; au con-
traire, on les soigne, on les assiste jusqu'au
dernier moment; en un mot, on ne néglige
rien pour alléger leurs douleurs autant qu'il
est possible. Les Utopiens pensent que ces in-
fortunés, en succombant sous la violence de
leurs maux, meurent honorablement. Si un
homme, égaré par le désespoir, ou par dé-
gout pour la vie, ou par quelque autre raison
qui n'est approuvée ni par les Prêtres, ni par
les Magistrats, attente à ses jours, & qu'il

meure du coup dont il se frappe, on le regarde comme indigne de la terre & du feu, & son cadavre, privé des honneurs de la sépulture, est jeté à la voierie, pour y servir de pâture aux corbeaux,

Les filles ne peuvent se marier en Utopie avant l'âge de dix-huit ans, & les garçons avant celui de vingt-deux. Si deux futurs conjoints, impatiens de jouir des plaisirs du mariage, n'attendent pas le moment de leur union pour se donner des preuves réciproques de leur tendresse, & qu'ils en soient convaincus, ils sont blâmés l'un & l'autre; défense à eux de se marier, à moins que le Prince, par un effet particulier de sa clémence, ne daigne leur pardonner. Le pere & la mere, dans la maison desquels se commettent ces larcins amoureux, sont terriblement punis, puisque le déshonneur public est la suite de leur coupable négligence. Les raisons qu'ils m'ont données de cette inflexible rigueur me paraissent très-plausibles. Qui pourrait se résoudre à se marier, à ne vivre que pour sa femme, à supporter tous les chagrins, tous les pénibles désagrémens que la différence des humeurs & des caracteres ou les circonstances font naître souvent dans le sein des meilleurs ménages, si

On ne prenait toutes les précautions imaginables pour sevrer les hommes, des plaisirs trop faciles du concubinage? En fait de mariage, ils observent avec un respect religieux une coutume qui nous a d'abord très-scandalisés, tant elle nous parut bizarre & indécente. Lorsque deux personnes se recherchent, ils ne veulent point qu'elles s'engagent avant d'avoir toutes deux jugé par elles-mêmes des qualités de leur propre corps: en conséquence, une vénérable matrone déshabille la future vierge ou veuve, & la fait voir toute nue à son amant, qui de son côté est présenté à la maîtresse dans l'état de pure nature par quelque grave & honnête personnage. Nous eûmes peine à retenir nos éclats de rire, en apprenant cet usage, & nous leur avouâmes franchement que nous le trouvions fort ridicule & fort choquant. Mais ils se moquerent bien de nous, & des inconséquences aussi funestes que multipliées que commettent sur cet article si essentiel au bonheur des êtres, les peuples de notre Univers. Quoi, nous dirent-ils, lorsqu'il s'agit de l'achat d'un méchant bide, vous faites les plus grandes attentions à votre marché, pour n'en être pas la dupe: quoique cette bête soit à découvert, & sous vos yeux, leur témoignage semble alors vous devenir

suspect, & vous voulez avoir une connaissance plus sûre, plus parfaite de l'animal. Vous le faites desseller & débrider; vous examinez soigneusement ses pieds, ses jambes, sa croupe, sa tête, son poitrail; vous avez des yeux de lynx pour fureter jusques dans les moindres plis de tout son corps. Malgré tant d'examens, vous balancez encore à conclure, tant vous appréhendez que le cheval n'ait quelque défaut qui échappe à vos regards & à vos recherches. Mais à combien (1) plus forte raison devez-vous être attentif au choix que vous faites d'une femme? Songez que c'est uniquement de ce choix que depend cette volupté délicieuse qui fait le charme de vos beaux jours, ou ce dégoût insurmontable qui les remplit d'amertume. Qui pourrait donc trop blâmer cette sorte d'insouciance, je dirais presque cet oubli criminel que vous montrez dans une affaire si importante? Si vous prenez pour compagne une femme qui cache à vos yeux quelque difformité, quelque mal secret, le premier jour de votre mariage ne sera-t-il pas aussi le premier jour de l'affreux

(1) On ne peut justifier la plus étrange des coutumes par des raisons plus sages & plus utiles, du moins en apparence.

supplice que vous allez éprouver le reste de votre vie ? Et comment ne pas tomber tous les jours dans ce triste inconvénient , si le hasard seul préside à vos mariages , si lui seul unit indistinctement des êtres qui n'ont aucune connaissance particulière les uns des autres ? Mais pouvez-vous l'avoir cette connaissance, vous qui n'osez paraître un seul instant sans être couvert de tous les ajustemens qui peuvent en imposer à la vue , & cacher ainsi , ou au moins déguiser en grande partie les défauts de vos corps ? J'en reviens à ce que je vous observais tout à l'heure. Vos époux , le jour de leurs noces, ne se connaissent que du visage & de la main ; ils vont à l'autel tout joyeux ; ils en reviennent de même : mais au moment fatal où on livre l'épouse aux embrassemens de son mari , quelle disgrâce pour tous deux , si l'un ou l'autre a quelque infirmité rebutante, ou des défauts qui décelent son impuissance, laquelle ne pouvoit par conséquent se découvrir qu'à cette heure ! Tous les êtres ne sont pas assez philosophes pour se contenter des qualités estimables du cœur & de l'esprit. Les Philosophes eux-mêmes, qui sont le plus grand cas de la vertu, sont flattés de trouver des épouses qui y joignent la beauté : l'une & l'autre ; vous disent-ils , se prêtent un mutuel

éclat; elles n'en ont que plus de prix, lorsqu'elles se trouvent réunies dans un même objet. Convenez, ajoutent les Utopiens, qu'il peut arriver que ces habits superbes ne servent qu'à couvrir des difformités, des défauts de nature, dont la découverte est plus que suffisante pour éloigner à jamais un époux de son épouse, ou une femme de son mari, parce que l'un ou l'autre se trouvera peut-être inhabile à recevoir des caresses & à y répondre. Mais si les époux ne s'aperçoivent de ce défaut qu'après le mariage, quel autre parti leur reste-t-il à prendre que celui de se résigner & de souffrir? Les lois ont donc dû prévoir ce cas fâcheux, & fournir au citoyen l'expédient le plus infallible pour s'en garantir. Il était d'autant plus juste & plus nécessaire de redoubler de soins sur cet article si essentiel, je le répète, au bonheur des individus, que la polygamie est sévèrement défendue en ce pays, & que chaque mari s'y contente, bon gré malgré, de sa femme.

Le mariage est indissoluble, & il ne peut se casser que pour cause d'adultère bien prouvé, ou pour mauvaises mœurs. Sans ces griefs, la mort seule a le pouvoir de rompre les nœuds des époux. Quand ils sont fondés à se pour- Du Divorce

nonce l'arrêt qui contient cette cassation, & la peine d'infamie contre la partie coupable; de plus, cet arrêt lui enjoint de passer ses jours dans un veuvage perpétuel. On ne permet jamais à un mari de répudier sa femme, à laquelle il n'a d'autre reproche à faire que celui d'une infirmité qui lui est survenue. Les Utopiens soutiennent que c'est le comble de l'injustice & de la barbarie, que d'abandonner une personne que l'on a aimée, & qui nous a toujours chéri, au moment où son état de souffrance & d'affliction exige de notre part un surcroît de soins & de consolations. Comment supposer qu'un homme honnête & délicat, puisse se résoudre à délaisser une compagne vertueuse, dans la société de laquelle il a passé tant de jours fortunés, parce que le tems, qui détruit tout, aura imprimé ses traces sur le front de cette épouse jadis adorée, parce que la vieillesse, qui est la première & la plus incurable de toutes les infirmités qu'elle traîne à sa suite, lui aura enlevé ses attraits & sa fraîcheur? Mais cet époux n'en a-t-il pas eu les prémices? ne les a-t-il pas moissonnés à la fleur de ses beaux jours? Et il quitterait sa femme parce qu'elle est foible, débile, languissante; il deviendrait volage & parjure à l'instant où son état douloureux exige mille sa-

trifices, & réclame la foi de ses premiers sermens ! Ah ! c'est une indignité, c'est une horreur qui ne saurait se présumer ! Si deux époux se trouvent d'un caractère absolument incompatible ; si leurs humeurs, leurs goûts, leurs passions sont entièrement opposés, & qu'il leur soit vraiment impossible de vivre ensemble en bonne intelligence, ils font alors une séparation à l'amiable, & les deux parties, de leur consentement mutuel, convolent à de secondes noces. Ce second mariage ne se contracte que sous le bon plaisir & avec l'agrément des Magistrats. Ils font des enquêtes pour s'instruire de la vérité des faits articulés par les parties plaignantes. Au besoin, ils chargent leurs propres épouses de faire toutes les informations nécessaires, & de leur rendre un fidele compte, pour les mettre à portée de juger avec pleine connaissance de cause. Ce n'est cependant qu'à la dernière extrémité que les Magistrats consentent à de pareils divorces. Les Utopiens sont persuadés qu'un des moyens les moins propres à entretenir l'amour conjugal, serait de laisser entrevoir aux maris de la facilité à répudier leurs femmes, pour en prendre d'autres. Le plus dur esclavage est la punition de l'adultère. Si l'un des deux coupables est célibataire, la partie offensée a le droit de

rompre avec la partie qui lui a manqué de foi ; & de se remarier avec le complice ou la complice du délit. Si toutefois ce n'est pas sa volonté , elle peut , à son gré , faire un autre choix. Si l'époux ou l'épouse persiste à vouloir vivre avec son infidèle moitié , ils peuvent rester ensemble , à condition néanmoins que l'innocent partagera le sort du coupable , que l'on condamne à des travaux particuliers. Il arrive parfois que le Prince , ému de compassion à la vue du repentir sincère que témoigne la partie criminelle , & touché d'ailleurs par les bons traitemens & les soins officieux que ne cesse d'avoir pour elle la partie lésée , leur fait grâce , leur rend leur liberté , & les rétablit dans tous les droits de citoyens. Une rechûte dans l'adultère est punie de mort sans miséricorde. On ne trouve dans le code Utopien aucune peine fixée contre les autres délits. Le Législateur a laissé entièrement à la prudence & au discernement du Sénat , le soin d'en prononcer dans tous les cas , suivant leur degré de malice & d'atrocité. Les maris ont sur leurs femmes le même pouvoir que les pères ont sur leurs enfans : les uns & les autres peuvent leur infliger des corrections domestiques , à moins que l'énotmité de leur crime ne force la Justice d'en prendre connaissance , & d'appeler

Dés Délits
& des peines.

d'appeler à son secours la vindicte publique. En général, la servitude est la punition la plus en usage chez les Utopiens, même contre les forfaits les plus graves. Ils pensent, avec assez de raison, que cette peine n'est pas moins rigoureuse pour les scélérats que la mort même, & qu'elle est plus utile à la République. Et, en effet, un homme que l'on force de remplir la tâche la plus rude, est un être dont on tire du service; il est donc plus nécessaire à la société qu'un cadavre : d'ailleurs ces malheureux esclaves, exposés tous les jours à la vue des passans, sont une leçon vivante qui produit tous les bons effets qu'on peut en attendre. Elle imprime dans l'ame une crainte salutaire, qui se renouvelle sans cesse; elle inspire, en un mot, une aversion bien plus grande pour le crime, que quand la mort enlève du milieu de nous les criminels, & que quelque laps de temps efface jusqu'à leur souvenir. Si ces forçats se mutinent & se révoltent, s'ils refusent de travailler, alors on les égorge sans pitié, comme des bêtes féroces que l'on ne peut dompter, malgré la pesanteur de leurs fers & l'horreur de leur cachot. Ceux au contraire qui s'arment d'une constance courageuse pour supporter leur sort, ont l'espoir flatteur de le voir chan-

ger. Lorsque ces malheureux, prêts à succomber sous le poids des travaux dont ils sont chargés, témoignent le plus vif repentir de leurs égaremens passés, & qu'ils paraissent plus touchés de la honte qui suit le crime que de son supplice, quelquefois le Prince, pour leur donner une preuve de sa bonté, quelquefois la voix du peuple adoucit leur servitude, ou même leur fait recouvrer leur liberté. On ne sévit pas moins contre l'audacieux qui cherche à corrompre une personne du sexe, que contre celui qui la fait succomber. En général, la volonté déterminée de commettre un crime quelconque, & les moyens employés pour y parvenir sont réputés chez eux pour le fait. Ils estiment à cet égard qu'il serait injuste de faire grace à un scélérat, d'un forfait que le défaut seul d'occasion favorable lui aura empêché de consommer.

Des
Jongleurs &
Bouffons.

Ce peuple a un goût singulier pour les farces & pour les bouffons; c'est s'exposer à des reproches certains, & même à des réprimandes sévères, que de les insulter, tant il se persuade qu'on ne saurait prendre de passe-tems plus agréable que de s'amuser des folies que débitent les fous. Lorsque nos Insulaires savent qu'un homme pousse l'austère indifférence au point de ne pas même

accueillir d'un léger sourire les plaisanteries d'un bouffon, ils ont grand soin de ne point le confier à sa garde ou de ne point le mettre sous sa protection. Ils craignent que ces êtres empesés & chagrins, dont le front ne se déride jamais, ne traitent mal un individu qui, par état ou par nature, n'a d'autre talent & d'autre mérite que celui d'égayer les autres & de les faire rire. Nos sages pensent qu'il est malhonnête & indécent de railler une personne sur sa laideur ou sur tel autre défaut corporel que ce soit. Loin d'applaudir à ses brocards, ils méprisent toujours le mauvais plaisant. Un galant homme ne doit jamais se moquer des travers de la nature, il doit plaindre ceux qu'elle disgracie, puisqu'il ne dépend pas d'eux d'être exempts de ces défauts trop visibles & souvent fort incommodes. Si d'un côté les Utopiens blâment & accusent d'une insouciance répréhensible les personnes qui négligent leur beauté, de l'autre ils regardent comme infâmes toutes celles qui emploient les vains secours d'une toilette recherchée & du fard, pour se donner des attraits que la nature leur a refusés ou que le tems leur a fait perdre. Ce Peuple philosophe fait par expérience que la fragile beauté d'une épouse

est un charme moins puissant pour attirer & retenir un époux, que la douceur du caractère, la sagesse de la conduite, & surtout une complaisance sans bornes & un respect inviolable pour son mari. L'éclat de deux beaux yeux peut séduire bien des gens : la beauté fait nombre de mariages ; mais la vertu seule les rend heureux, elle seule triomphe à la fin de l'inconstance, elle seule a le pouvoir de la fixer.

Des vertus &
des récompenses.

Le Gouvernement d'Utopie croirait n'avoir rempli que la moitié de l'administration publique, s'il se contentait de faire trembler & de punir les méchans. C'est peu d'effrayer le crime, il faut encourager la vertu. En conséquence, les Magistrats, pour faire naître son amour dans le cœur des citoyens, décernent aux plus vertueux des récompenses aussi flatteuses qu'honorables. Remplis d'un zèle patriotique, ils font élever dans la grande place de chaque ville, des statues à ceux qui se sont illustrés, soit par leurs qualités héroïques, soit par les services importans qu'ils ont rendus à leur pays. Ces Monumens glorieux, destinés à perpétuer le souvenir des belles actions & à consacrer la mémoire des peres, deviennent pour les enfans un puissant aiguillon qui les excite à marcher sur leurs

traces : leurs ames fieres & sublimes s'électrifient à la vue de ces effigies que semble animer encore l'amour du bien public. C'est ainsi que cette Nation éclairée, en honorant la vertu, a trouvé le moyen d'enfanter chaque jour à la Patrie une foule de nouveaux héros. Un homme convaincu d'avoir brigué une place dans la Magistrature, est destiné de toutes ses fonctions, il ne peut plus espérer de rentrer jamais dans les charges & d'avoir part au Ministère. Nos Insulaires vivent entre eux dans l'union la plus étroite : c'est un peuple d'amis.

Les Magistrats n'ont point l'abord glacial, l'air rébarbatif & menaçant. On les appelle *Peres*. Ils méritent effectivement ce nom. On leur rend de bon cœur tous les respects dus à leurs personnes encore plus qu'à leur rang; mais ils ne sont nullement jaloux de ces honneurs; aussi ne les voit-on point se formaliser de ce qu'on aura manqué par hasard à leur témoigner quelques-uns de ces égards que prescrit la politesse. Le Prince ne porte ni diadème ni couronne; il n'en impose point par la pompe de son extérieur & de son cortège. Vêtu comme un simple particulier, on ne le distingue de la foule des citoyens que par une gerbe de blé que Sa Majesté tient

Des
Magistrats

ordinairement à la main. Il en est de même du Souverain Pontife, on ne le reconnoît qu'au cierge allumé qu'on porte toujours devant lui.

De: Lois.

Le code des lois est fort peu volumineux; mais par la nature même de son institution & de son gouvernement, cette République en a tout autant qu'il lui en faut. Ce que ses habitans trouvent de plus étrange chez les autres peuples, c'est que ces énormes volumes de lois & de glossaires, loin d'affermir leur tranquillité & d'assurer leurs fortunes, ne font que porter le trouble dans les familles & jeter de l'incertitude sur les propriétés. Les citoyens, loin de trouver dans ces lois l'appui qu'ils invoquent en faveur de leurs possessions, n'y trouvent que des moyens sûrs de se ruiner promptement, & d'absorber tout leur avoir. N'est-ce pas une injustice criante, ajoutent les Utopiens, que de promener & d'égarer les hommes dans ce labyrinthe de lois, qui sont trop nombreuses, pour qu'une étude de toute la vie puisse suffire à les bien connaître, & toujours trop obscures pour qu'un Commentateur, tel habile qu'il soit, puisse, au premier coup-d'œil, en déterminer le véritable sens? Ils écartent loin du sanctuaire de la Justice ces Procureurs avarés & insatiables, qui dévorent & engloutissent les biens de leurs cliens; ils en

De la
Ch:22e.

excluent aussi ces dangereux Avocats qui se chargent volontiers des plus mauvaises causes, qui ont l'art des les colorer du plus beau vernis, & qui, à la faveur de leurs commentaires insidieux, parviennent à faire absoudre le coupable, & à faire condamner l'innocent. Tous ces autres suppôts subalternes de la chicane, qui nous pillent & qui nous rongent, y sont inconnus. Ils ont tellement en horreur cette vermine du barreau, qu'elle n'ose s'y produire. Toujours prévoyans, toujours judicieux, ils pensent qu'il est plus naturel de laisser les parties instruire elles-mêmes leurs juges de leurs affaires. C'est le plus sûr expédient pour couper court à ces longueurs mortelles, à ces subtilités si nuisibles aux intérêts des cliens; c'est aussi le meilleur moyen de parvenir à la connaissance de leur bon droit. Tout homme qu'un rusé praticien n'a pas endoctriné, n'est nullement versé dans l'art de surprendre notre religion par des discours apprêtés, & de nous éblouir par de grands mots. Il se contente d'articuler les faits. Son Juge, attentif & pénétrant, le suit pas à pas; il voit tout, il examine tout. La vérité lumineuse qui sort de la bouche de cet homme simple, le frappe; elle lui aurait entièrement échappé sous les nuages impénétrables dont n'eût pas

manqué de l'envelopper un pilier du barreau. Les Juges sont privés de ces grands avantages dans ces pays où chaque particulier, en ressaisissant ce fatras de lois amoncelées & toujours contradictoires, peut trouver quelque passage louche du texte, pour étayer de fausses prétentions & favoriser sa cupidité. De là ces jugemens monstrueux, qui font tôt ou tard la honte ou le désespoir de ceux qui les rendent, & qui causent la perte, quelquefois même le déshonneur, des personnes qui le méritent le moins. Au reste, il n'est point d'Utopien qui n'ait une bonne teinture de sa jurisprudence. Outre que leur code est fort peu étendu, le texte en est très-clair & très-précis : on y distingue à chaque page la prudence consommée & le désintéressement des sages qui l'ont dicté. La fin que doit se proposer un Législateur est de mettre tous les citoyens à portée de connaître les obligations qui les lient les uns aux autres, & les devoirs communs & respectifs qu'ils ont à remplir. Or à quoi bon multiplier les lois & les surcharger de gloses ? Ces commentaires si subtils, si raffinés, ne sont entendus que par un petit nombre, qui ont assez de sagacité pour pénétrer leurs sens. Il ne peut donc y avoir que ce petit nombre de particuliers qui soient instruits des obligations que les lois leur

imposent. Mais une loi dont l'esprit n'est pas moins clair que le texte en est simple, est une loi qui devient intelligible pour les citoyens de tous les états. Dans tous les Gouvernemens, n'est-ce pas le vulgaire qui compose la multitude des particuliers? Or qu'importe à ce vulgaire peu éclairé, & qui a le plus besoin de réglemens, que vous en prescriviez ou que vous n'en prescriviez pas, si ceux que vous faites sont si obscurs, si entortillés, qu'il ne peut les comprendre, si vous le forcez d'avoir recours à des Commentateurs plus embrouillés encore, qui achevent de l'égarer & de le plonger dans cette incertitude d'idées, dans cete confusion, dans cette ignorance absolue dont vous vouliez le tirer? Prétendez-vous que ce vulgaire, animal d'habitude, uniquement occupé de ses besoins physiques, & du soin de gagner sa vie, ait un génie perçant, un tact sûr, un discernement fin, une judiciaire, en un mot, qui le mettent à l'abri des erreurs & des surprises? Certes, c'est demander l'impossible que d'exiger que chaque Artisan, pris séparément, soit un Jurisconsulte profond & l'aigle du barreau.

Nos Républicains procurent de grands avantages aux Nations voisines qui veulent les prendre pour modele. Plusieurs leur doivent

la liberté dont elles jouissent ; ce sont eux qui les ont affranchies du joug tyrannique sous lequel elles gemissaient. Jalouses , à l'exemple des Utopiens , de faire leur bonheur , elle viennent chez eux se choisir des Magistrats. Les unes les renouvellent tous les ans , les autres les continuent pendant cinq. Quand leur tems est expiré , on les reconduit comme en triomphe dans leur patrie , en les comblant de tous les éloges & des bénédictions que méritent les Magistrats intègres , & on en reprend de nouveaux (1). Ces Nations étrangères prouvent , en agissant ainsi , qu'elles sont très-éclairées sur leurs vrais intérêts. La perte ou le salut d'un peuple dépendent absolument des mœurs de ceux qui sont à la tête de l'administration. D'après ce principe incontestable , convenez qu'on ne saurait trop vanter la prudence de ces Nations voisines d'Utopie. En prenant pour Magistrats des hommes qui n'ont qu'une charge passagère , & qui doivent incessamment quitter le pays pour retourner dans le leur , elles ont présumé avec raison que ces hommes auraient de trop puissans motifs d'honneur &

(1) Ces usages si-sensés sont encore observés chez les Génois.

de gloire, pour se laisser jamais corrompre & pour vendre la justice. Elles ont encore pensé que ces Magistrats étant étrangers & inconnus à leurs compatriotes, seraient toujours impartiaux, toujours intègres, & que jamais la haine ou la vengeance ne dicteraient leurs arrêts; que fermes comme des chênes, ils marcheraient sans broncher dans les voies de la justice & de la vérité, & persisteraient leurs droits avec l'exactitude la plus scrupuleuse. On ne pouvait sans doute raisonner plus sagement. L'acception des personnes & l'intérêt sont les deux agens qui égarent le plus de Juges, & qui leur font perdre entièrement de vue cette souveraine équité, qui est le lien le plus sacré des sociétés humaines, & la seule sauve-garde de tous les Empires. Les Utopiens donnent le nom d'alliés aux peuples qui sont gouvernés par des Magistrats d'Utopie, & le nom d'amis à ceux auxquels ils fournissent différens secours, suivant les circonstances. Ils ne font aucun de ces pactes, de ces traités d'alliance que les autres peuples changent, rompent, & renouvellent si souvent entre eux. A quoi servent ces traités? vous disent-ils. La Nature, notre mere commune, n'a-t-elle pas créé tous les individus pour s'entraimer? N'a-t-elle pas assez fortement gravé cet amour

Des Traités
d'alliance.

au fond de nos cœurs ? L'être assez barbare pour étouffer sa voix & résister à ses douces impressions, sera-t-il assez délicat pour se faire un scrupule d'enfreindre les clauses d'un traité ? Nos insulaires sont d'autant plus attachés à ces principes, que la plupart des Souverains de leur hémisphère ne sont rien moins que rigides observateurs de leurs conventions respectives. Ces infractions sont fort rares en Europe, sur-tout parmi les Princes qui ont le bonheur de vivre sous l'empire de la foi. La religion de Jésus-Christ, cette religion sainte & sublime, a sur eux un ascendant supérieur encore à leur puissance. Dans cette partie de notre monde, la majesté des traités est regardée comme sacrée & inviolable. La bonté paternelle & la droiture de nos Monarques d'une part, de l'autre le respect qu'ils portent au Saint-Siège, & la crainte qu'ils ont de déplaire au Souverain Pontife, les rendent tous religieux observateurs des pactes qu'ils font entre eux. Comme ce Vicaire du Chef invisible de l'Eglise ne promet jamais rien, ne contracte aucun engagement, sans le tenir à la rigueur ; il fait, de la part de Dieu même, un devoir à tous les Rois de remplir scrupuleusement leur parole, & d'accomplir à la lettre leurs conventions réciproques. S'ils osent y manquer,

les censures ecclésiastiques les rappellent à leur devoir. S'ils n'y rentrent pas, le Saint-Pere tonne, les foudres de l'excommunication échappent aussi-tôt de sa main, tombent & frappent les Potentats orgueilleux qui refusent de se soumettre. Les Papes n'ont sans doute pas tort de penser qu'il est indigne à des Princes jaloux du nom de Chrétien, de manquer de bonne foi dans l'observation de leurs conventions. Mais dans le Monde où se trouve placé l'Utopie, Monde encore moins éloigné du nôtre par l'Equateur, au delà duquel il est situé, que par la différence de ses mœurs & de ses usages, on ne doit nullement se reposer sur la foi des traités politiques. Les abus à cet égard sont si excessifs & si fréquens, qu'on pourrait presque avancer, que plus on emploie de cérémonies solennelles pour leur donner une solide sanction, plus ils sont fragiles, plus leur durée est momentanée. La raison de ces ruptures multipliées est fort simple. Les traités de paix, d'alliance, de confédération se font en des termes si ambigus, les tournures des clauses sont si captieuses, si équivoques, que les parties contractantes ne sont jamais tellement liées, qu'elles ne trouvent toujours des moyens plausibles, au moins en apparence, d'éluder leurs engagements & de se

dégager de leurs sermens. Cependant si les Plénipotentiaires trouvaient une pareille duplicité, disons mieux, une pareille fraude dans les contrats des particuliers, irrités de cette indigne mauvaise foi, ils la taxeraient hautement de piège, de scélératesse, & s'écrieraient qu'elle mérite le dernier supplice; mais eux, mais ces fiers Représentans des Maîtres de la terre croient leur avoir rendu un service au dessus de toute récompense, lorsqu'ils ont surpris la bonne foi d'un Négociateur, lorsqu'ils l'ont trompé, & lui ont fait signer un traité qu'ils peuvent interpréter à leur avantage, ou faire rompre à leur fantaisie.

Que conclure de la mauvaise foi des Princes de cet autre Monde, & de leurs Ministres, sinon que la probité est une qualité obscure, qui ne convient qu'au petit peuple; qu'elle est d'une condition trop basse pour sortir des cercles bourgeois, & figurer à la Cour; ou bien encore qu'il est deux sortes de probités, l'une vile & abjecte, qui sied à la roture, & qui ne doit jamais franchir les bornes étroites dans lesquelles elle est restreinte, & l'autre plus noble, plus élevée, plus libre que celle du vulgaire; que cette dernière a le droit de tout faire, parce qu'elle peut impunément tout oser, & que cette probité fière & impérieuse

est apparemment la vertu favorite des Rois. Comme je viens de vous le dire, la duplicité des Monarques du Monde dans lequel l'Utopie est située, est la principale cause qui détermine nos Républicains à ne faire aucun traité avec les Puissances de ces contrées. Je me persuade qu'ils changeraient de résolution, s'ils vivaient au milieu de l'Europe. Cependant, quelque bonne foi, quelque exactitude que l'on apporte dans l'observation des traités, la coutume d'en faire ne leur paraît pas moins étrange & moins déplacée : car enfin, vous demandent-ils, que produit cette malheureuse coutume ?

Deux peuples sont séparés l'un de l'autre, soit par un petit bras de rivière, soit par une monticule ; & comme si la Nature n'avait pas établi assez de rapports entre les êtres, comme si elle n'avait pas tissu de ses propres mains les nœuds si doux qui les lient nécessairement les uns aux autres, ces individus, inquiets & jaloux, s'observent, se regardent d'un œil sombre ; ils s'enivrent du poison de la défiance, & se persuadent qu'ils sont nés, comme les bêtes féroces, pour s'attaquer, se mordre, se déchirer & se dévorer, à moins qu'un traité bien dressé, bien cimenté, ne leur prouve le contraire & n'enchaîne leur férocité. Mais le

voilà conclu ce traité, le voilà ratifié de part & d'autre; ne vous imaginez pas que la paix & l'amitié fraternelle en soient plus stables parmi eux. Non, des deux côtés les hostilités, les meurtres, les dévastations recommencent de plus belle après la signature; & pourquoi? C'est que, faute d'attention de la part des Négociateurs qui ont rédigé les articles, on les trouve tous si équivoques, ils renferment des contradictions si palpables, que les deux peuples regardent le traité comme nul & non avenu, & croient en conséquence devoir profiter de la liberté qu'il leur rend, pour se massacrer de nouveau & se détruire. Nous autres au contraire nous n'appelons ennemis, & nous ne traitons comme tels, que ceux qui nous font tort & insulte; autrement nous pensons que cet amour de l'espece, ce sentiment qui nous est si naturel, doit avoir sur nos cœurs des droits plus saints, plus inviolables que les clauses d'un contrat; en un mot, nous voulons que les honnêtes gens de toutes les Nations connues ne forment qu'un seul peuple de freres, & qu'ils soient plus fortement attachés les uns aux autres par leurs besoins réciproques & les secours mutuels qu'ils se doivent, que par de vaines conventions, aussi peu respectables que

que les passions qui les dictent, & qui s'en font un jeu.

C H A P I T R E V I I I.

De l'Art Militaire en Utopie.

Ce peuple déteste la guerre. Il voit avec horreur que l'homme, qui de tous les animaux se glorifie d'avoir lui seul la raison en partage, est cependant le plus déchainé, le plus furieux contre son espece, & qu'il fait sa passion dominante d'un Art qui semble devoir n'être exercé que par les ours, les tigres, & les pantheres. Cette gloire si funeste, cette gloire que l'on n'acquiert que par le fer & par le feu, cette gloire qui est l'idole de presque toutes les Nations, leur paraît bien plutôt une frénésie brutale, une férocité abominable, qu'une passion noble & sublime, digne des éloges fastueux qu'on lui prodigue. Malgré l'averfion décidée qu'ils ont pour les armes, les Utopiens ne laissent pas que de s'y exercer. A certains jours on donne des leçons publiques de Tactique, auxquelles les hommes, & même les femmes sont obligées d'assister, afin que dans un cas pressant elles puissent avec adresse porter un coup de main pour

P.

fauver leur pays. Quoique ce peuple cherche tous les moyens de s'aguerrir, ils ne prend néanmoins les armes qu'à la dernière extrémité, soit pour se garantir d'une invasion & défendre ses frontières, soit pour repousser les ennemis de ses bons & fideles Alliés, soit enfin pour délivrer du joug d'un Tyran, des Voisins qui implorent son secours. Dans ce dernier cas, ils combattent pour eux par pure générosité, & ne retirent leurs troupes que quand la Nation opprimée a brisé les fers qui la retenaient dans l'esclavage. Nos Républicains prêtent gratuitement à tous les peuples l'assistance qu'eux-mêmes leur demanderaient s'ils étaient dans le cas d'en avoir besoin. Ce n'est pas seulement pour se défendre contre d'injustes agresseurs qu'ils leur donnent des secours, ils leur en fournissent encore pour les mettre en état de tirer raison des hostilités commencées & d'user de justes représailles.

Des secours
accordés aux
Alliés.

Je dois vous observer que les Utopiens ne prêtent aucune assistance si on ne les consulte pas avant la déclaration de guerre. Ils veulent se convaincre par eux-mêmes que le peuple qui réclame leur appui, ne peut se dispenser d'opposer la force à la force. Dès

qu'ils en sont persuadés, ils lui fournissent sans délai les troupes qu'il leur demande. Les Nations opprimées & pillées par leurs Voisins n'ont pas de plus sûrs vengeurs que nos Insulaires. Leur ressentiment éclate, sur-tout lorsqu'un peuple se forge des lois iniques, se joue des plus saintes, &, par les interprétations infidieuses qu'il leur donne, parvient à tromper la crédule honnêteté des commercans. Tel fut l'unique motif de la guerre qu'ils firent il y a environ un siècle pour les *Néphélogetes*, (1) contre les *Alaopolites*. (2) Les premiers soutenaient que leurs négocians avaient éprouvé, de la part des derniers, une lésion révoltante, quoique revêtue de toutes les formes de la justice. Que cette plainte fût bien ou mal fondée, c'est ce qu'il ne m'est pas possible de décider. Quoi qu'il en soit, elle fut le sujet d'une guerre sanglante & ruineuse. En effet, sur ce différend, les deux Nations arment avec la

(1) *Néphélogata*, *Néphelogenes*; nom tiré du grec, qui veut dire peuple inconnu, nation obscure.

(2) *Alaopolita*, *Alaopolites*, nom aussi dérivé du grec, & qui signifie habitans vagabonds, & qui n'ont point de patrie.

plus grande activité : leurs préparatifs sont effrayans ; la Discorde & la Haine soufflent sur elles ; elles sont à l'instant saisies, transportées de fureur ; chacune d'elles brûle de signaler sa vengeance, la soif du sang les dévore ; les peuples voisins prennent parti pour ou contre ; en un clin d'œil l'embrasement devient général : les armées s'avancent, elles se choquent, le combat s'échauffe, des flots de sang ruissellent, les campagnes sont jonchées de morts, & les villes n'offrent bientôt plus que de vastes cimetières. Ces deux Etats naguère florissans reçoivent tour à tour des secousses qui les font pencher vers leur ruine. Enfin, après un épuisement total, les *Alaopolites* succombent, & sont contraints de recevoir la loi du plus fort, qui les réduit à la servitude. Les Utopiens, qui ne faisaient la guerre que pour leurs Alliés, furent les premiers à forcer les vaincus de vivre sous l'entière dépendance des vainqueurs, & cependant les *Alaopolites*, dans les beaux jours de leur prospérité, formaient une Nation riche & puissante, peu faite pour entrer en comparaison avec la peuplade inconnue des *Néphélogetes*.

Telle est la chaleur, tel est le zèle que mettent les Utopiens dans la défense des in-

térêts politiques & pécuniaires de leurs Alliés. Il s'en faut bien qu'ils soient aussi ardens pour leur propre compte. Si on les trompe, si on leur enleve leurs trésors, ils ne poussent point leur ressentiment jusqu'à la rupture, & pourvu qu'on ne commette aucun acte d'hostilité, ils se contentent de ne plus commercer avec les peuples qui leur font banqueroute. Ce n'est pas qu'ils prennent moins à cœur les intérêts de leurs compatriotes que ceux de leurs amis ; mais ils pardonnent moins volontiers le tort qu'on fait à leurs Alliés, que celui qu'on leur fait à eux-mêmes. Ainsi que tous les autres, ce procédé à ses raisons : les voici. Chez nos Alliés, disent-ils, les biens appartenant en propre à chaque particulier, les négocians ne sauraient éprouver aucune perte, sans supporter un échec considérable, puisque souvent il entraîne leur ruine ; au lieu que chez nous les biens se trouvant en commun, toutes les pertes le sont aussi ; de sorte qu'une banqueroute faite à nos commerçans ne frappe point directement sur un seul ou sur quelques particuliers. D'ailleurs on ne peut jamais nous enlever que notre superflu, puisque nous avons grand soin de ne rien transporter chez l'Étranger, qu'au préalable notre pays ne soit

abondamment pourvu de tous les objets d'exportation. Nous pensons en conséquence qu'il serait absurde & cruel de sacrifier des milliers de citoyens pour nous venger d'un dommage qui n'est sensible pour aucun de nous.

Si quelque Utopien, voyageant chez un peuple voisin, se trouve attaqué dans sa personne & reçoit une blessure dont les suites alterent sa santé, ou le conduisent au tombeau, soit que cet attentat soit un guet-apens, soit qu'on l'ait commis en vertu d'un ordre du Gouvernement, nos Républicains n'en sont pas plutôt instruits par leur Résident dans les Pays étrangers où la scène s'est passée, qu'ils en demandent hautement satisfaction : ils exigent qu'on leur livre les coupables, quels qu'ils soient; & pour peu qu'on balance, ils déclarent sur le champ la guerre au peuple fauteur du meurtre. Si on leur remet les auteurs de l'assassinat, suivant son atrocité, ils les condamnent à mort ou les réduisent à l'esclavage.

Ils rougissent en quelque façon & sont plongés dans le plus grand deuil, lorsqu'ils remportent une victoire signalée. C'est, vous disent-ils, une impétie, une absurdité révoltante que d'acheter à si haut prix des

marchandises, quelque précieuses qu'on les suppose & qu'elles soient en effet. Le plus beau moment de leur gloire est celui où leur génie, fécond en ruses de guerre, rend inutiles toutes les tentatives de leurs ennemis & les leur fait vaincre par adresse. On décerne à ceux qui ont remporté un tel avantage, les honneurs du triomphe public, & par les trophées qu'on leur érige, on immortalise, la mémoire de pareils exploits, les seuls qu'ils admirent & qu'ils soutiennent être vraiment dignes de l'homme, qui doit l'emporter autant sur tous les animaux par les ressources du génie, que la plupart d'entre eux l'emportent sur lui par les forces du corps. Et de fait, les lions, les ours, les tigres, les loups, les sangliers, les chiens, & les autres especes d'animaux qui se combattent, ont sans contredit bien plus de force, de nervure, & de férocité que nous; mais qu'il nous font inférieurs du côté du raisonnement & de l'imagination! Quel homme oserait se flatter d'attaquer avec avantage les bêtes fauves, s'il lui fallait combattre corps à corps avec elles? Ce n'est que par adresse qu'il doit chercher à les dompter & à les vaincre; c'est ainsi que les hommes devraient se borner à faire la guerre entre eux. Les Utopiens

ne la déclarent jamais qu'à leur corps défendant, & que sur le refus positif de justice qu'on leur fait. Ils ne sont, en un mot, ..gressifs que quand ils ne peuvent absolument se dispenser de l'être; mais dès qu'ils ont une fois tiré l'épée hors du fourreau, ils ne la remettent qu'après s'être assuré une vengeance éclatante des insultes & des torts qu'on leur a faits. Leur but est alors d'effrayer les Nations injustes par la terreur de leurs armes, & d'en faire des exemples si frappans, qu'ils puissent à l'avenir leur servir de frein. Tel est sur cet article le plan de conduite de nos Insulaires, toujours prudents, toujours modérés dans son exécution. Ils cherchent moins à s'acquérir de la gloire & des éloges, qu'à se mettre à l'abri de plus grands dangers, & même à en préserver les autres.

Si-tôt que la guerre est déclarée, ils font au même instant afficher avec le plus grand secret quantité de placards munis du sceau de la République, dans les lieux les plus fréquentés du pays ennemi. Par ces placards ils mettent à prix la tête du Prince, leur adversaire, ainsi que celles de plusieurs autres personnes amplement désignées dans ces écrits clandestins. Les récompenses très-considérables pour quiconque tuera ces dernières,

font cependant moindres que celles proposées pour celui qui les défera du Prince. Ces personnes sont ordinairement les Ministres & les Favoris du Souverain. Lorsqu'on se fait d'un proscrit, & qu'on le remet vivant entre leurs mains, ils donnent le double de la récompense affichée. Ils offrent même des récompenses à ces proscrits, & leur grace, bien entendu s'ils veulent se détacher du parti ennemi & suivre le leur. Ces expédiens politiques jettent ces malheureux Favoris dans une horrible défiance les uns contre les autres. Sans cesse ils se croient environnés de traîtres; ils n'envifagent bientôt plus dans leurs proches que des ennemis, des espions, & des bourreaux. Et en effet, il arrive toujours que ces proscrits, & principalement le Prince, sont égorgés ou livrés par ceux mêmes qu'ils honoraient de toute leur confiance, tant la soif de l'or est une puissante amorce pour le crime! Les Utopiens, convaincus de cette triste vérité, ne manquent jamais d'en tirer le parti le plus avantageux; & pour d'autant mieux rassurer les mercenaires qu'ils veulent corrompre, ils leur promettent des récompenses si fortes, que la cupidité leur fait entièrement fermer les yeux sur tous les dangers auxquels il s'exposent pour les obtenir.

Dans ces circonstances, dont l'histoire d'Utopie offre plus d'un exemple, ils promettent non seulement des sommes immenses, mais encore la propriété de terres d'un très-grand revenu, situées dans le pays de leurs plus fideles Alliés. C'est là que ces traîtres & ces assassins peuvent se retirer pour y passer tranquillement & en toute sûreté le reste de leurs jours au sein de l'opulence. Jamais on n'eut sur cet article ni sur aucun autre à se plaindre du manque de parole des Utopiens.

Les autres peuples regardent comme indigne & barbare, comme une lâcheté abominable, cet usage de faire un trafic du sang de ses ennemis, de mettre leur vie à l'enchère; tranchons le mot, de les faire assassiner. Quant aux Utopiens, ils s'en font un point d'honneur; & voici comme ils justifient sur ce point la sagesse & la justice de leurs procédés. Par ce moyen, disent-ils, nous terminons souvent la guerre sans livrer aucun combat; nous prouvons donc notre amour pour l'humanité, puisqu'aux dépens d'un petit nombre de coupables (1) que nous faisons

(1) Cette morale n'est-elle pas une suite de ce principe ? *Expedit unum mori pro populo.*

périr, nous sauvons un peuple d'innocens, qui dans une action seraient restés sur la place. Ce n'est pas la conservation seule de nos compatriotes qui nous intéresse, nous ne sommes pas moins jaloux d'épargner le sang de nos ennemis. Nous n'ignorons pas que ces soldats qui portent les armes contre nos troupes, n'agissent point de leur propre mouvement; qu'ils ont souvent horreur d'un métier qu'ils exercent par force, & qu'ils ne sont sous la main du Prince qui les commande, que les instrumens de son aveugle fureur & de sa vengeance.

Si l'expédient ci-dessus ne leur réussit point, ils tentent une autre voie. Ils sement le trouble & la division dans la Famille Royale, en faisant espérer la couronne à un frere du Roi, s'il en a, ou, à son défaut, à quelque autre Grand du Royaume. Si l'effet de ces factions & des révoltes qui s'en suivent ne répond pas à leur attente, ils font alors agir les Nations voisines de la puissance avec laquelle ils sont en guerre. A l'aide de quelque vieux titres, qu'ils produisent à point nommé (& les Princes, comme on le fait très-bien, ne manquent jamais de ces sortes de titres), ils les forcent en quelque façon de prendre les armes contre les ennemis de

leur Isle, & font une ligue offensive & défensive avec elles. Suivant les clauses de cette confédération, ils fournissent tout l'argent qu'exige le service d'une ou de plusieurs campagnes; mais ils ne donnent presque point d'hommes. Leur amour pour leurs compatriotes est poussé à tel point, ils font un si grand cas de leur vie, qu'ils se résoudraient, je crois, avec bien de la peine à échanger un des leurs contre le Roi ennemi. Pour l'or & pour l'argent, comme ils ne tiennent en aucune maniere à ces métaux, ils donnent sans balancer tout ce qu'on leur demande, & on leur demanderait tout ce qu'ils possèdent, qu'ils le donneraient volontiers, puisqu'ils n'en vivraient ni moins à leur aise ni moins heureux. Outre les richesses prodigieuses qu'ils renferment chez eux, ils ont encore des sommes considérables placées chez l'Etranger. Je vous ai dit ci-dessus que plusieurs peuples qui commercent avec nos Insulaires, avaient de l'argent à eux appartenant. Dans les tems de nécessité ils répètent ces sommes, qui leur servent à lever des soldats de tous les côtés, & sur-tout à en soudoyer chez les *Zapoletes*. (1)

(1) Peuples qui font commerce de leur sang, & vendent leur vie comme les Suisses, &c.

Ce peuple, situé au Levant, est éloigné d'environ cinq cents milles d'Utopie. Il est dur, agreste, & sauvage. Il préfère, aux lieux où la nature plus riante se pare de tous ses charmes, les forêts ténébreuses qu'il habite & les montagnes incultes sur lesquelles il a été nourri. Ces hommes sont d'un tempérament de fer; endurcis au froid & au chaud, ainsi qu'au travail le plus opiniâtre, rien ne les rebute. L'agriculture, les modes dans les habits, l'élégance dans les bâtimens, en un mot, tous ces arts qui répandent tant de douceurs & d'agrémens sur la vie, n'ont aucun prix pour eux, ils les méprisent & ne les cultivent point. Leur occupation journalière consiste à soigner les bestiaux; ils ne vivent que du produit de la chasse & de la rapine. La nature les forma tout exprès pour la guerre: leur éducation est toute relative à ce métier; ils cherchent & saisissent avec empressement toutes les occasions de s'y livrer. Dès qu'il s'en présente une, on les voit sortir par bandes de leurs affreux repaires, descendre de leurs mornes inaccessibles, inonder les campagnes, & s'engager presque pour rien à ceux qui viennent dans leur pays pour enrôler. Ils n'ont d'autres talent que celui de se battre, & c'est toujours à outrance. Dès

qu'une fois ils se sont mis à la solde d'une Puissance, ils combattent pour elle avec une bravoure dont on n'a pas d'idée, & leur fidélité d'ailleurs est à toute épreuve. Mais ils ne s'engagent jamais pour un tems fixe & limité. La premiere convention qu'ils font lorsqu'ils s' enrôlent au service d'un Souverain, c'est que si, dès le lendemain, le Prince son ennemi leur propose une plus forte solde, ils seront libres de passer de son côté, & que si le surlendemain le peuple qui les a soudoyés en premier lieu, porte plus haut la paye du soldat, il leur sera également permis de revenir se ranger sous ses étendards. Il se fait fort peu de guerres dans lesquelles les *Zapoletes* ne composent la plus grande partie des troupes de l'une & de l'autre Puissance belligérante. Il arrive de là tous les jours que de proches parens, qui naguere vivaient dans la plus parfaite union, & dont l'amitié redoublait, en raison du plaisir qu'ils goûtaient a se voir réunis sous les mêmes enseignes, séduits peu de jours après par l'appât du gain le plus chétif, se séparent & se jettent dans les deux partis opposés. En vient-on aux mains? tous les noeuds du sang & de l'amitié se brisent tout à coup, la haine la

plus invétérée succède à leur tendresse; du plus loin qu'ils s'aperçoivent, ils s'élancent comme des taureaux furieux les uns contre les autres; ils se mesurent, se terrassent, s'égorgent, se massacrent sans aucune pitié. Mais que ce vil intérêt, qui leur fait sacrifier un parti à un autre, que cette basse avarice leur est bien peu profitable! Ils absorbent en un clin d'œil dans un luxe grossier, dans un libertinage crapuleux, le salaire qu'ils retirent de leur art meurtrier, & menent toujours une vie obscure & misérable.

Tels & plus brutaux encore sont ces hommes que les Utopiens soudoyent pour combattre leurs ennemis. Comme ces montagnards ne sauraient trouver ailleurs une plus forte paye, ils accourent en foule se vendre à la République. Nos sages, qui sont si délicats sur le choix des peuples qu'ils adoptent pour Alliés, ne traitent avec cette Nation barbare que pour s'en débarrasser par les voies les plus courtes & les plus expéditives. En tems de guerre on leur fait occuper les postes les plus périlleux : la plupart tombent sous le fer des ennemis; on est par conséquent dispensé de leur tenir les promesses séduisantes qu'on leur a faites pour les attirer : quant

à ceux qui en réchappent, on remplit exactement à leur égard la parole qu'on leur a donnée. On veut, en se conduisant ainsi, leur faire un pont d'or pour l'avenir. Ils sont si flattés de cet avantage, que dans les autres occasions qui se présentent par la suite, ils volent de leur plein gré braver les dangers auxquels on les expose. Les Utopiens, loin de les ménager, se persuadent que ce serait de leur part bien mériter du genre humain, s'ils parvenaient à purger totalement la terre de cette race immonde de brigands & d'assassins.

Du com-
mandement
des Troupes

Outre les troupes Zapolétaines, les Utopiens emploient celles que leur prêtent les peuples auxquels ils ont donné du secours dans l'occasion; ils ont encore les *Auxiliaires* que leurs Alliés leur envoient; enfin ils joignent à ces forces celles de leur Nation. Ils nomment Généralissime de toutes ces troupes réunies, un des leurs, non moins recommandable par son expérience que par sa valeur. Ce Chef, dont l'autorité est absolue, a sous ses ordres deux autres compatriotes qui lui servent de Lieutenans généraux. Tant que le Commandant en chef respire, ses Lieutenans sont sans exercice & n'ont aucun pouvoir sur l'armée; mais s'il arrive que le Général soit tué ou
fait

fait prisonnier, alors le premier des deux Lieutenans prend aussi-tôt le commandement, & lui succede comme par droit d'héritage. Au besoin, le second remplace le premier. Comme les Utopiens n'ignorent pas que rien n'est plus journalier que le sort des armes, ils ont pris cette sage précaution pour garantir leurs troupes du désordre & de la consternation dans lesquels la mort ou la prise de son Général doit nécessairement jeter toute une armée.

Chaque ville fait ses levées, on ne prend que ceux qui sont de bonne volonté. Il ne se fait ici aucun enrôlement forcé, parce qu'on pense avec raison que tout poltron, loin de rendre service dans un moment décisif, ne sert qu'à inspirer la frayeur & le découragement à ses camarades. Si cependant le foyer de la guerre se concentre dans leur propre pays, les poltrons, pourvu qu'ils soient bien constitués & bien portans, sont contraints de prendre les armes comme les autres. On les embarque sur les vaisseaux avec des troupes aguerries & intrépides; on les place d'espace en espace sur les murailles entre de braves soldats, de sorte qu'on leur ôte tout moyen & tout espoir de prendre la fuite. Alors la honte de paraître sans cœur,

De la levée
des troupes.

Q

la nécessité de repousser les coups de l'ennemi, & l'impossibilité de se cacher ou de tourner le dos, changent souvent tout à coup leur poltronnerie en valeur héroïque. Quant aux guerres dont le théâtre est dans le Pays étranger, si d'un côté on ne force personne d'y aller, de l'autre, on permet aux femmes d'y accompagner leurs maris; on les y exhorte même, en comblant d'éloges celles qui prennent ce parti. Dans une action, l'épouse combat auprès de son mari; les enfans, les neveux, les alliés les entourent, si bien que chaque famille forme comme autant de régimens séparés qui se réunissent pour combattre avec chaleur & se prêter mutuellement les secours que la nature & l'amitié réclament en ces instans de crise où ils courent tous les mêmes dangers.

Le mari qui revient sans sa femme & le fils sans son pere, sont également déshonorés. Cette politique produit les plus grands effets. Dès qu'on sonne la charge & que l'on combat, pour peu que l'ennemi oppose de résistance, on s'échauffe, on s'enflamme, on se bat en déterminé. Chaque Utopien, disputant pied à pied le terrain, fait des prodiges de valeur, & vend chèrement sa vie, s'il ne peut la sauver. Rien ne coûte à ces Républicains lorsqu'il

s'agit d'écarter loin d'eux le terrible fléau de la guerre, ou pour n'y employer que des troupes étrangères; mais dès qu'ils se trouvent réduits à la fâcheuse nécessité de combattre en personnes, ils partent, ils volent où le devoir les appelle, le courage les transporte, & ce que toute leur prudence n'a pu faire, leur bravoure l'exécute. Ne croyez pas que leur valeur ne soit qu'un premier feu qui se ralentit & s'éteint aussi-tôt : non, leur intrépidité s'accroît en raison de la durée du combat. Ce sont tous autant de héros dont les rangs sont inébranlables. La mort, qui ne respecte pas plus les braves que les poltrons, les frappe & les moissonne; mais sa vue ne les fait jamais reculer. Cette valeur surnaturelle est une suite de la confiance qu'ils ont qu'après eux rien ne manquera à leur famille. Son fort, son bien-être est assuré, s'écrient-ils dans ces instans, nous pouvons mourir en repos. Oui, cette douce confiance est le premier aliment de leur bravoure. Ils se battent avec la ferme résolution de vaincre, & la mort leur paraît plus supportable cent fois que la défaite. Nous sommes privés de cet avantage, nous autres. Depuis le soldat jusqu'au Général, chacun est occupé de son propre intérêt, de celui de ses enfans. Cette

Du fort des
soldats & de
leurs enfans.

cruelle incertitude froisse le cœur des plus déterminés, entre la crainte de laisser après eux des infortunés, & celle de l'être eux-mêmes : or l'aspect effrayant de la misère est presque toujours, comme on le fait, l'écueil du plus fier courage.

Ajoutez à cette confiance des Utopiens leur habileté dans l'Art militaire, la parfaite connaissance qu'ils ont de leur Tactique, & vous sentirez aisément qu'ils doivent être tous valeureux & invincibles. Enfin cette vérité vous deviendra, pour ainsi dire, palpable, si vous faites attention que les principes dans lesquels on les élève depuis leur berceau, contribuent à leur donner & à nourrir en eux cet héroïsme patriotique. La vie, leur répète-t-on sans cesse, est un dépôt que le ciel vous a confié. Vous n'avez aucun droit dessus, il appartient tout entier à la Patrie ; jouissez des avantages sans nombre que son usufruit vous procure ; que le fonds vous soit assez cher pour le ménager comme votre bien propre ; il n'y a qu'un fou qui s'avise de le dissiper & de l'aliéner. Si la Patrie vous le redemande, rendez - le lui sans balancer ; il n'y a qu'un lâche, un homme vil & méprisable qui puisse le nier ou s'obstiner à vouloir le retenir.

Manière de combattre.

Dans la mêlée, une foule de jeunes gens d'élite se rallient, combinent leurs forces,

fondent avec l'impétuosité des aigles sur le Général ennemi; tantôt ils l'attirent dans quelque piège, tantôt ils le combattent corps à corps. Ici ils font pleuvoir de loin sur lui une grêle de traits; là, tous s'opiniâtrent à lui porter le coup mortel; à moins qu'il ne prenne au plutôt la fuite, il est bien rare qu'il ne soit tué ou qu'il ne tombe vivant entre les mains du vainqueur. Dès que les Utopiens ont gagné la victoire, ne pensez pas qu'ils se fassent un jeu barbare de massacrer les vaincus. Toute leur vengeance se borne à les faire prisonniers. Jamais ils ne se livrent inconsidérément à la poursuite des fuyards. Ils conservent leur ordre de bataille après le combat, pour être toujours à portée de le réintégrer si on les y force; ils aiment mieux laisser échapper tous les vaincus, que de rompre leurs rangs pour les poursuivre. Ils se souviennent de ce qui leur est arrivé en plus d'une occasion. Les ennemis, après avoir mis en déroute le corps de leur armée, se croyaient déjà si sûrs de la victoire, qu'ils se dispersaient & couraient çà & là après les fuyards pour les égorger. Les Utopiens, qui ont toujours un corps de réserve en station pour observer tous les mouvemens des ennemis, s'étant aperçus de leur désordre, firent

avancer ce corps qui n'avait point encore donné; il chargea à l'improviste l'ennemi qui, ne pouvant plus se rallier, fut taillé en pièces & perdit ainsi le fruit de la victoire, qui tourna au profit des vaincus.

Leur stratagème

Je ne saurois trop vous dire qui l'emporte chez nos Insulaires, ou de leur habileté à tendre des pièges, ou de celle qu'ils ont à les découvrir & à les éviter. On croirait quelquefois, à voir leurs manœuvres, qu'ils méditent une prompte retraite; point du tout: ont-ils formé ce projet? ils l'exécutent avec tant de précision & de secret, qu'ils sont déjà fort éloignés avant que l'on s'en doute. Dès qu'ils ont reconnu les forces ennemies & leur supériorité sur les leurs, ou qu'il s'aperçoivent du désavantage de leur position, ils décampent de nuit & dans le plus profond silence, ou usent de quelque autre stratagème. Le jour même ils observent un si bel ordre dans leur retraite, ils présentent une telle contenance, qu'il ne serait pas moins dangereux de les attaquer dans leur marche que dans le camp le mieux fortifié. Les retranchemens de leur camp consistent ordinairement dans un fossé aussi large que profond. La terre qu'ils retirent du fossé qui entoure le camp, leur sert à former de leur côté une espèce de mur ou de parapet qu'il faut

franchir avant de pouvoir les attaquer. Ce ne sont pas les sapeurs seuls & les pionniers qui travaillent à ces fortifications, tous les soldats y sont employés, excepté cependant les sentinelles & les vedettes. A l'aide de ce grand nombre d'ouvriers, ils achevent en fort peu de tems tous les ouvrages extérieurs qu'ils estiment nécessaires à la sûreté de leur camp.

Leurs armes n'ont pas moins de solidité que de légèreté. Elles résistent aux coups les mieux assés, & en portent presque toujours de mortels. Elles ne gênent le soldat dans aucun des mouvemens de son corps; elles lui laissent la liberté de tous ses gestes; il peut même nager commodément en portant ses armes. Je dois vous observer à ce sujet, que l'art de nager tout armé, est un des élémens du métier de la guerre chez les Utopiens. L'Infanterie & la Cavalerie se servent de fleches pour armes offensives; leurs soldats les lancent avec une adresse égale à la vigueur de leurs bras, & leur coup-d'œil est si sûr, qu'ils manquent rarement leur coup. Faut-il combattre corps à corps? au lieu d'épées, ils ont des haches tranchantes, dont le fil & la pesanteur les rend également propres à frapper & d'estoc

& de taille. Ils ont l'imagination très fertile pour inventer des machines de guerre ; dès qu'elles sont fabriquées, ils les cachent soigneusement, de peur qu'en les faisant paraître avant le moment favorable, les ennemis ne s'en fassent un objet de dérision, après avoir trouvé les moyens de rendre leur effet inutile. Les premières qualités qu'ils exigent dans toutes ces machines, c'est qu'elles puissent se démonter, se transporter, & se remonter avec autant d'aisance que de célérité.

Si-tôt qu'ils ont fait une trêve, ils l'observent si religieusement, qu'ils n'usent pas même sur le champ de représailles envers les infractions. Jamais, dans les transports insensés d'une fureur brutale, on ne les vit piller, saccager, détruire, incendier les récoltes & dévaster les campagnes. Ils respectent en toute occasion les biens de la terre, qui sont, disent-ils, le patrimoine le plus sacré de l'homme. Leur scrupule sur cet article est poussé si loin, qu'ils prennent les plus grandes précautions pour que les troupes, dans leur passage, ne causent quelque dégât, & que les chevaux ne foulent à leurs pieds les moissons. Ils n'attaquent aucun homme désarmé, à moins qu'il ne soit connu pour un espion. Ils deviennent les protecteurs des villes qui

se rendent, & jamais ne livrent au pillage celles qui sont prises d'assaut ; mais ils font mourir ceux qui ont empêché que la place ne capitulât, & font esclaves les soldats & les Officiers de la garnison. L'âge, en pareille circonstance, est toujours l'objet de leur respect ; aussi prennent-ils sous leur protection les vieillards, les enfans, & sur-tout ce sexe faible & timide, qui n'a d'autres armes que ses pleurs & ses sanglots ? S'ils sont informés que pendant le siège il s'est présenté quelque citoyen judicieux & bien intentionné qui a conseillé la reddition de la ville, ils lui en savent bon gré & lui témoignent leur satisfaction par des récompenses proportionnées au service. On lui fait assez souvent présent d'une partie des biens confisqués. Le surplus est distribué par égale portion aux troupes auxiliaires. Quant aux Utopiens, satisfaits du sort dont ils jouissent chez eux, jamais on ne les voit prendre part au butin & profiter des dépouilles de l'ennemi.

Quand la paix est faite ils n'exigent point de leurs Alliés, pour lesquels ils ont pris les armes, le remboursement des frais extraordinaires de la guerre ; ils mettent tout sur le compte des vaincus, & leur font payer les dépens de deux manières. 1°. En leur in-

posant un fort tribut annuel, dont le produit mis en séquestre, sert à subvenir aux frais d'une autre guerre. 2°. En les forçant de leur céder des terres considérables & du plus grand rapport. Cette sage politique a triplé les revenus de nos Républicains, qui, par succession de tems, sont devenus propriétaires chez divers peuples, de bien immenses, dont le produit au total monte, autant que je puis m'en souvenir, à sept cent mille ducats par an. Ils envoient dans les différens pays où sont situés ces domaines, des citoyens en qualité de Trésoriers : ceux-ci mènent chez ces différens peuples un train des plus magnifiques, & ont sur-tout une table splendide. Mais quelques dépenses qu'ils fassent, ils versent encore tous les ans des sommes prodigieuses dans le trésor public. Nos Insulaires prêtent cet argent au peuple sur le territoire duquel sont assis ces grands fiefs. Ils lui en abandonnent les intérêts jusqu'à ce qu'ils redemandent leur capital; ce qui arrive rarement, comme je vous l'ai dit, pour la totalité. Quant au surplus des terres conquises, ils les distribuent entre tous ceux qui, à leur sollicitation, ont fait cause commune avec eux & ont partagé leurs dangers. S'il arrive qu'un Souverain équipe une flotte

pour faire une descente dans l'Isle, ils le préviennent en toute diligence & font avorter son entreprise : leur premier principe est de ne jamais faire la guerre sur leur propre terrain ; le second est de n'admettre aucunes troupes étrangères dans leur Isle, quelque grand que soit le péril qui les menace.

C H A P I T R E I X.

Des différentes Religions d'Utopic.

On compte non seulement diverses religions dans l'Isle ; mais chaque ville a aussi les siennes particulières. Les uns offrent leurs vœux au Soleil, les autres à la Lune : ceux-ci adorent une Planète, ceux-là les Astres qu'ils se sont choisis. Plusieurs reconnaissent pour leur Dieu quelque homme extraordinaire qui, dans les siècles les plus reculés, a fait, par ses exploits glorieux ou par ses vertus éclatantes, l'admiration de son pays. Mais la plus grande & la plus saine partie de la Nation laisse là cette foule de Dieux vulgaires, enfans d'une imagination déréglée : elle n'admet qu'une seule Divinité éternelle, immense, incompréhensible, dont les attributs ne sont pas moins infinis que la puissance & la gloire.

Sa nature n'a aucun rapport avec tout ce qui tombe sous les sens; elle est répandue dans tout l'univers par sa vertu plutôt que par son essence. Ce Souverain Etre, disent ceux qui l'adorent, est le seul auteur de toutes choses. C'est lui, s'écrient-ils, dans les actes de reconnaissance qu'ils forment du fond de leur cœur, c'est lui qui créa le monde, qui établit cette harmonie merveilleuse qui regne dans toutes ses parties; c'est lui qui règle le cours des astres, qui a posé la barrière insurmontable qui sépare les élémens, qui a fixé des bornes aux deux mers; c'est lui qui prépare ces événemens inattendus qui nous jettent dans la dernière surprise, & qui amènent ces révolutions que toute la prudence humaine ne saurait prévoir. La nature ne nous offre qu'un cercle de vicissitudes continuelles, les siècles s'écoulent, les âges se pressent & se confondent, la mort dévore tous les êtres; tout ce qui respire, commence, croît, décline, & finit: Dieu seul, toujours environné de sa gloire, n'est sujet à aucun changement. Les Utopiens, divisés entre eux sur différens points de leur croyance, se réunissent tous pour confesser l'existence de cet Etre suprême qu'ils appellent *Mythra*. (1) Quelle que soit, disent-ils,

(1) Nom que les Perses donnent au soleil.

Idee que l'on s'en forme, toujours est-il certain que chez tous les peuples & dans tous les siècles on a reconnu l'existence de ce Dieu qui n'a point d'égal en puissance & en perfections. Au reste, cette diversité de systèmes religieux, & ce nombre de sectes diminuent de jour en jour, & chacun, profitant des études qu'il fait, parvient, à la lueur du flambeau de la vérité, à connaître la religion la plus raisonnable, & l'embrasse dès qu'il est persuadé qu'il l'a trouvée. Je ne doute même pas que ce chaos d'opinions incohérentes sur la religion, ne fût totalement dissipé depuis long-tems, si la superstition n'aveuglait presque tous ceux qui les suivent. Qu'il survienne un accident, un revers à un Utopien sur le point d'abjurer, la terreur s'empare à l'instant de ses esprits; au lieu d'attribuer ses malheurs au concours des circonstances, à l'enchaînement des choses, il se persuade que le Ciel, irrité de son apostasie, veut le punir & s'en venger.

Nous nous fimes un devoir de leur parler de notre sainte Religion. Dès qu'ils furent instruits de la sublime morale de l'Évangile, des préceptes de notre divin Sauveur, de sa mission & de ses miracles, de la confiance avec laquelle tant de glorieux Martyrs

ont confessé au milieu des plus horribles tortures & en présence des Tyrans & des bourreaux, le nom de Jésus - Christ; quand ils surent que leur sang, répandu pour la foi, avait enfanté une foule de héros au Christianisme; que ces nouveaux Fideles, à l'exemple des premiers, couraient mériter la palme du martyre, affrontaient les croix & les bûchers, chantaient au milieu des flammes les louanges de leur divin Maître, expiraient en priant pour leurs plus cruels ennemis, soit que la grace opérât sur leurs cœurs, soit qu'ils crussent apercevoir & qu'il y eût en effet une affinité particulière entre leur profession de foi la plus accréditée & le dogme de l'Evangile, ils se sentaient entraînés par un penchant irrésistible à en faire l'éloge & à l'aimer. Le partage égal, ou plutôt la communauté de biens, si fortement recommandée par le Sauveur du monde, si généreusement observée par les Fideles dans les premiers momens de l'Eglise naissante, est, je crois, le principal motif du zèle & de l'amour que ces Républicains témoignèrent pour notre Religion. Mais sans chercher à approfondir les raisons qui les déterminèrent, il me suffit de vous dire qu'un nombre prodigieux se fit baptiser. Comme de six compagnons que

nous étions, deux étaient morts, & que des quatre vivans aucun n'était revêtu du sacerdoce, nous ne pûmes leur conférer les sacrements, que chez nous les Prêtres seuls ont le droit d'administrer; mais tous savent parfaitement bien en quoi ils consistent, & brûlent du désir d'être admis à leur participation. Je les ai même entendu agiter la question suivante : savoir, si un de leurs concitoyens qu'ils élèveraient à l'ordre de la prêtrise, aurait le caractère sacerdotal, quoiqu'il ne fût pas approuvé par le Pape? Quantité d'Utopiens soutenaient l'affirmative: au tems de mon départ ils n'avaient point encore procédé à cette ordination. Leur premier principe, en fait de religion, est la tolérance; aussi ceux qui ne croient pas à notre révélation ne persécutent-ils point ceux qui y croient; leur amitié pour eux n'en est ni moins vive ni moins sincère. Ce système de tolérance leur tient si fort à cœur, qu'ils punissent non seulement le fanatisme, mais même le zèle indiscret. Un de nos nouveaux profélytes en fit la triste expérience. Il sortait, pour ainsi dire, des fonts baptismaux; dans ces premiers momens de ferveur, il crut qu'il était de son devoir de faire retentir jusques sur les toits les paroles de l'Evangile,

De la tolé-
rance.

En vain lui représentons - nous les risques qu'il court; que le Ciel ne lui ayant donné aucune mission, n'exige rien de lui; il se laisse entraîner par sa fougue imprudente; il élève la voix, il prêche sans nul ménagement; il se plaît à heurter de front toutes les bienféances, s'empporte jusqu'à soutenir que sa religion est la seule émanée d'en Haut, la seule véritable, que toutes les autres ne sont qu'un tissu d'erreurs & d'impostures; qu'enfin hors de l'Eglise il n'est point de salut. Nos Utopiens, lassés d'entendre les déclamations ourées de cet Apôtre sans caractère, se saisissent de lui & le traduisent en justice. On le condamna au bannissement, non comme contempteur des autres religions, mais comme perturbateur du repos public. Ce n'est pas sans des raisons très-plausibles qu'ils prêchent le tolérantisme. Lorsqu'Utope aborda cette Isle, il apprit aussitôt que les disputes de religion divisaient les esprits, les sentimens, les familles, & que cette désunion portait atteinte aux forces de la Nation; vérité dont lui-même fit l'épreuve, puisqu'il ne vint à bout de conquérir le Pays, qu'en détruisant les unes par les autres, toutes ces sectes qui combattaient séparément, quoique pour la même

même cause. Dès qu'il se fut rendu maître de l'Isle, il se hâta de promulguer un Edit portant libre exercice de toutes les religions. Il permit aux différens sectaires de faire des profélytes, non pas en décriant les autres dogmes, non pas en prononçant anathême contre ceux qui les professaient, & en les condamnant comme des impies & des blasphémateurs; mais en expliquant avec bonne foi, & dans la simplicité de leur cœur, les motifs déterminans de leur propre croyance, & en prouvant sans passion l'excellence & la vérité de la religion qu'ils voulaient faire embrasser. Tout fanatique convaincu d'avoir employé l'artifice, la force, & la violence, est condamné à l'exil ou à la servitude, suivant la gravité du délit. Par ces réglemens si judicieux, le Législateur voulut non seulement assurer la tranquillité publique, toujours exposée à de violens orages, lorsque le Fanatisme sanguinaire & barbare, ce Fanatisme qui ne connut jamais de bornes, arme du couteau saeré les partisans des différentes religions : il voulut encore faire entendre à son peuple qu'il avoit aussi eu en vue les intérêts mêmes de la Divinité. Quelle témérité, disait-il, à un faible mortel d'oser prononcer en dernier ressort sur un objet aussi important que celui de la religion ! Est-il de sa

R

compétence ? Et qui fait si ce Dieu de miséricorde, ce Dieu, si jaloux de nos hommages, ne se plaît pas à cette variété de cultes qu'on lui rend, si lui-même ne les inspire point, s'il ne partage pas sa révélation ? Utope eut sans doute raison de penser que l'absurdité la plus révoltante était de vouloir régir & maîtriser les consciences, de vouloir à main armée contraindre un homme à quitter la religion de ses pères, dans laquelle il a été élevé, pour lui en faire embrasser une qu'il ne connut jamais. Et de fait, si dans cette foule de religions qui circulent & qui propagent sur la surface du globe, il n'en existe qu'une seule descendue du Ciel & marquée du sceau de la Divinité, ceux qui en sont les dépositaires, n'ont besoin pour y faire croire que d'employer les voies de la douceur, de la patience, & de la persuasion. La vérité percera à la fin & dissipera tous les nuages sous lesquels l'intérêt & les autres passions humaines chercheront à la faire disparaître. Quel déluge de maux n'entraîne pas à sa suite l'intolérance ! Si vous entreprenez la conversion des âmes le poignard à la main, considérez que les méchans, c'est-à-dire, ces gens dont l'opiniâtreté égale l'aveuglement, se trouvant en bien plus grand nombre, ils accableront les fideles, & la vraie Religion

Abus de l'intolérance.

que ceux-ci professent sera étouffée par les ridicules superstitions de ceux-là, comme nous voyons journellement dans nos champs, que la bonne semence est étouffée par l'ivraie.

Le Législateur d'Utopie, en laissant à chacun la liberté de conscience, a cependant renfermé cette liberté dans de justes bornes. Pour prévenir l'établissement des systèmes odieux de ces prétendus Philosophes qui se plaisent à ravalier l'excellence & la dignité de notre être, il a sévèrement défendu toute opinion qui dégénere en pur Matérialisme; ou, ce qui est plus déplorable encore, en véritable Athéisme. Les Utopiens sont donc persuadés de la réalité d'une vie future, dans laquelle les bons & les méchans seront traités selon leurs œuvres. Ils méprisent & détestent tous ceux qui nient cette vérité: loin de les admettre au rang de citoyens, ils cessent de les compter parmi les hommes, puisqu'ils se rabaissent eux-mêmes à la condition abjecte des plus vils animaux. Quel cas peut-on faire, disent-ils, d'un Etre sans principes & sans foi, que la crainte seule du châtement retient dans le devoir, & qui, sans cette appréhension, violerait toutes les lois, foulerait à ses pieds ces réglemens si sages qui consolident le bonheur des Sociétés? Quelle confiance avoir

dans un individu purement charnel, qui, vivant sans mœurs ainsi que sans espoir, ne voit que lui dans l'Univers, borne sa félicité au moment présent, fait son Dieu de son corps, sa regle de ses plaisirs, & qui, pour les satisfaire, est toujours prêt à tout entreprendre, à se porter même aux dernières extrémités du crime, pourvu qu'il trouve les moyens d'échapper à l'œil vigilant de la Justice & d'être scélérat avec impunité? Ces gens, regardés comme infâmes, sont exclus de toutes les Charges municipales, de la Magistrature, & des emplois publics. Ce sont de purs automates qu'on laisse errer au hasard & végéter sur la terre. Au surplus, on ne les tourmente point, on ne les condamne point au supplice, parce qu'on est intimement persuadé qu'il n'est pas au pouvoir de l'homme de changer à son gré les idées des autres, & de dominer sur les façons de voir, de sentir, & de penser. On ne force pas même les impies & les libertins à déguiser leurs sentimens & à se couvrir du manteau de la religion la plus suivie. En Utopie, toute dissimulation est un mensonge, tout mensonge est une fraude manifeste, & la fraude, de quelque genre qu'elle soit, est en horreur chez ce peuple. La défense de dogmatise

publiquement & de répandre leurs principes, est la seule que l'on fait aux gens dont je parle : on leur permet cependant la controverse avec les Prêtres & les personnes foncierement instruites, tant on est persuadé que les lumieres de ceux-ci illumineront leurs ames, dessilleront leurs yeux, & feront entierement cesser leur funeste aveuglement. Il regne dans l'Isle une opinion bien opposée à celle des Matérialistes & des Athées. Le nombre de ses partisans est considérable : on tolere ce système qui ne manque pas de preuves, & de l'admission duquel il ne peut d'ailleurs résulter aucun mal. Ces nombreux sectaires soutiennent que les bêtes ont une ame, que cette ame, quoique très-inférieure à la nôtre, & incapable de jouir du même bonheur, est cependant susceptible d'un certain degré de félicité.

La ferme persuasion où sont les Utopiens que Dieu nous réserve après cette vie un bonheur sans bornes, fait qu'ils ne répandent jamais de larmes que durant le cours de la maladie d'une personne. Est-elle décédée ? leur chagrin est tout à coup effacé, à moins qu'ils ne l'aient vue mourir avec regret, ce qu'ils regardent comme un très-mauvais augure : ils pensent que le défunt n'avait aucune

espérance dans la miséricorde de l'Eternel ; & qu'il craignait sans doute de recevoir le châtiment dû à quelque énorme forfait dont il se sentait coupable. Ils pensent encore que Dieu ne peut accueillir favorablement celui qui, loin de voler dans ses bras lorsqu'il l'appelle, pleure, crie, se désole, voudrait fuir à jamais le moment qui doit le réunir au plus tendre des peres. Ils ont horreur de la mort de tout homme qui quitte la vie en désespéré. Dès qu'il a fermé l'œil, ses proches & ses amis, saisis d'effroi & consternés, se prosternent contre terre, invoquent le Dieu de toute bonté en poussant de profonds soupirs ; ils le supplient de ne pas entrer en jugement avec son serviteur, de lui pardonner ses péchés, & sur-tout sa dernière faiblesse ; ensuite ils portent le corps en terre & l'inhument en observant un morne silence. Mais lorsqu'un brave citoyen meurt gaiement, plein de bonnes œuvres & d'espérance, ne croyez pas qu'ils se lamentent à ses funérailles. Non, non. Au milieu des chants d'alégresse, ils recommandent son ame à Dieu, ils le supplient de la recevoir dans son sein. Les cérémonies pratiquées lorsqu'on brûle le corps, sont plus religieuses que lugubres : on élève à la place du bûcher une colonne sur laquelle on

grave les titres du défunt. De retour à la maison, ses parens & ses amis prennent plaisir à faire son éloge funebre en repassant toute sa conduite publique & privée, ses mœurs, ses actions, & sur-tout en exaltant sa mort comme le dernier & le plus bel acte de sa vie. Les louanges prodiguées à la mémoire des morts sont, disent les Utopiens, une sorte d'encouragement pour les personnes de leurs familles qui leur survivent. De plus, pour n'être pas visiblement présens parmi nous, les défunts ne sont pas moins sensibles à ce tribut flatteur. Il est bon de vous observer que nos Insulaires croient que leurs parens & amis décédés se plaisent à se trouver au milieu d'eux, qu'ils prennent réellement place à leur côté, qu'ils les écoutent, quoique les sens trop bornés des vivans, & principalement la faiblesse de leur vue ne leur permettent pas de les apercevoir. Ils fondent cet article de foi sur des raisonnemens simples & judicieux. Serait-il juste, vous disent-ils, que les Bienheureux fussent privés d'aller & de venir où bon leur semble; & s'ils ont cette liberté, comme nous n'en saurions douter, pouvons-nous penser, sans les taxer d'ingratitude, qu'ils refusent d'en faire usage en faveur de leurs parens & de leurs amis

vivans? N'est-il pas plus naturel de croire qu'ils n'ont point rompu tout commerce avec eux, que le trépas qui les a frappés, n'a pu porter aucune atteinte à leurs sentimens, & que la béatitude dont ils jouissent n'a dû, au contraire, que les augmenter? C'est d'après ces principes que les Utopiens se sont persuadés que les morts sont témoins de leurs discours & de leurs actions. Ils les réverent comme autant de Génies tutélaires, & assurés de leurs secours, ils marchent avec plus de confiance & de fermeté dans le chemin de la vertu. L'idée d'ailleurs que leurs peres sont toujours présens parmi eux, suffit pour les détourner de toute démarche qui pourrait exciter leur courroux en blessant leur délicatesse. Quant aux augures & autres pratiques superstitieuses qui ont lieu chez les différens peuples de leur Tourbillon, ils s'en moquent. Pour les miracles & ces événemens surnaturels qui arrivent sans le secours des causes secondes, ils les respectent, comme autant de preuves de l'existence d'un Dieu qui est présent par-tout & qui gouverne tout. Ils vous soutiennent même que dans les conjonctures difficiles & dans les calamités publiques, à force de prieres & de jeûnes, ils obtiennent souvent de ces miracles, qui sont autant de

marques de la faveur particuliere dont le ciel les honore.

Ils ne sont pas tous d'accord sur le culte qu'on doit rendre à Dieu. Les uns prétendent que la contemplation de ses ouvrages & les actes de reconnaissance qui doivent être la suite nécessaire de cette sainte occupation, est le tribut qui lui est le plus agréable. D'autres, en fort grand nombre, poussés par un excès de dévotion d'un genre bien différent, méprisent les sciences spéculatives; ils y renoncent, non pour se livrer à une honteuse paresse, mais à l'exercice continuel des œuvres de charité, pour prix desquelles ils attendent après leur mort le bonheur des Justes. Les uns gardent & soignent les malades, les autres réparent les chemins, nettoient les fossés, raccommodent les ponts; ceux-ci tondent le gazon, émondent les arbres, charient le sable & les pierres; ceux-là préparent les bois de charpente & les transportent dans les villes avec les autres matériaux, les denrées, & les provisions domestiques; en un mot, tous sont également dévoués au service du Public & à celui des particuliers, de sorte qu'on les prendrait volontiers pour des gens qui sont à leurs gages, ou plutôt pour de véritables esclaves. On les voit continuellement se

charger gaîment des travaux les plus rudes & les plus abjects, de tous ces objets de détail qui inspirent aux autres le plus grand dégoût, ou dont les difficultés les épouvantent; rien ne choque, rien n'humilie ces pieux zélateurs du bien général. Malgré leur exactitude à pratiquer des œuvres si méritoires, ils ne blâment point le genre de vie opposé au leur, dont ils ne se glorifient en aucune manière. Mais plus ils s'abaissent, plus on les élève; plus leur modestie se cache & se dérobe aux éloges du Public, plus ce même Public, pénétré d'une vive reconnaissance, se fait un devoir de les honorer. Ces dévots personnages sont divisés en deux sectes. La première garde un célibat perpétuel : ses partisans s'abstiennent de manger de la viande; les rigoristes vont jusqu'à ne vouloir toucher de la chair d'aucun animal; tous renoncent aux vanités du siècle, aux plaisirs dangereux de ce monde, pour ne s'occuper que de leur salut, & mériter, par la ferveur de leurs prières & l'austérité de leur pénitence, la gloire éternelle après laquelle ils ne cessent de soupirer. Ceux qui suivent la seconde secte, ne sont pas moins jaloux de se rendre utiles par leurs veilles & leurs travaux; mais pour renoncer aux vains amusemens du monde, ils ne s'en font pas

moins un devoir très-doux de lui appartenir encore par les liens du mariage. L'homme, disent-ils, n'est pas né pour vivre seul; on trouve de grandes ressources, de puissantes consolations dans l'intérieur de son ménage, & la première obligation de tout bon citoyen est de donner des enfans à sa Patrie. Ces sectaires ne se refusent donc aucun des plaisirs honnêtes que nous procure une compagne tendre & chérie, qui partage nos fatigues & nos travaux, loin de nous en détourner. De plus, ces derniers se nourrissent de la chair de tous les animaux, parce qu'ils croient fermement à cet axiome usité parmi nous, *la chair nourrit la chair!* Les Utopiens pensent que cette seconde secte est plus compatible avec la faiblesse de notre nature; mais que la première a des principes bien plus purs & plus relevés. Ces rigides observateurs d'une continence perpétuelle n'allèguent aucunes raisons qui militent en faveur de cette privation si rigoureuse; ils s'exposeraient sans doute à la risée des gens sensés, s'ils s'avisèrent de vouloir en donner; mais en soutenant que telle est leur vocation, on les révere comme de saints personnages; car retenez bien, je vous prie qu'en fait d'opinions religieuses, il n'existe point de peuple moins enclin à les juge

& à en proscrire une seule, que le peuple d'Utopie. On nomme ces dévots célibataires *Buthresgues*, nom qui, dans notre langue, revient à peu près à celui de Moines ou de Religieux. Leurs Prêtres font profession d'une sainteté extraordinaire. On en ordonne très-peu. Chaque ville n'en compte pas plus que de Temples, qui sont au nombre de treize. En tems de guerre on en choisit sept des treize pour servir d'Aumôniers dans l'armée : on les remplace par sept autres qu'on ordonne sur le champ : ces derniers n'exercent les fonctions du saint ministère que jusqu'au retour des premiers, auxquels ils sont obligés de rendre leur place : pour eux, ils rentrent dans leurs premiers emplois, ou servent sous les yeux & sous les ordres du Grand Prêtre (car ils en ont un), jusqu'à ce qu'il se trouve un bénéfice vacant. Les Ministres de l'Autel sont élus, comme les autres Magistrats, par le peuple, & à voix basse, pour éviter toute partialité. Ils sont ordonnés par les Ecclésiastiques de leur Collège. Les Prêtres sont les seuls en possession & les juges nés de tout ce qui la concerne. Ils sont, en outre, censeurs des mœurs publiques & particulières, si bien qu'on ne connaît pas de plus grand déshonneur en Utopie, que celui d'être cité

devant leur Tribunal; c'est la preuve d'une vie criminelle & dissolue. Au reste, la Puissance spirituelle se borne aux simples corrections verbales, aux avis charitables; la punition des scélérats est entièrement du ressort de la Puissance temporelle. Mais si les Prêtres n'ont pas le droit du glaive, ils ont le pouvoir, comme les nôtres, de lancer les foudres de l'excommunication, arme terrible & qui inspire aux Utopiens la plus grande frayeur. Elle couvre d'opprobre tous ceux qu'elle frappe, elle les expose à de cruelles agitations, à des remords affreux : s'ils ne témoignent aux Prêtres un vif & prompt repentir, le Sénat se saisit de leurs personnes, & les traite comme des impies, comme des infâmes blasphémateurs.

Bornes de la
puissance ec-
clésiastique.

L'éducation de la jeunesse est confiée aux Prêtres; ils sont moins empressés d'enrichir son esprit des plus vastes connaissances, que de former ses mœurs à la vertu. Leur premier soin est de verser dans son cœur, susceptible de toutes les impressions qu'on veut lui donner, des idées extrêmement saines & toujours utiles à la République. Ces idées, qui se développent & se fortifient avec l'âge, portent avec elles un caractère ineffaçable; elles sont la base la plus solide sur laquelle

Remarques
importantes
sur l'éduca-
tion.

posent le salut & la prospérité de l'Etat. Et en effet, quelle autre cause assigner à ces révolutions qui changent les Corps Politiques, que les vices qui circulent parmi tous leurs membres? Et ces vices, d'où proviennent-ils, si ce n'est des fausses idées qu'on inculque aux enfans dès leur plus bas âge? Le sexe n'est point exclus de la Prêtrise; cependant on l'éleve rarement aux Ordres. Il faut que les personnes soient veuves & âgées pour y entrer. Les épouses des Prêtres sont les femmes les plus accomplies de la Nation; ils ont droit de les choisir, & tout pere de famille se tient fort honoré d'une pareille alliance.

Du Clergé.

Les Prêtres sont les Magistrats du pays pour lesquels on marque le plus de vénération. Le respect des Utopiens à leur égard est tel, qu'un Prêtre, coupable de quelque forfait que ce soit, n'est point justiciable par le bras séculier: on remet à Dieu seul la punition de son crime. Ils pensent qu'il n'est pas permis à l'homme de porter la main sur un de ses semblables, qui a été consacré à Dieu d'un emaniere si particuliere. Ce privilège n'entraîne aucun abus dangereux. D'abord les Prêtres sont en trop petit nombre; on les choisit avec tant de circonspection, & ils ont si peu d'influence dans les affaires du Gouvernement, que

quand bien même ils tomberaient tout à coup de la plus haute vertu dans la bassesse & dans le crime, ce qui n'est pas impossible, vu la fragilité de la nature humaine, leur corruption n'auroit aucune suite funeste pour la République. C'est pour conserver au Clergé la dignité de son Ordre qu'ils se sont fait une loi de ne point le multiplier; l'avilissement est une suite ordinaire de la confusion, que le trop grand nombre de sujets, parmi lesquels il s'en glisse beaucoup de mauvais, introduit dans un corps quelconque. D'ailleurs on exige tant de vertus éminentes dans ceux qu'on destine au Sacerdoce, que les aspirans ne sont pas fort communs. Les Prêtres Utopiens jouissent de la même considération & du même crédit chez les Nations étrangères que dans la leur. Je crois en avoir trouvé la raison. Pendant le combat, ils se tiennent à l'écart, &, revêtus de leurs habits sacerdotaux, le genou en terre, les mains tendues vers le Ciel, ils lui adressent de ferventes prières pour la prospérité des armes Utopiennes, en le conjurant toutefois d'épargner le sang humain. La victoire s'est-elle déclarée pour leur parti? ils volent au milieu du champ de bataille, ils parlent au nom d'un Dieu de paix; le carnage cesse aussi-tôt, & les vaincus ne

trouvent plus que des amis dans les vainqueurs. Il suffit pour mettre sa vie & ses biens à couvert de la fureur brutale & de la rapacité du soldat, de crier aux Prêtres, *quartier*, ou de toucher les frangés de leurs ornemens & de baiser leurs robes. Ce caractère auguste de douceur & de bienfaisance imprime sur leur front celui de la Majesté suprême; il leur communique tant de pouvoir sur tous les peuples de cet Univers, qu'ils ne sauvent pas moins de compatriotes que d'ennemis, & d'ennemis que de compatriotes. On a vu plus d'une fois, dans ces circonstances désespérées, où les troupes Utopiennes, accablées par le nombre, prenaient la fuite & se trouvaient exposées à la merci de leurs ennemis qui les poursuivaient pour les massacrer, les Automôniers de l'armée paraître tout à coup au milieu des fuyards & des vainqueurs, dissiper la frayeur des uns, ranimer le courage des autres, les rallier sous leurs drapeaux respectifs, conclure alors, & leur faire solennellement jurer une paix qui faisait de part & d'autre le bonheur d'une longue suite de générations. Une remarque que je ne dois pas oublier de vous faire, c'est que le corps des Prêtres d'Utopie a toujours été regardé comme inviolable & sacré par les peuples

peuples les plus sauvages & les plus barbares de ces contrées.

Les premiers & les derniers jours de chaque mois & de chaque année sont les seules Fêtes des Utopiens. Le cours périodique de la lune regle les mois, la révolution du soleil fixe celle de l'année. Ils appellent en leur langue, *Cynemernes*, les fêtes célébrées les premiers jours, & *Trapemernes*, celles des derniers jours, mots qui, dans notre langue, signifient premières & dernières Fêtes. On trouve en Utopie des Temples aussi remarquables par la beauté mâle de leur architecture que par leur vaste enceinte; mais ils sont peu nombreux & assez obscurs. Ce défaut de clarté, qu'on pourrait attribuer à l'ignorance des architectes, ne vient point de leur part; mais c'est par le conseil des Prêtres, qui pensent que dans une église trop éclairée on est sujet à mille distractions; au lieu que dans un Temple sombre l'ame est naturellement recueillie, & s'élève comme d'elle-même vers Dieu, qui est la source de toute lumière. Une chose assez difficile à croire, qui cependant est très-vraie, c'est que les différens parusans de toutes les religions du pays s'assemblent pêle-mêle dans les mêmes églises, comme se proposant le

même but, qui est d'adorer & d'invoquer l'Être suprême. A cet effet, il ne se trouve rien, on ne pratique aucune cérémonie dans les églises, qui ne convienne également à toutes les sectes. Quant au culte particulier de chaque croyance, chacun a la liberté de l'observer dans sa maison, au sein de sa famille. Le rituel des cérémonies publiques est si sagement ordonné, qu'il s'accorde en tous points avec les cérémonies propres à chaque culte. On ne voit dans les Temples aucune image de la Divinité, afin que tous ceux qui s'y rassemblent puissent s'en former l'idée que leur religion leur en donne. Ils n'invoquent point l'Eternel sous différens noms ; tous l'appellent *Mythra*, & sous ce nom universellement reçu, ils comprennent l'Auteur & le Maître absolu de l'univers. Les formules de prières publiques sont dressées de manière que les différens sectaires peuvent les réciter sans contredire aucun article de la profession de foi qui leur est particulière

Le dernier jour du mois ou de l'année les Utopiens se rassemblent à l'église vers le soir, tous à jeun, pour y offrir à Dieu de solennelles actions de grâces. Le lendemain, dès le grand matin, ils y accourent encore

pour supplier sa divine Majesté de leur accorder un bon mois ou une heureuse année, qu'ils commencent par cet acte d'adoration. Le jour des dernières Fêtes, avant que de se présenter au Temple, les femmes se jettent aux pieds de leurs maris, les enfans aux pieds de leurs peres. Dans cette humble posture, ils leur font une confession générale de leurs fautes, leur en témoignent un vrai repentir, & leur en demandent pardon. Par ces actes de soumission ils dissipent les nuages légers qui s'élevent tous les jours dans les ménages les mieux réglés, & ramènent cette douce sérénité qui fait le bonheur des familles. Ils n'assistent jamais à la célébration des saints sacrifices qu'avec une ame pure; ils n'appréhendent rien tant que d'entrer dans le sanctuaire, le cœur encore tout souillé des taches du péché. Un de leurs premiers soins encore est de se réconcilier avec tous ceux contre lesquels ils pourraient avoir des sujets de colere & d'animosité; ils craindraient que la justice divine ne les poursuivît au sortir de l'église, s'ils avaient l'audace d'y entrer avec un cœur qui ne respire que haine & que vengeance.

Dans le Temple, la place des hommes est à droite, celle des femmes est à gauche.

Les garçons se mettent devant les peres, les filles sont toutes rangées sous les yeux de leurs meres, qui ferment le rang de chaque famille réunie. Ainsi les grands parens sont à portée de voir tout ce qui se passe, & ils conservent à l'église la même autorité, le même droit de discipline qu'ils ont à la maison. On ne place point tous les enfans à côté les uns des autres, mais on mêle les plus jeunes avec de plus âgés, afin qu'ils ne s'amusement point à babiller au lieu de prier, de se recueillir & de se tenir à l'église dans cette crainte salutaire qui est le principe de toute vertu. Leurs sacrifices ne sont pas sanglans, parce qu'ils pensent que Dieu ne se plaît pas à voir couler le sang des différens animaux qu'il n'a créés que pour peupler la terre & vivre l'espace de tems qu'il leur a fixé. Ils se contentent de brûler de l'encens, des parfums, & sur-tout quantité de cierges. Ce n'est pas qu'ils s'imaginent que cet appareil puisse ajouter quelque chose à la Majesté divine; ils savent parfaitement bien que les vœux des hommes ne peuvent même augmenter sa puissance & sa gloire; mais ils trouvent dans ce culte simple & pur une vertu secrete qui les attache, qui dispose leur ame à s'élever vers le Créateur, & qui

leur fournit ainsi un double motif de zèle & d'édification. A l'église tout le peuple est vêtu de blanc. Les robes des Prêtres sont nuancées de diverses couleurs; le travail en est précieux, quoique la matière en soit fort commune. On n'y voit ni broderies d'or & d'argent, ni pierres fines; elles sont tissées simplement de plumes d'oiseaux, mais avec tant d'art & d'habileté, qu'on ne saurait fabriquer d'étoffe d'un pareil prix. Ces plumes & leur arrangement sont symboliques. Les Prêtres ont soin de développer au peuple le sens moral caché sous ces divers emblèmes. Tantôt les différentes nuances de ces plumes éclatantes présentent aux fideles une haute idée des bienfaits que Dieu verse sur la République & sur leurs propres personnes, tantôt ils reconnaissent en elles l'image de la piété qu'ils doivent avoir; ici ce vêtement sert encore à les avertir de leurs devoirs réciproques, des secours mutuels qu'ils sont obligés de se porter; enfin il n'est pas une seule plume dans ce saint vêtement qui ne les rappelle au souvenir de quelque vertu qu'elle désigne particulièrement. Dès que le Prêtre, revêtu de ses habits pontificaux, sort de la sacristie & s'avance vers l'autel, tout le peuple se prosterne la face contre terre;

le profond silence qui regne alors inspire une sainte terreur. Il semble que Dieu remplisse tout à coup le Temple par sa présence, & qu'aucun de ces pieux mortels ne puisse soutenir l'éclat majestueux de son front. A certain signal que fait le Prêtre, tout le monde se relève, & on chante au son des instrumens les louanges du Créateur. La plupart de ces instrumens sont différens des nôtres. Ceux qui en approchent le plus leur sont bien supérieurs du côté de l'harmonie, & sur-tout de la douceur. Les autres ne sauraient souffrir aucune comparaison avec ceux dont nous nous servons. Au surplus, la musique des Utopiens, soit pour la partie du chant, soit pour la symphonie, l'emporte de beaucoup sur la nôtre; il n'est pas possible d'en trouver une qui renferme une expression plus naturelle des affections de l'ame & de nos passions. Peint-elle les humbles soupirs d'une ame qui s'abaisse devant son Dieu? elle fait couler vos larmes; peint-elle la gaieté? elle vous ravit; la tristesse? elle perce le cœur; la colère? elle vous transporte & vous fait frémir; en un mot, cette musique pénètre, échauffe, embrase; par-tout on distingue les accens du sentimens qu'elle exprime, par-tout on y reconnaît le langage même des passions. Après

le chant, le Pasteur & tout le peuple récitent à haute voix des prières solennelles, composées de manière que chaque fidele n'en pourrait dire d'autres en son particulier: en voici le contenu. « Dieu infini, éternel &

» tout puissant, Créateur de l'Univers, Au-

» teur de tout bien, daigne recevoir les

» très-humbles actions de grâces que nous

» t'offrons pour tous les bienfaits que tu ne

» cesses de répandre sur nous. C'est toi seul,

» ô mon Dieu, qui nous as fait naître dans

» la plus sage & la plus heureuse des Répu-

» bliques, & dans une Religion que tout

» nous engage à croire la seule véritable.

» Si cependant nous sommes dans l'erreur

» sur ce dernier article, si quelque autre culte

» t'est plus agréable que le nôtre, ah !

» Seigneur, daigne nous le faire connaître,

» daigne dissiper les ténèbres qui nous en-

»vironnent, montre-nous le chemin que

» nous devons prendre ; nous sommes prêts

» à te suivre par-tout où tu voudras nous

» servir de guide. Mais si nous sommes dans

» le bon chemin, s'il est vrai que notre

» gouvernement soit le plus parfait & notre

» Religion la plus sainte, donne-nous la

» constance nécessaire pour vivre & pour

» mourir dans l'un & dans l'autre ; daigne

Prière digne
de remarque.

» aussi, ô mon Dieu ! inspirer à tous les
 » hommes l'amour de nos lois, de nos usages,
 » & de nos coutumes; daigne les amener à
 » notre foi, à moins que, par une suite de
 » tes vues impénétrables, tu ne te plaises à
 » cette variété de cultes par lesquels on t'hon-
 » nore. Sois seul l'arbitre & le maître absolu
 » de notre vie : fais-nous la grace de la
 » passer saintement à tes yeux, & quand il
 » plaira à ta divine Majesté de nous appeler
 » vers elle, daigne nous accorder la mort
 » des Justes & nous recevoir dans ton sein.
 » Mais, Seigneur, nous osons te le dire avec
 » confiance, la mort la plus douloureuse
 » nous paraît préférable cent fois à la vie la
 » plus sensuelle, si cette mort nous met à
 » même de jouir au plutôt de ta présence,
 » seul objet de nos vœux & de nos soupirs ».

Cette prière achevée, ils se prosternent de
 nouveau. Après quelques minutes de recueil-
 lement, ils se relevent & s'en vont dîner. Ils
 consacrent le reste de la journée aux amuse-
 mens de la société & aux différens exercices
 des armes.

Je viens de vous faire, Messieurs, le
 tableau, le plus exact qu'il m'a été possible,
 du gouvernement d'Utopie. Cet Etat est si
 bien réglé, si heureux, que lui seul me paraît

justement mériter le titre de République par excellence. Dans les autres Etats le bien public est l'objet de toutes les dissertations de nos grands Politiques; mais l'intérêt particulier est le mobile de toutes leurs actions & l'unique but de toutes leurs démarches. En Utopie, au contraire, comme on n'y connaît point les propriétés personnelles, chaque individu est obligé, par son travail, de concourir nécessairement à l'intérêt commun. Convenons que de part & d'autre on agit fort prudemment. Qui ne fait en effet que dans tout autre Etat, quelque florissant qu'il soit, si on n'a pas la précaution de s'amasser un bien-être pour l'avenir, on court risque de mourir de faim? Il faut donc, bon gré malgré, suivre, à la rigueur ce principe : *charité bien ordonnée commence par soi-même*. Il faut s'occuper de son propre intérêt avant que de songer à celui du Prochain. Mais ici, où tout est en commun, n'est-on pas bien fondé à croire que personne ne manquera jamais de rien, pourvu que l'on ait soin de remplir les greniers & d'approvisionner les magasins publics? On n'y connaît point l'injuste répartition des biens; on n'y voit ni pauvre ni mendiant, & tous sont également riches, sans rien posséder en propre. A parler sensément, qui peut à meilleur droit se flatter

d'être opulent, que celui qui, toujours pourvu d'un ample nécessaire, voit tranquillement s'écouler ses jours sans craindre que les dures extrémités du besoin viennent jamais altérer la paix dont il jouit au sein de ses foyers ? Qui peut se flatter de mener une vie plus douce que celui qui la passe sans redouter les plaintes douloureuses d'un fils qui languit, les reproches amers d'une femme qui sent les approches de la misère, les cris d'une fille qui brûle de se marier, & qui n'a pas de dot ? En un mot, quel homme, ici-bas, jouit d'un plus grand bonheur, que le citoyen qui voit son bien-être, celui de sa famille & de ses enfans, assuré jusqu'à la dernière génération ? Et quel Gouvernement encore plus digne de nos éloges & de nos hommages que celui qui pourvoit également à la subsistance & de ceux qui travaillent, parce qu'ils en ont le pouvoir, & de ceux qui, après avoir employé leur tems pendant nombre d'années, ne sont plus en état de travailler ? Qu'on ose comparer une équité si parfaite à celle de tous les autres Gouvernemens. Quant à moi, je veux mourir, si je trouve ailleurs qu'en Utopie la moindre apparence de justice. Et, sans m'appesantir sur certains détails, je vous demanderai ici pourquoi un Gentilhomme, un Artisan du

luxe, un Financier, & un tas d'autres individus qui passent leur vie dans une honteuse oisiveté, ou qui n'exercent qu'une profession absolument inutile à l'Etat; je vous demanderai, dis-je, pourquoi ces gens nagent dans les délices & dans l'abondance, s'engraissent au sein de la mollesse & de la volupté, des fruits de leur coupable paresse, tandis qu'un valet, un laboureur, un pauvre journalier supportent à eux seuls le poids de ces pénibles travaux, sans lesquels un Etat ne pourrait subsister une année? Mais ce qui me révolte, c'est qu'en s'épuisant de toutes les manières à porter ce lourd fardeau, ils trouvent à peine à gagner leur pain, c'est qu'ils traînent une vie si misérable, que le sort des chevaux, oui, le sort des chevaux, me semble préférable au leur; car enfin ces animaux essuient moins de fatigues, ils prennent plus de goût à leur fourrage que nos malheureux n'en prennent à leurs mets ordinaires; ajoutez à cela que les bêtes de somme vivent sans soucis, sans inquiétudes, & sont exemptes sur-tout de cette crainte si redoutable de l'avenir. D'après ces considérations, pourriez-vous ne pas convenir qu'il vaut mieux naître cheval, que naître infortuné comme ceux dont je vous parle. Tous les

désolé, tout les accable? Que de perplexités, que d'angoisses! Ils succombent sous la nécessité urgente du présent, & s'ils portent leurs regards dans l'avenir, Dieux! qu'y voient-ils? Une vielleffe pauvre & infirme, le manque absolu de tout, le mépris & l'avilissement, suites inséparables de la misere. Ces idées qui se retracent sans cesse à leur esprit, sont autant de coups de poignard qui leur font souffrir mille morts sans les anéantir. Au milieu de tant d'assauts peut-être pensez-vous que l'espérance les console & adoucit leurs maux: Non, le malheur opiniâtre a détruit chez eux jusqu'au germe de l'espoir. Leurs gains modiques pendant leur jeunesse suffisent à peine à leur subsistance? le moyen qu'ils puissent épargner & mettre de côté un morceau de pain pour l'âge de la retraite & des infirmités? N'est-il pas honteux pour un Gouvernement, n'est-on pas bien fondé à lui reprocher la plus noire ingratitude, lorsqu'on le voit répandre avec profusion ses graces sur tous les Artisans des plaisirs & de la mollesse, tandis qu'il ferme ses mains avares pour tous les malheureux, & sur-tout pour ceux de la campagne, dont le labeur continuel & accablant assure lui seul l'abondance & la prospérité de l'Etat! C'est donc là,

c'est donc dans cette ingrate Patrie que des milliers d'êtres, tous nés citoyens, vont consumer leur jeunesse, leurs forces, & leur santé dans des métiers de forçats, & qu'ils verront sur leurs vieux jours la Patrie oublier leurs services, les abandonner eux-mêmes, leur envier jusqu'à la subsistance qu'ils auront acquise à la sueur de leur front? Mais n'est-ce pas là le comble de l'injustice? Que dire encore de la rapacité de ces gens en place, qui chaque jour portent une main profane sur les revenus publics, foulent ce pauvre Peuple par des exactions particulières, ou par l'abus qu'ils font de leur autorité pour envahir son patrimoine? Que dire de ces gens de fortune qui osent ériger en vertu l'ingratitude envers le malheureux, & l'impitoyable dureté avec laquelle ils le traitent, vertu atroce sans doute, & qui dans un Etat bien policé n'échapperait point au châtement qu'elle mérite.

En vérité, quand je considère la plupart des Corps Politiques de notre Monde, je n'y vois qu'une conspiration perpétuelle des hommes puissans, qui, réunis sous le nom de République, ne songent qu'à tout disposer pour leurs propres intérêts. Tantôt ils ne s'occupent qu'à inventer mille artifices pour se conserver la propriété de ce qu'ils

ont acquis par des voies illicites ; tantôt ils ne cherchent que les moyens de profiter des misérables dépouilles de ceux qu'ils réduisent à la mendicité. Ces concussions révoltantes qu'on a l'art de faire autoriser par le peuple, c'est-à-dire, par les pauvres eux-mêmes, qui forment sa majeure partie, ont par-tout force de lois. Mais enfin ces hommes avides & insatiables ont beau entasser, ils ont beau dévorer entre eux la subsistance de leurs concitoyens ; jamais, non jamais leur gouvernement ne jouira de ce bonheur si pur & si doux qui semble destiné à la seule République d'Utopie. Le désir de thésauriser n'y est point connu, parce que l'usage de l'argent y est absolument proscrit. Eteignez cette malheureuse soif de l'or, vous verrez bientôt disparaître ce déluge de maux qui inonde notre globe. Qui peut ignorer en effet que pour tarir la source des querelles, des trahisons, des fraudes, des rapines, des ravages, des empoisonnemens, des assassinats, & de tous ces forfaits qu'on punit, mais qu'on ne peut arrêter par les supplices, il ne faut qu'ôter aux hommes la propriété & l'usage de l'argent, & même anéantir ce funeste métal ? Je dis plus, faites disparaître l'or du milieu de nous, vous ferez en même tems

Disparaître cette foule de soupçons, de soucis, de travaux, de craintes & d'alarmes qui troublent si fréquemment la sérénité de nos plus beaux jours. La misere elle-même, qui seule paraît avoir besoin du secours de l'argent, la misere diminuera peu à peu, & cessera bientôt de nous faire éprouver ses tristes effets. Pour vous convaincre de ces vérités, examinez ce qui se passe dans une de ces années de disette où plusieurs milliers d'infortunés meurent de faim. Je parie que si l'on visitait au bout de cette année les greniers & les magasins de nos riches, on y trouverait du blé en assez grande quantité pour remplacer, s'il eût été à propos distribué, ce que le ciel avait manqué de verser sur la terre. C'est ainsi que l'argent, employé d'abord pour nous aider dans nos besoins & nous faciliter l'acquisition des choses nécessaires à la vie, est devenu, par l'avidité de quelques-uns, la cause des malheurs communs & de la perte publique. Nos Financiers ne peuvent aller à l'encontre de ce que je dis ici. Ils n'ignorent pas qu'il vaudrait beaucoup mieux ne point manquer du nécessaire, que d'abonder dans le superflu, être affranchi de tant de maux, que d'être environné de tant de richesses. Je ne doute

Du monde
pole.

point, quant à moi, que quand bien même l'intérêt général n'aurait pas été un motif assez puissant pour déterminer les autres nations à prendre le système du gouvernement Utopien, l'autorité seule de J. C. qui, dans les décrets éternels de sa providence & de sa bonté, veut toujours le mieux possible, eût suffi pour l'établir chez tous les peuples, si l'Ambition, cette ennemie jurée du bonheur des hommes, ne s'y fût constamment opposée : c'est elle qui a toujours attaqué, combattu, détruit ce bonheur toutes les fois qu'elle nous a vus prêts à le saisir. Cette orgueilleuse Souveraine porte la tyrannie au point qu'elle ne mesure pas sa satisfaction personnelle sur ses avantages, mais sur les désastres & les calamités d'autrui, si bien qu'elle renoncerait dès ce jour au titre de Déesse, s'il fallait, pour l'obtenir, qu'elle consentît à ne voir dans l'Univers aucun infortuné au malheur duquel elle pût insulter. Remarquez que l'ambition, toujours fière & cruelle, ne se réjouit jamais tant que quand elle peut humilier le pauvre & l'accabler sous le poids de son insolente prospérité. Ce monstre que l'enfer a vomi dans sa rage, a de tout tems inspiré aux hommes des idées si contraires à leurs véritable s'intérêts; il a tellement fasciné leurs yeux, que ces
indolens

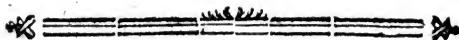
indolens, effrayés de la longueur du chemin qu'ils ont fait dans la route qu'il leur a tracée, ne veulent plus revenir sur leurs pas, malgré les dangers inévitables dont ils savent très-bien qu'elle est remplie. Aussi leur souhaité-je plus volontiers que je n'ose l'espérer pour eux, la forme du gouvernement des Utopiens. Quoi qu'il en soit, je me réjouis de l'avoir vue établie chez eux; c'est sur ce fondement inébranlable qu'est appuyée, suivant toutes les apparences, leur éternelle félicité. Après les soins qu'ils ont pris pour étouffer cette ambition, mere de toutes les factions qui minent les Corps Politiques, on ne doit pas appréhender que l'Utopie se trouve jamais exposée à ces fureurs de partis, à ces guerres intestines, source unique de la décadence des Empires jadis les plus florissans. Tant que cette République conservera la forme de son gouvernement, ses mœurs, ses coutumes, & ses usages, j'ose prédire que le bonheur dont elle jouit n'éprouvera aucune altération, que ses ennemis ne retireront de toutes leurs entreprises contre elle, que la honte d'y échouer, c'est alors que, supérieure aux efforts jaloux des Princes ses voisins, elle sera dans tous les siècles le modele des plus heureuses & des plus parfaites Républiques.

T

Ici Raphaël finit son récit. Je ne jugeai pas à propos d'entrer en discussion avec lui, malgré les absurdités sans nombre que j'avais remarquées dans les coutumes & les lois de son Utopie, & principalement dans sa manière de faire la guerre, & dans ses différens systèmes de religion. Ce qui me choquait le plus était cette communauté de biens, ce discrédit absolu des matieres premières, sans la circulation desquelles il n'y aurait plus de noblesse, d'éclat, de magnificence, de splendeur & de majesté; avantages précieux qui annoncent, selon le jugement le plus général, la gloire & la prospérité des grands Empires. Voyant que notre homme était fatigué, ignorant d'ailleurs si mes objections lui feraient plaisir, je gardai le silence. Ce qui m'y détermina encore plus, c'est que je me rappelai la censure qu'il avait faite, dans le cours de son récit, de ces êtres qui, pour se donner un air d'importance, ne laissent jamais passer les idées d'autrui, sans les contrarier & les combattre. Je me bornai donc, en le conduisant à la salle à manger pour y souper, de faire un éloge succinct de la République; je lui témoignai en outre le désir que j'avais de converser plus au long avec lui dans un autre moment, & de lui proposer

mes réflexions sur tout ce qu'il venait de nous raconter. Voici la dernière que j'ajoute ici : je ne puis approuver dans son entier le plan que nous a tracé cet homme, aussi judicieux que que versé dans les affaires politiques ; du meilleur Gouvernement possible, j'avoue néanmoins qu'il renferme une foule de vues très-utiles & nombre d'institutions très-sages. Le comble du bonheur pour nous serait sans doute de les adopter ; mais, je le répète, il ne nous reste malheureusement que des vœux impuissans à former pour leur établissement.

Fin de la seconde & dernière Partie.



T A B L E

D E S M A T I E R E S

Contenues dans dans cet Ouvrage.

L I V R E P R E M I E R.

D <i>ES Ministres.</i>	Page 15
<i>Dissertation sur la peine du vol.</i>	22
<i>Des causes du vol.</i>	24
<i>Des Domestiques.</i>	25
<i>Abus du Gouvernement françois sur le Militaire,</i>	27.
<i>Cause de la cherté des grains.</i>	34
<i>Abus des Acaparemens.</i>	36
<i>Dangers du faste.</i>	37
<i>Vices de l'éducation.</i>	39
<i>Beau discours au Roi de France.</i>	71
<i>Définition du Despotisme.</i>	76
<i>Idee d'un grand Roi.</i>	77
<i>Causes des révolutions.</i>	78
<i>Définition de la vraie philosophie.</i>	84
<i>Des privilégiés.</i>	92

DES MATIERES.	293
<i>Des riches déprédateurs.</i>	94
<i>Suppression de la vénalité des Charges.</i>	96

L I V R E I I.

CHAPITRE PREMIER.

<i>Description de l'Isle d'Utopie, idée de son Gouvernement.</i>	103
--	-----

CHAPITRE II.

<i>Description des villes d'Utopie, &c.</i>	111
---	-----

CHAPITRE III.

<i>De l'administration de la Justice, &c.</i>	117
<i>Du scrutin pour les élections.</i>	Idem.
<i>Des Etats Généraux.</i>	119

CHAPITRE IV.

<i>Des Arts & des Artisans.</i>	120
<i>Des Moines & autres oisifs.</i>	125
<i>De la bâtisse des maisons.</i>	128
<i>De l'habillement.</i>	129

CHAPITRE V.

<i>Du commerce des Utopiens.</i>	132
<i>Des Marchés.</i>	135

<i>Des Boucheries.</i>	<u>136</u>
<i>Des Hôpitaux.</i>	<u>137</u>

C H A P I T R E V I.

<i>Des Voyages des Utopiens.</i>	<u>143</u>
<i>De l'Hospitalité.</i>	<u>144</u>
<i>Des Etats Généraux.</i>	<u>145</u>
<i>Précautions contre la disette.</i>	<u>146</u>
<i>Du recouvrement des dettes, &c.</i>	<u>147</u>
<i>De l'emploi de l'or.</i>	<u>149</u>
<i>Dogmes des Utopiens.</i>	<u>163</u>
<i>Des faux plaisirs.</i>	<u>171</u>
<i>De la Chasse.</i>	<u>176</u>
<i>Sages précautions pour les Bois.</i>	<u>186</u>
<i>Pensées sublimes sur Dieu.</i>	<u>193</u>

C H A P I T R E V I I.

<i>Des Esclaves.</i>	<u>196</u>
<i>Du Suicide.</i>	<u>198</u>
<i>Du Divorce.</i>	<u>205</u>
<i>Des Délits & des Peines.</i>	<u>208</u>
<i>Des Jongleurs & des Bouffons.</i>	<u>210</u>
<i>Des Vertus & des Récompenses.</i>	<u>212</u>
<i>Des Magistrats.</i>	<u>213</u>
<i>Des Lois & de la Chicane.</i>	<u>214</u>
<i>Des Traités d'alliance.</i>	<u>219</u>

CHAPITRE VIII.

<i>De l'Art Militaire en Utopie.</i>	225
<i>Des secours accordés aux Alliés.</i>	226
<i>Du commandement des Troupes.</i>	240
<i>De la levée des Troupes.</i>	241
<i>Du sort des Soldats & de leurs enfans.</i>	243
<i>Maniere de combattre.</i>	244
<i>De leur Taïique.</i>	246

CHAPITRE IX.

<i>Des différentes Religions d'Utopie.</i>	251
<i>De la Tolérance.</i>	255
<i>Abus de l'Intolérance.</i>	258
<i>Bornes de la Puissance Ecclésiastique.</i>	269
<i>Remarques importantes sur l'éducation.</i>	Ibid.
<i>Du Clergé.</i>	270
<i>Prière digne de remarque.</i>	279

Fin de la Table.



